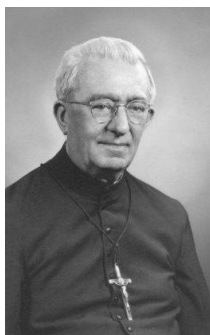


**Julien Bablée, FIC
(Frère Cléonique-Joseph)
(1886-1965)**



AUTOBIOGRAPHIE

**Archives FIC
La Prairie (Québec)
1992**

Dépôt légal – 4^e trimestre 1992
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-9800180-5-8

AVANT-PROPOS

C'est à la demande expresse du provincial du temps, le frère Laurier Labonté, que le frère Cléonique-Joseph rédigea cette autobiographie.

Et c'est poussés par l'admiration, la fierté et l'affection que quelques anciens disciples ou confrères ont souhaité la publication de ces pages manuscrites.

La première édition a vu le jour en 1990 grâce aux frères Albert Boismenu, archiviste (1983-1990), Henri Guertin qui a dactylographié le seul et unique exemplaire et Henri Piché qui en a révisé le texte.

La seconde édition, enrichie de photographies et d'annexes, a pu paraître à cause du savoir-faire du frère René Côté qui en a assuré la saisie par ordinateur et la mise en pages, et de madame France Dupont qui avait la responsabilité de la présentation des illustrations.

Que l'hommage que nous rendons à cet humble religieux qui, pour nous, est et sera toujours un très grand homme, permette à tous les lecteurs de découvrir, selon les termes du frère Roméo Marcotte (annexe III),

«le religieux sincère et l'homme de science éminent, à la personnalité forte d'une richesse inépuisable, au rayonnement aussi intense que subtil, à la compétence pédagogique indiscutable, au dévouement qui ne savait pas calculer sa peine. . . »

Jean Laprotte, FIC
responsable des archives

NOTE POUR L'ÉDITION NUMÉRISÉE

Cette édition, réalisée par Charles Gagnon, f.i.c., au premier trimestre de 2011, ne contient ni photographies ni illustrations. Elle inclut le texte complet écrit sur l'auteur par le Frère Robert-Eugène (Roméo) Marcotte et une table des matières. CG.

L'AUTEUR

Frère Cléonique Bablée

(1886 – 1965)

Frère Cléonique-Joseph (Julien Bablée), né à Cesson (Ille-et-Vilaine) le 9 mai 1886, décédé à Rennes le 25 août 1965 à l'âge de 79 ans, dont 64 passés dans la Congrégation.

Scolastique à Ploërmel lors de la “débâcle” de 1903, le frère Cléonique-Joseph avait fait du Canada sa terre d'élection, au grand bénéfice de l'exilé et de ses hôtes : une existence féconde, enrichissante et, somme toute, paisible et heureuse l'y attendait, qui allait ajouter un fleuron de première grandeur à la couronne du district Saint-Jean-Baptiste.

Peu après son arrivée au Canada, soit en novembre 1903, on inscrivait le jeune scolastique, avec seize de ses compagnons d'exil, à l'école normale de Plattsburgh, État de New York. Don inespéré que cette possibilité pour les *french Boys* d'accéder sur-le-champ à des cours de haute qualité tout en assimilant dans les meilleures conditions une langue seconde de valeur incontestable. Le frère Cléonique s'en prévalut au maximum, non sans faire montre très tôt de ses capacités particulières. C'est ainsi, par exemple, qu'il attira l'attention du professeur de sciences par les illustrations et les schémas dont il avait coutume d'émailler ses récitations écrites ; il s'ensuivit une collaboration d'un genre plutôt inhabituel: l'élève Bablée dessinant pour le professeur des croquis de trilobites et d'autres fossiles découverts dans les îles du lac Champlain, le bénéficiaire rétribuant généreusement chaque relevé ainsi présenté.

De 1905 à 1910, le frère Cléonique fit ses premières armes dans l'enseignement à l'école paroissiale de Plattsburgh. La période d'apprentissage fut pénible. L'assurance vint bientôt, néanmoins, et avec elle le succès. “Débarrassé des problèmes de discipline, écrit le frère Damase Rochette, le jeune professeur laissa libre cours à son imagination. Des procédés pédagogiques inédits surgirent comme par enchantement. Procédés bizarres parfois, très personnels toujours et tout à fait caractéristiques de sa manière”.

Cette originalité dans l'élaboration de moyens intuitifs, on le retrouvera à tous les tournants de sa carrière enseignante, et jusqu'à l'Université. Bien plus, elle se frayait un chemin jusque dans le domaine récréatif: que de fois au cours des vacances, soit à Plattsburgh, soit à La Prairie, de passionnantes causeries de science-fiction (le mot n'existait pas encore) tenaient les jувénistes en haleine des semaines entières : “Voyages dans un clou de six pouces”, “Voyage à la lune en Stellavion”, etc.

Professeur au scolasticat de Plattsburgh en 1911, le frère Cléonique se transportait avec son groupe à La Prairie en avril 1912. Il devait rester quatre ans au centre du district. C'est là, peut-on dire, que ses vastes connaissances, ses goûts de chercheur et ses ressources de toute sorte s'orientèrent plus spécialement vers la botanique. Un embryon de jardin écologique y existait, initiative du frère Euphrosin-Joseph, celui-là même qui venait de signaler à la science l'apparition sur les rives du Saint-Laurent du butome capité ou jonc fleuri, lequel a, depuis, insidieusement envahi toutes les berges du fleuve et de ses tributaires. A la demande du frère Louis-Arsène, provincial, lui-même ardent botaniste, le frère Cléonique prit à coeur l'entreprise. Il faut dire, cependant, que ses goûts pour la botanique avaient des racines plus lointaines; son père, à Pacé, n'avait-il pas été gardien et jardinier en chef du château de la Rossignolière? Postulant à Ploërmel, n'avait-il pas été initié par le frère Irénée, sur le bord de l'étang, à l'identification des plantes? Rien ne se perd, comme on voit.

On retrouve le frère Cléonique à Plattsburgh de 1916 à 1918, comme professeur au High School. C'est au printemps de 1917 qu'il inaugure pédestrement ses tournées proprement dites d'herborisation. Parcourant en tous sens les environs du lac Champlain, le futur docteur ès sciences botaniques se fait la main, recueillant, identifiant, collectionnant en moins d'un an plus de six cents plantes. A son départ, l'année suivante, la flore de la partie nord de New York n'avait plus de secrets pour lui.

Attaché au Bureau des Études de La Prairie de 1918 à 1924, chargé plus spécialement de l'enseignement du dessin par correspondance, il devait tirer de la préparation de ses devoirs deux fascicules intitulés *Academic Drawing*. Il pouvait d'ailleurs payer d'exemple: les frères de passage à La Prairie ne manquaient pas de donner en pâture à leur admiration les superbes planches en noir et blanc, à motifs commerciaux surtout, qu'il avait réalisées en suivant les cours "d'extension" d'une école d'art américaine.

C'est à cette époque qu'il reçut l'invitation d'assumer l'aménagement d'un jardin botanique plus élaboré dans une bande de terrain bordant la propriété des frères sur la plus grande partie de sa longueur. "Je ne doute pas, lui écrivait le frère Joas Darchen, provincial, en 1923, que vous y créerez le site le plus agréable, le plus recherché de la communauté. Vous penserez aux fleurs des champs sans oublier les hommes, leur ménageant quelques minuscules bosquets où, à l'abri et dans le plus fructueux recueillement, ils puissent lire quelques belles pages, causer un peu du bon Dieu, tout en écoutant le joyeux babil des oiseaux. Vous savez que je désire ce coin très beau ; je m'y prêterai donc de tout coeur".

Hélas! le frère Joas devait mourir en janvier 1924 et, aux vacances de la même année, le frère Cléonique était muté de La Prairie à Hawkesbury, dans la province d'Ontario. Mais l'élan était donné et, par les soins et la constance du frère Hermas-Marie, le jardin botanique allait prendre petit à petit sa physionomie propre. Celle-ci se voulait une représentation miniature du "*visage du Québec*": non seulement celui de la flore au complet, distribuée soit dans son habitat particulier, soit dans les planches de la partie taxonomique, mais encore celui des accidents géographiques eux-mêmes: petites Laurentides, sous-bois, plaines et pénélaines, lacs, rivières, ruisseaux, cascades, viaducs

et ponceaux, etc. Que d'émerveillement et d'initiation féconde elle a suscités, non seulement chez les frères et les scolastiques, mais aussi chez les nombreux visiteurs des jours de parloir et de congrès!

Le frère Cléonique fut cinq ans à Hawkesbury, spécialement chargé des cours de latin et de grec, avec leçons additionnelles d'anglais, de géométrie et de physique. Il y conquit auprès de ses élèves et de la population une enviable réputation. "Mon frère Cléonique", disait de lui le curé de la paroisse parmi d'autres sujets de fierté. On conçoit aussi qu'il mît alors à contribution, pour ses recherches botaniques, les plantureux terrains allant vers Vankleek Hill et Glen Robertson, de même que, de l'autre côté de l'Outaouais, les environs privilégiés du canal Carillon-Grenville et les premiers contreforts des Laurentides, criblés de lacs dès les premiers vallonnements. Ce fructueux quinquennat de cet "adjoint à perpétuité" — comme il se plaisait à le souligner — devait lui laisser le plus doux des souvenirs.

En 1929, à son retour d'Europe, où il s'était rendu après vingt-six ans de séparation, le frère Cléonique fut désigné comme professeur de sciences à l'École Supérieure Saint-Stanislas de Montréal. Un horaire plus aéré et la proximité des Facultés permettaient de s'adonner à la conquête de grades académiques. Après la licence ès sciences, obtenue en 1931, il était normal à un homme de sa trempe d'aspirer au sommet, c'est-à-dire au doctorat.

Il se mit donc en devoir d'explorer systématiquement un territoire considérable et un grand nombre de lacs en vue de l'élaboration d'une thèse qu'il intitula: "*Étude d'évolution floristique dans la région Ottawa-Montréal-Trois-Rivières, principalement en ce qui concerne l'influence des lacs dans cette évolution*". Le 6 mai 1936, il affronta en soutenance publique, devant un auditoire nombreux et enthousiaste, un jury exigeant, composé d'hommes de science éminents: deux heures d'un déploiement scientifique et littéraire d'une rare qualité, accompagné de graphiques et de tableaux soigneusement tracés. A maintes reprises, des applaudissements chaleureux interrompirent le brillant exposé. Après quelques minutes de délibération, le jury, par la voix de son président, conférait au frère Cléonique-Joseph, "de la très méritante Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne, le titre de docteur ès sciences avec la plus grande distinction".

Après un tel succès, amplement mérité, le frère Cléonique ne crut pas devoir s'endormir sur ses lauriers. Les champs d'exploitation ne manquaient pas et l'éventail de ses projets était vaste. Malheureusement, la plupart restèrent à l'état d'ébauches. Signalons pourtant un article sur *Quelques additions à la flore du Québec*, paru en 1937, et une brochure intitulée *Études sur les dunes et les champs de sable*, publiée en 1942 par les soins du gouvernement. Dans ses tiroirs, il a laissé en manuscrit une recherche très élaborée de la flore du mont Royal, fruit de deux années d'une exploration assidue et méticuleuse: 80 500 arbres furent identifiés et dûment cotés, donnant lieu à un vaste plan d'ensemble pour la conservation et le développement rationnel du boisé montréalais. Un travail similaire est également resté sous le boisseau: *Les boisés de la région de Chambly*.

A partir de 1941, les crises cardiaques s'étant multipliées, le frère Cléonique dut freiner son activité. La Maison principale de la Prairie l'accueillait de nouveau en 1944. Il y partagea d'abord son temps entre ses travaux de botanique et l'enseignement de l'anglais au scolasticat. Ayant acquis la certitude que personne après lui ne pourrait convenablement tirer parti 'de son immense herbier, il en fit don à l'Institut botanique de l'Université de Montréal, geste qui fut considéré à bon droit comme une "contribution très généreuse à la science en marche", assurant du coup à son auteur et à son Institut une mention permanente au palmarès des bienfaiteurs de "la science canadienne-française". Son rayonnement intellectuel prenait d'ailleurs alors une autre forme: en 1945, puis en 1951 et en 1954, l'Institut pédagogique universitaire Saint-Georges lui confiait le cours de pédagogie de l'enseignement des mathématiques. Chacune de ses leçons était un délice, non seulement à cause de la multitude d'appareils de sa fabrication, plusieurs articulés, dont il illustrait ses démonstrations de "géométrie mécanisée" mais aussi grâce à l'aisance de l'exposé et au charme d'une langue éminemment littéraire,

La dernière décennie de cette existence féconde devait encore se dérouler sous le signe du labeur, quoique d'une manière plus modérée et moins spectaculaire. Déjà il avait remis l'aménagement du jardin botanique à des mains plus robustes, sinon plus expertes. Un cours de géographie physique au postulat, avec tout le cortège de moyens intuitifs dont la matière était susceptible dans son optique toujours originale, lui apportait, après de longs moments d'active et réconfortante préparation, son heure de joie hebdomadaire. Bien plus, cinq années durant, il se consacra intensément à la refonte complète de notre manuel de géométrie; tout y passa: texte, figures, corrigé des exercices. Il en résulta un fort volume de 450 pages, publié peu après, et la matière d'un second tome encore dans les cartons.

C'est en France, au cours de l'été de 1965, que la mort vint le chercher. Depuis le temps qu'elle frappait à la porte, le frère Cléonique-Joseph était prêt à toute éventualité. A ce religieux artiste, on fit à Ploërmel des funérailles monastiques, dans ce grégorien si authentiquement religieux, si proche du ciel, qu'il aimait tant.

Au Canada, et spécialement à La Prairie, la nouvelle causa une espèce de stupeur : comment imaginer la Maison principale et le district Saint-Jean-Baptiste sans le frère Cléonique ? Il fallut pourtant à ses amis éplorés, se rendre à l'évidence; se résigner à l'inévitable : le "docteur" n'était plus...

Mais le souvenir vivra longtemps de cet esprit supérieur, de ce religieux aux convictions profondes, bien que guère expansives.

Malgré son peu de disposition à mener les hommes, son inaptitude aux affaires, cette sorte de paralysie étrange du comportement qui ne le quittait guère qu'au contact de quelques intimes et dans le vif de l'action professorale, le frère Cléonique était une personnalité forte, d'une richesse inépuisable, dotée d'une constance tournant parfois à l'entêtement, et exerçant, sans apparemment le rechercher, un rayonnement aussi intense que subtil. Mais, tout orientée vers les sommets de l'intelligence et de la compétence

professionnelle, cette personnalité n'était pas faite pour se déployer dans les sphères communes de la vie.

Religieux sincère et homme de science éminent, le frère Cléonique excellait encore dans le domaine de l'art. Quant à la qualité de sa langue, elle était un enchantement: elle savait capter sans difficulté un auditoire même de jeunes et, dans sa forme écrite, elle demeure pour ceux qui y ont accès, un objet nullement surfait d'admiration.

On a souligné plus haut sa compétence pédagogique. Tous ses procédés visaient à provoquer la réflexion et la recherche de l'élève. A titre d'exemple, rappelons certaine étude du terrain à Philipsburg en compagnie d'un groupe de scolastiques ; il commence par faire observer les accidents géologiques, les anomalies de la pierre, notamment certaines cavités étroites et profondes pratiquées dans la roche de surface; les questions se posent, l'étonnement est provoqué mais aucune réponse n'est, pour le moment, donnée; une fois l'observation suffisante, on reprendra l'une après l'autre les intrigues soulevées, on fera l'analyse critique des solutions proposées par les élèves ; petit à petit surgiront la lumière et les conclusions scientifiques.

Une telle somme de qualités n'allait pas sans quelques revers. Certes, il aimait sincèrement ses confrères et ses élèves, et son dévouement, en certains cas, ne savait pas calculer sa peine. Il reste qu'il ne pouvait se résigner à certaines médiocrités des hommes, ou même à certaines conventions universellement admises. Cette forme d'intransigeance était, toutefois, des plus paisibles; son refuge habituel était le silence et, de toute évidence, l'évasion vers quelque empyrée ineffable de lui seul connu : observation contemplative d'un paysage, avec ses formes, ses lignes, ses couleurs et nuances, examen au fil de la route de la flore ou de la géologie, ou simplement réflexion intérieure vers quelque objet à son aune.

Ses vues étaient singulièrement amples, trop pour les moyens dont il pouvait disposer. On lui a reproché de ne pas achever ses entreprises. Mais ni le budget mis à sa disposition, ni la main-d'oeuvre intermittente sur laquelle il pouvait compter, ni même le temps que lui laissaient les tâches professionnelles et les fluctuations de sa santé, n'étaient à la mesure de ses conceptions. Qu'il ait réussi à aménager à La Prairie, dans un terrain des plus ingrats, et sans guère de concession au conformisme populaire, un petit éden scientifique, voilà qui plaide hautement pour ses talents de botaniste et de paysagiste. Les plans et les tracés d'embellissement qu'il a fournis pour d'autres propriétés, celles d'Oka et de Cowansville par exemple, ne sont pas moins concluants.

Il importe de signaler une autre anomalie, moins facilement explicable, de cette personnalité complexe. Cet homme à qui la collaboration des autres était hautement nécessaire, vitale même pour la réalisation des projets mis en route, ne savait pas s'attacher efficacement un personnel. Il semblait exiger un dévouement sans retour. A ses aides les plus enthousiastes, les plus assidus, les plus totalement dévoués, il ne savait pas dire merci, ni même exprimer sa satisfaction. Féliciter quelqu'un était chez lui geste inconnu. Inconscience? Egoïsme? Il semble plutôt que cette étrange réticence tînt d'abord à une certaine forme d'éducation à laquelle il avait été rompu, et aussi, sans doute, à son

irréductible timidité. Les mots, sur ce point, lui restaient dans la gorge. Aussi fallait-il une forte somme d'intuition et, peut-être, de renoncement pour sentir l'utilité de travailler pour lui ; à vrai dire, seuls ont tenu le coup ceux que l'oeuvre elle-même passionnait par quelque côté. Mais à y regarder de près, plus que l'apparente timidité, peut-être y avait-il cette profondeur de l'âme et cette "autre vision" qui ne savaient pas s'accommoder des mesquines conventions. N'est-ce pas ce qui rendait si gauche, si décevante, son attitude devant les étrangers qui l'obligeaient, qui l'admiraient même sans réserve? Il ne faut donc pas s'étonner s'il dût souffrir d'un certain manque de sympathie et de collaboration, lui qui, bien malgré lui, faisait si peu pour se les gagner.

Dans l'intimité, cependant, auprès d'un cercle plutôt restreint, mais d'une fidélité à toute épreuve, de quelques confrères plus perspicaces ou connus de longue date, il éprouva des joies singulières qu'il marquait à l'occasion par quelques précieuses confidences. Il est remarquable qu'en ses dernières années surtout, il fut l'objet d'une sollicitude constante et multiforme. On ne lui ménageait pas, notamment, les amicales taquineries, qu'il prenait d'ailleurs fort bien et qui avaient le don de l'épanouir, de le ragaillardir, à preuve les spirituelles répliques qu'elles provoquaient et l'hilarité collective que celles-ci déclenchaient. Nombreuses aussi les occasions qui lui étaient offertes de s'évader dans la grande nature, si chère à son coeur de vieux routier. Pour peu que le conducteur de la voiture fût psychologue ou connût son homme, les haltes se multipliaient aux endroits particulièrement pittoresques ou que signalaient à l'attention quelques spécimens particuliers de la flore ou quelques curiosités naturelles. Il rentrait de ces tournées heureux et réconforté; ses compagnons ne l'étaient pas moins de l'avoir obligé, même en l'absence de tout témoignage explicite de satisfaction.

"Nul ne sait quel coin de l'univers conservera ses cendres", a-t-on écrit. Pour le frère Cléonique, c'est la France, son pays d'origine tendrement aimé. Peut-être cette circonstance correspondait-elle à quelque secret désir. Quoi qu'il en soit, c'est au Canada que vivra davantage et pour longtemps encore, son souvenir, au Canada qu'il a enrichi de ses oeuvres et du rayonnement de sa grande âme.

Frère Robert Marcotte, chronique n° 249, pp. 48-55

(Extrait du *Ménologe des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, Bannalec, 1992, Tome VI, pp. 1997-2003).

VIE DU FRÈRE CLÉONIQUE-JOSEPH ÉCRITE PAR LUI-MÊME

L'ENFANCE

Je naquis deuxième de huit enfants, d'**Isidore-Julien BABLÉE** et de **Marie-Perrine-Marguerite LEDREUX**, au Bas-Jusée, en la commune de Cesson, Ille-et-Vilaine, le 9 mai 1886, et fus baptisé le lendemain sous les prénoms de **Julien-Isidore-Marie**.

À Pacé

Je n'avais que quelques mois lorsque la famille émigra à Pacé, où mon père devint gardien et jardinier du château de la Rossignolière, et en fut, en fait, le propriétaire, le châtelain étant absent et ne revenant plus. Comme ce sera le cas pour leurs autres enfants, mes parents y étaient allés vite pour me mettre en nourrice, me sevrer, au cidre s'il vous plaît, me faire rouler la **chômette**¹ et me laisser sur mes *pattes* très à bonne heure. Bientôt, je trottais partout.

Or, parce que j'étais son premier gars, papa s'intéressait beaucoup à moi. Pour lui, j'étais *Julot*, mais maman m'appelait *mon Jules*. Papa me fabriquait des jouets. Un jour il me donna un petit maillet. Avec cela, je tapais tout ce que je rencontrais. Un moment, je roule dans la cour, me faufile parmi les vaches, passe et repasse en dessous d'elles, leur tapant sur le ventre. Une certaine grosse bête, malcommode, la **gâre**² qu'on l'appelait, se sent offensée quand j'arrive sous elle et lui tapote le pis sans respect. Se retournant d'un bond, elle me saisit entre ses cornes et m'envoie faire un tour vers le cosmos. Il y a seulement deux choses que je me rappelle: mon maillet tapotant le pis de la vache et ma position insolite en l'air. Le reste me fut conté. Voyez-vous ma pauvre maman récupérant dans l'herbe son petiot tout cassé? Ce dut être un moment bien triste, et, si ses pleurs ne m'ont pas guéri, ce ne fut pas faute d'abondance. Voilà! Et le maillet et le marmot furent ramassés.

Pourtant, à part la **gâre**, les vaches avaient l'air bienveillantes. À preuve qu'un soir de grand froid, alors que les bêtes étaient couchées dans l'étable attenante à la pièce de famille, maman, pour me réchauffer, me déposa entre les têtes des deux plus gentilles, et bien sûr que je reposai sans crainte dans l'air attiédi par leur haleine.

¹ Roulotte pour apprendre à marcher.

² À la robe flaquée de noir.

Il advint que nous étions trois enfants. Nous couchions alors en travers sur la grande valise de papa. Lorsque nous fûmes quatre, je couchais dans la huche à pain et les trois autres où on les mettait.

Quelques semaines après l'arrivée du quatrième venu, maman alla à l'église et me porta avec elle. Elle m'assit dans un banc, puis alla s'agenouiller à gauche à la balustrade. Un choriste arriva, alluma une chandelle de chaque côté de maman; puis le recteur arriva à son tour; tous deux blancs en haut et noirs en bas. Ça me paraissait bien drôle et je regardais avec de grands yeux, me demandant ce qu'ils allaient bien lui faire à ma maman. Le recteur avait un papier, il jeta un peu d'eau sur elle avec un petit bâton et fit un signe de croix, puis il s'en alla; le choriste souffla les chandelles et emporta tout. J'appris plus tard que c'était la cérémonie des relevailles.

Un jour que j'avais erré dans le jardin laissé ouvert, j'aperçus quelque chose d'étrange. Une file de gens, loin, loin, là-bas, sur le chemin, marchant lentement, et quelques-uns portaient comme une longue boîte noire, et en avant, quelqu'un marchait au même pas, agitant une clochette. Je demandai à maman ce que cela pouvait être. Elle me dit: *«Quelqu'un des fermes là-bas est mort! Ces gens le portent à l'église, puis ils iront au cimetière pour l'enterrer, le mettre dans un grand trou qu'ils rempliront après»*. Que de mystères se présentaient à moi tout d'un coup!

- *«Maman, qu'est-ce qu'un mort?*
- *C'est quelqu'un qui ne bouge plus, ne mange plus, ne parle plus...*
- *Mais, est-ce qu'on ne peut plus le guérir?*
- *Non, il mourra bientôt, il faut le cacher sous terre.*
- *Maman, dis, est-ce que cela m'arrivera aussi ?*
- *Oui, mon Jules.*
- *Et à toi aussi, maman ?*
- *Oui, mon Jules.»*

Je sanglotai et me nichai dans les plis de sa robe: *«Oh! non, maman, non, non !»*

Tout fut gâté pour ce jour-là, et pour un temps ! Je ne retournai plus regarder par là. Souvent, pendant ma vie, je me suis rappelé ce défilé funèbre et il me semblait entendre sa clochette. Même aujourd'hui, la scène est encore vive dans ma mémoire.

Les mois et les mois amenaient des changements. Un hiver, nous eûmes tant de neige dans le parc du château que papa dut la pelleter pour découvrir assez d'herbe pour les vaches, et faire des sentiers d'où je ne voyais pas par-dessus les remblais. Ce n'était guère plus haut que ses genoux. Mais le printemps promit tant de belles et bonnes choses. J'aimais aller voir papa cultiver les légumes, faire blanchir les planches de pissenlits et de chicorée, engraisser les citrouilles qui, à l'automne, arrondiraient des panses capables de nous cacher, puis soigner et tailler les arbres fruitiers, Il y en avait de toutes sortes: poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers, pêchers, cognassiers, néfliers ... et que de noyers, que de châtaigniers! Quand tout cela mûrissait, j'arpentais le jardin, et, en maître que je me croyais ou que je me faisais, combien ma sensualité m'en faisait engourdir! Je

connaissais les meilleures poires, les meilleures prunes, les meilleures noix, les meilleures cerises...

D'autres aussi, des voisins, connaissaient nos richesses et s'aventuraient quelquefois par-dessus les murs ou à travers les **douves**³ pour s'emparer sans bruit de ce qui les tentait trop impérativement. Or, un jour, papa chargea son fusil à sel et tira dans la direction d'un certain pommier. Un bonhomme en dégringola, et, en boitant, s'esquiva le plus vite qu'il put, le feu dans la peau, descendit dans la grand-douve et disparut. Il ne revint pas pour réclamations. Des pelotons d'écureuils fréquentaient les noyers à l'automne. Papa les prenait en chasse, et, avec ses victimes, maman préparait de délicieux ragoûts.

Vint le jour où mes jambes s'étant suffisamment fortifiées, je m'aventurai avec des voisins à faire le tour de notre propriété, de l'étang qui la bordait, et à folâtrer dans les grandes herbes, choses que je n'avais pas encore admirées. Un autre de mes plaisirs était de grimper jusqu'au plus haut possible des sapins qui garnissaient un des coins du jardin, près du château, et de là me laisser glisser sur les branches jusqu'au bas, parfois avec grand dommage à mes culottes. Quand je rentrais à la maison, maman me grondait un peu, puis, prenant son nécessaire à coudre, elle me tirait à elle ou me mettait à plat sur son giron pour faire le raccommodage *in situ*; et tant pis pour le patient si l'aiguille piquait trop long. Pour mes fredaines, papa ne m'a jamais rien dit que je me souviens, mais aucun de nous n'aurait voulu tomber entre ses mains après l'avoir fait se fâcher, car sur nos petites fesses nues, sa main se fût empreinte comme un sceau tout bleu!

Il était très rare que papa nous prit avec lui pour visiter le château. Un jour cela eut lieu. Au milieu d'un grand corridor, il ouvrit une porte. C'était tout noir en dedans, avec une grande croix dans le fond. Papa dit qu'on enfermait là les désobéissants et les malfaiteurs. Oh! là, là! Heureusement que je n'avais pas fait de grosses désobéissances. D'autres fois, il nous prenait en selle sur ses épaules, ce que j'aimais beaucoup, et nous transportait ainsi une partie du chemin chez des parents, par exemple chez ma grand-mère qui était très malade, et quelque temps plus tard, à son enterrement.

L'année de l'influenza fut une grosse épreuve, car papa fut malade. Sérieusement affecté moi-même, on m'enfonça dans la huche à pain pour quelque temps. Ce qui prolongea notre misère, c'est que papa dut s'absenter pour aller faire ses vingt-huit jours.

Depuis déjà longtemps, maman me portait tout le temps, d'abord dans ses bras jusqu'à l'église, mais elle en vint à la longue à me laisser faire des bouts de chemin à ses côtés. Elle m'apprit à me confesser. Les premières fois, elle entra avec moi dans cette armoire à rideaux et me soufflait ce que dire. Tout cela était mystère pour ma petite tête. Une fois qu'elle n'était pas là et que mon tour venait, je ne pouvais rien trouver à dire. Mais j'entendis le petit garçon qui me précédait dire son commencement, et comme ça faisait pour moi, je pus démarrer tout seul.

³ Grand fossé de défense.

Cinq ans, six ans: il fallait penser à aller à l'école. À Pacé, il n'y avait qu'une seule école et elle était laïque. Maman vint au bourg pour m'inscrire. Elle devait m'aider dans le chemin tous les matins, pour commencer, car c'était loin de chez nous, et venir me chercher l'après-midi. J'avais mon dîner avec moi dans ma poche, du moins, c'est ce que je crois. Je fus très mal impressionné par les écoliers qui passaient leur récréation en bataille et en luttés et criaillaient à plein gosier. J'aurais voulu m'en retourner. Cependant, je réussis à passer mon temps tranquille, à part, dans quelque coin. Je ne me rappelle rien de cette période scolaire, sinon que je fus vite absorbé par l'adresse du professeur qui dessinait rapidement lettres et mots au tableau noir avec des bâtons de craie carrés. Ma curiosité et mon désir de dessiner m'enhardirent à lui demander de ces bâtons, et bientôt, chez nous, j'avais écrit partout où je pouvais, surtout sur les portes et les clôtures: *Château de La Rossignolière, en Pacé*, au point que papa dut confisquer mes bâtons et nettoyer tout ce que j'avais barbouillé! Mais je gardai toujours en moi l'amour des lettres bien dessinées.

Une autre chose que je me rappelle, c'est que l'instituteur prit une photographie de sa classe. La caméra était dissimulée dans une petite ouverture pratiquée dans le mur de l'école, de sorte qu'il pouvait la manoeuvrer du dedans lorsque les élèves avaient les yeux rivés sur cette petite ouverture. Les grands s'amusaient de nous en essayant de nous persuader que nous allions tous passer par ce petit trou! Pour moi, je ne pouvais percer ce mystère : je ne voyais rien à l'extérieur, et j'examinais le mur à l'intérieur, où rien ne paraissait indiquer quelque truc. La photo fut prise et vraisemblablement réussie. Comme j'aurais voulu voir la frimousse de ce gamin de Julot à cinq ou six ans!

L'instituteur communal n'enseignait pas le catéchisme; les enfants devaient aller au catéchisme à l'église, le dimanche après-midi. Comme ce catéchisme se faisait oralement, les enfants étant incapables de lire couramment (mon cas), ou indifférents, M. le Recteur récoltait beaucoup de mauvaises réponses ou des silences (mon cas), ce qui excitait sa colère. La punition était la même dans tous les cas: d'une voix courroucée, il prononçait: *«Debout, les bras en croix, au milieu de l'église !»* Hélas! hélas! le retour à la maison n'était pas enthousiaste et le compte rendu à maman pas autre qu'humiliant.

Je commençais alors à arpenter la grande **rabine**⁴, à y garder les vaches, y compris la **gâre**, à explorer les alentours, à faire connaissance avec les enfants des fermes avoisinant le château. Il arriva qu'un jour de congé les gars de la ferme à droite du parc et moi-même allâmes aux guêpes. En ayant trouvé un nid dans un **talais**⁵, on ne songea qu'à y mettre le feu, sans penser que le talus était couvert de broussailles. Le feu s'y propagea rapidement et il fut impossible de l'éteindre en le battant avec des branches. Je courus à la ferme avertir les gens. Ils se précipitèrent là avec force seaux d'eau et l'éteignirent sans peine. Moi, je me ramassai, car c'était moi qui avais commencé à allumer, et malheureusement trop à côté.

Quant à la ferme en contrebas à gauche, il fallait user de prudence et choisir le bon moment pour s'y aventurer, car un formidable coq **policier** de très mauvaise réputation et

⁴ Grande avenue reliant une route à une maison ou agglomération importante.

⁵ Mur de terre séparant des champs.

qui grondait à faire peur à tout le monde gardait généralement la route, sautait sur le dos de tout provocateur, grand ou petit, et aurait vite fait de lui éplucher la nuque. Si on avait pu on l'aurait au moins rossé, sans repentir. De plus, dans une vieille tour du château dominant cette même route, il y avait de nombreuses colonies d'abeilles très agressives qu'il ne fallait pas agacer. Papa savait en retirer le miel avec lequel il fabriquait un hydromel exquis. C'était bien meilleur que le cidre. On n'aurait pas voulu détruire les abeilles.

À Betton

Nous étions maintenant trop nombreux - quatre filles et trois garçons - pour notre petite maison, et les gens des alentours, malgré la vigilance de papa et de maman, déteignaient en mal sur nous. Papa résolut de déménager. Il trouva une ferme de trois jours, *Les Beuchers*⁶, à l'écart d'un gros hameau et d'un chemin vicinal, à environ 4 kilomètres du bourg de Betton, par raccourci facile. Le déménagement fut une épopée. Mais grâce à l'aide de parents, maman et les jeunes enfants arrivèrent sans trop de fatigue. Ma soeur aînée et moi accompagnâmes papa qui amena les bêtes, l'ameublement, l'outillage et les articles de ménage. Les parents nous donnèrent un cheval. Papa acheta un chien de garde et posta son cheval près du four à pain.

Nous nous trouvions grandement, avec une belle pièce pour la famille, maintenant détendue et à l'aise. Contigus et en demi-cercle autour d'une cour au bord d'un chemin de terre, il y avait une grange, un cellier, une étable-écurie, un poulailler, un four. Des champs s'étendaient en toute direction, à part un beau jardin près de la maison; des châtaigniers ici et là, des pommiers à cidre et des **badiers**⁷ où l'on pouvait grimper et se régaler des meilleures **badies**⁸: tout promettait le bonheur.

Mais nos murs en torchis laissaient pénétrer le froid en hiver; il fallait se bien couvrir, et si on ne s'était pas réchauffé les pieds avant de se mettre au lit, on ne pouvait s'endormir. Comme j'aimais le côté du lit sur la venelle, je demandais toujours à maman de me mettre un **chaudaigne**⁹ aux pieds, après quoi j'étais tranquille et partais pour les rêves.

Lorsque nous fûmes installés, maman s'occupa de nous placer aux écoles. Mes soeurs trouvèrent place dans une école tenue par les Soeurs de l'Immaculée-Conception et moi dans l'école des Frères de l'Instruction chrétienne, où je fus d'abord mis dans la *petite* classe, comme on disait, et montai rapidement vers l'avant, absorbant tableaux, lecture courante, histoire sainte, catéchisme, arithmétique, etc., dévorant tout et retenant tout avec une facilité extraordinaire. Je regardais quelquefois, timidement, par la porte de la grande classe, la classe du frère directeur. Que de tableaux, de cartes et d'images il y avait là, et quels mots savants: mesures de longueur, de volume, de capacité, géométrie,

⁶ Jour: terrain qu'un homme peut labourer en une journée, avec charrue et cheval.

⁷ Cerisier indigène.

⁸ Fruit de badier.

⁹ Lainage réchauffé.

anatomie, etc. Que de choses nouvelles et mystérieuses j'apprendrais là! Car je comptais bien, après un an, être admis parmi les grands. Et c'est ce qui arriva, si je me souviens.

J'arrivais toujours en hâte à l'école. J'avais une beurrée pour déjeuner. Il avait été arrangé que je prendrais mon dîner au bourg, chez une épicière, en face de l'église; dîner presque aussi frugal que le déjeuner; en tout cas, vite avalé. Mes soeurs mangeaient au couvent. Ma tenue d'écolier était celle de tous mes camarades : hardes ordinaires d'un garçon, plus un sarrau serré à la taille par une ceinture; cheveux taillés à un demi-centimètre ou plus ras; marche à l'école et retour ordinairement pieds nus même par les chaumes à l'automne, lorsque je **coupais**¹⁰, avec mes brodequins pendant à mon cou par leurs lacets de cuir. Au portail de l'école on mettait ses chaussures pour entrer ou on les ôtait pour s'en aller.

En bande, sur la rue, la gent écolière de la même cour avait des instincts batailleurs. On pourchassait, parfois avec des cailloux, les gars de l'école laïque, ceux d'une autre commune, les bas-bretons à large chapeau et longs rubans, et d'autres. Il fallait, dans les cas de mêlée trop bruyante, l'intervention du gendarme. Pourquoi? Atavisme guerrier? Provocation? Ils n'allaient pas avec nous! Mais je n'aimais pas cela. J'évitais les bandes. Même sur la cour, je jouais rarement. Je préférais arpenter le terrain pour ramasser les **mailles**¹¹ dont papa se servait pour reclouter mes brodequins. En m'en allant chez nous, je suivais généralement le raccourci presque direct, par le passage à niveau de la gare, la ferme des Besnard, et trois autres fermes, un trajet des plus tranquilles. Je m'arrêtais quelquefois non loin de la gare pour voir passer le train, car, à ce temps-là, c'était encore une merveille; cela m'amusait aussi de voir au passage du train à quelques décimètres d'eux, de voir, dis-je, les chevaux, les vaches et les moutons détalier à toute vitesse jusqu'au bord opposé de leurs pâturages.

Rarement, car le chemin était beaucoup plus long, je tournais à droite à la *Levée*¹² pour suivre le beau gravier fin qui longeait le canal d'Ille-et-Rance, jusqu'au premier chemin vicinal qui le traversait. Là, je tournais à gauche, et après au moins deux fois plus de temps, j'arrivais droit chez nous. Parfois j'avais vu passer des bateaux, et une fois je fus intrigué de voir pêcher des poissons rouges dans un petit étang.

À cette époque j'étais d'une timidité et d'une émotivité excessives. Ces traits maladifs provoquaient en moi un vrai tourment et un comportement étrange en certaines circonstances. Aussi, lorsque le recteur ou les frères venaient nous voir, je décampais parfois à la moindre alerte et allais me cacher au fond d'un fût dans le cellier, et aucun appel ne pouvait m'en faire sortir. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette conduite étrange. Souvent, lorsque le frère faisait une remarque publique, accompagnée de vifs reproches, je me sentais envahir par un afflux de sang au visage et rougir jusqu'au bout des oreilles, et cela bien que je ne fusse nullement en cause. Paraître en public devant la classe, au chœur, à l'église, dans une organisation, était pour moi un tourment.

¹⁰ Traversais les champs moissonnés.

¹¹ Clous à grosse tête.

¹² Terrasse bordant le canal d'Ille-et-Rance.

Mais les gens qui me rencontraient me trouvaient un air engageant. Cet air doublé d'aménité enfantine déterminait des voisins à me demander comme porte-croix à l'enterrement d'un de leurs tout-petits mort l'avant-veille, cérémonie où papa était porteur du coffret mortuaire. J'avais charge aussi d'annoncer le défilé en agitant une clochette tous les dix ou quinze mètres. Quand j'appris ce que j'avais à faire, j'hésitai beaucoup à accepter. Mais à cause de papa, je me laissai faire. J'avais vu autrefois une autre procession funèbre. Maintenant, j'en aurais deux à prendre un coin de ma mémoire et à y rester scellées toute ma vie.

Je passai enfin dans la grande classe, celle du frère Louis, directeur de l'école. De quelque part au fond, j'arrivai vite aux premiers bancs. Papa voyait bien que Julot poussait aux études, alors il me laissait à mes livres le plus possible, et il comprenait bien les voisins qui disaient: «*Le gars à Bablée apprend tout ce qu'il veut*». Il en était fier.

Cependant je gardais les vaches les jours de congé, ou bien j'accompagnais papa aux labours, cassais les mottes dans les champs, effeuillais les choux, les **lisettes**¹³, pilais le **jan**¹⁴ pour le cheval, aidais à ramasser les pommes, les lisettes et autres choses semblables. Et aux vacances, j'aimais à marcher avec lui dans la rosée avant le lever du soleil, pour aller le voir faucher le trèfle. Un de mes plaisirs était, aux premiers jours du printemps, de faire le tour des chemins creux pour manger les premières primevères et, plus tard, de traverser les pâturages pour ramasser des **coquiards**¹⁵, des marguerites, des pâquerettes avec lesquelles je faisais des couronnes pour la statue de la Vierge sur le manteau de notre cheminée, ou bien encore pour enfiler des fraises que j'apportais à maman. À l'automne, on fagotait, papa émondant les chênes et les jeunes mettant les branches en fagots. On n'oubliait pas, en leur temps, les cerises et les châtaignes.

J'aimais dessiner, mais je ne faisais encore que des croix, des calices, des ciboires et des ostensoirs, et j'en avais collé partout dans la maison. J'aurais aimé pouvoir crayonner un visage de la Vierge, mais je n'osais pas, ce n'eût pas été assez beau!

À une distribution de prix, je remplis un rôle de page dans une comédie appelée **Triboulet**. Ah! mais le théâtre! ça ne m'allait pas du tout! mais pas du tout! Pourtant il parut que je fis très bien. Ça ne devait pas être vrai!

La Fête-Dieu et son octave, toutes deux célébrées avec faste, étaient pour nous les fêtes de l'année. La semaine d'avant, tous les écoliers couraient les prés pour ramasser des corbeilles et des corbeilles de fleurs. Une des choses qui nous intéressaient le plus était la parade des angelots tout emberlificotés de soutanes, surplis, rubans, et dont l'office était de jeter des fleurs à des moments réglés, devant le Saint-Sacrement. Or, une année, je fus angelot. Fierté incomparable dans la famille! Une chose que nous attendions avec impatience était le tir de trois coups de canon, au moment de la bénédiction. Après cela, la procession pouvait rentrer.

¹³ Betteraves.

¹⁴ Les ajoncs.

¹⁵ Gants de la Vierge, digitales.

Une autre de nos joies était de voir défiler le régiment. Les frères nous laissaient nous masser à la grille de la cour. Elle en garnissait tout le front de la grand-route. On les avait entendus de très loin: rataplan, rataplan! Ils arrivaient, les soldats, clairons sonnans, tambours battans, rataplan, aux pas durs et cadencés; un mur d'hommes qui avançait, faisant sonner la route et gronder les champs avec un tintamarre assourdissant dans le bourg. Et clairons sonnans, tambours battans percutant les bâtiments, fracassant les échos, montait, mordait le régiment la rude côte de Betton. Plan. Plan, rataplan. Puis, par delà, s'éloignait le régiment, dont la fanfare, clairons sonnans, tambours battans, nous revenait par les détours, de loin, de très loin, rataplan. Il rappelait ainsi les grands sillons d'une gloire légendaire. Ah! le régiment!

On me permît de faire ma première communion à dix ans, ce qui était un privilège, vu qu'elle était d'ordinaire plus différée. La préparation à cet acte était longue, pieuse et soignée. Il y avait un grand examen public de catéchisme à passer à l'église. Les candidats étaient en ordre. Le premier posait la première question, le second répondait, puis posait la seconde question, à laquelle le troisième répondait; et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le catéchisme du diocèse eût été récité. Si quelqu'un manquait la question ou la réponse qui lui revenait, une faute lui était comptée et le suivant relançait la récitation. Je crois me rappeler que je ne fis pas plus de trois fautes à l'examen. Comme les candidats étaient placés à la sainte table à partir du milieu, les garçons à droite et les filles à gauche, et par ordre de mérite, j'aurais dû être un des premiers de mon côté. Mais, hélas! il fallait avoir un cierge d'importance en rapport avec son mérite, car le cierge restait à l'église. Or, mes parents n'avaient pu fournir un cierge assez gros. Je ne fus que le septième. Pourquoi ce souvenir mesquin me reste-t-il?

Dans l'après-midi de ce même jour, 23 avril 1896, eut lieu notre confirmation par Monseigneur Godefroy St-Marc, archevêque de Rennes.

Je fus choyé ce jour-là. Le café que maman me prépara avec une petite goutte d'absinthe et si bien sucré n'eut jamais meilleur goût: le goût du coeur de maman, quoi! car tout son coeur y était pour faire plaisir à son Jules.

J'avais donc dix ans. Pour les vacances, papa me conduisit chez le grand-père Bablée au Pas-Hamon, en Cesson, pas loin du Bas-Jussé. Là, je fus engagé comme **pâtou**¹⁶ pour garder les vaches pendant la journée, et aider à en prendre soin, aux étables; mais je faisais aussi divers travaux proportionnés à mes forces, allais aux champs, portais la collation aux moissonneurs, et que sais-je? On me donnait deux sous pour faire mon dimanche. Cela ne suffisait pas pour acheter des **mêches**¹⁷ pour mon fouet. Car, ce fouet, savez-vous, ce n'était pas rien que pour toucher les vaches, ou les ramener au pâturage quand elles avaient erré dans les champs voisins, car ces bêtes-là connaissaient les bonnes **musses**¹⁸, mais c'était encore et surtout pour faire la **fouaillée**¹⁹. J'appris vite à la faire, non sans m'être cinglé le visage plusieurs fois. De droite et de gauche, aussi rapidement,

¹⁶ Pâtre.

¹⁷ Corde à claquer pour le bout du fouet.

¹⁸ Passes étroites ou secrètes.

¹⁹ Claquements répétés du fouet dont la mèche en se repliant sur elle-même a atteint la vitesse du son.

et aussi fort que possible, en se tordant le torse et le bras, on faisait claquer le fouet dont la mèche volait en fumée. Comme il y avait plusieurs pôtous dans les environs, c'était un beau tapage quand nous mettions à fouailler ensemble. On entendait quelquefois un rappel à l'ordre: «*Pôtous, pôtous, les vaches sont dans les choux*». On ratissait alors les champs pour ramener les fugitives, en tâchant de faire le moins de dommage possible, heureux qu'elles n'allassent pas stupidement dans de fausses directions en hachant les cultures; plus heureux, qu'une d'entre elles ne revînt pas par un pré humide après avoir mangé des carottes de ciguë. J'en vis une crever au coin d'un champ, victime de ces carottes vénéneuses. Ce fut l'affaire d'une vingtaine de minutes de souffrances terribles. Pauvre bête!

Comme elle n'était pas de mon troupeau, je ne fus pas blâmé. Mais la scène pénible m'affecta et laissa un vilain point noir dans mes souvenirs.

Je n'étais pas rien qu'un fouetteur avec mes bêtes. J'aimais les caresser et regarder leurs grands yeux vagues et pourtant mystérieux. Dommage qu'elles ne pouvaient rien dire et ne savaient alors que me regarder aussi en face ou s'approcher pour une accolade. Je m'amusais avec les veaux et luttai avec les plus jeunes. Mais j'avais toujours le dessous et roulais par terre, quelque tête levée là-bas désapprouvant par un **meu**, et menaçant de venir mettre la paix. Les veaux, eux, ginguèrent autour de moi, y allant de leurs plus belles cabrioles, et tournant pattes de fond, pattes de devant, s'applaudissaient ainsi à leur manière, me beuglaient leur joie et revenaient offrir un défi.

Beaux jours et bon temps. Les pâtres sont heureux!

Mais que c'est triste quand les fermiers venaient prendre et emporter un veau. La vache ainsi privée beuglait de douleur et, affolée, suivait les ravisseurs jusqu'à la barrière, mais en vain, ne pouvait paître que par intervalles, zigzaguait par le pré, éperdue, pleurant abondamment, oui, pleurant, pauvre blanche, pauvre grise ... Si j'avais pu lui ramener son joli veau!

Jours attristés, bon temps gâté! Les pâtres ont aussi leurs peines!

Lorsque les vaches étaient en sûreté et tranquilles dans une bonne herbe, leur langue fauchant d'énormes bouchées - «*broute! broute! broute!*» - pour gonfler leur panse et faire un gros pis de lait, je faisais mes loisirs. Souvent je creusais un four dans un talus et y faisais rôtir des pommes - il y en avait toujours de belles dans le champ voisin ! - ou bien je transformais le four en grotte pour une statuette ou une image de la Sainte Vierge. D'ailleurs certains arbres tordus, rabougris ou fourchus tout exprès, semblait-il, à mes intentions, me fournissaient de rustiques exposoirs pour mes statues et mes images, et furent témoins de mes prières.

À la fin des vacances, papa vint me chercher. Je retournai à l'école; trois de mes soeurs y allaient cette année-là. Ma soeur aînée, Marie-Joseph, fut mise en service à l'Hôtel de la Levée, sur le canal. Papa et maman furent très occupés, mais nous les aidions autant que nous pouvions, soit aux champs, soit à la maison. Ses journées sur la ferme une fois

finies, papa recloutait nos brodequins, les réparait ou en fabriquait de neufs, car il était bon cordonnier. Il était aussi maître en vannerie, utilisant suivant les articles l'osier, la ronce, la bourdaine et le châtaignier. Ses futailles valaient celles des plus habiles tonneliers. Il avait construit un pressoir à cidre et mis à point une meule pour moudre son grain au lieu de le porter au moulin, et une bluteuse qui séparait le son et deux qualités de farine. Il réparait ses instruments aratoires, tous les articles de l'attelage du cheval, et ses véhicules, qu'il savait reconstruire au besoin. Il n'y avait qu'une chose qu'il ne faisait pas seul: ferrer son cheval. Quand il allait à Rennes, il avait toujours quantité de matériel à vendre. Mais il emmenait rarement quelqu'un de nous avec lui. Nous restions avec maman que papa appelait *la bourgeoise*. Lui était connu partout sous le nom de *père Bablée*, mais maman, je ne sais pourquoi, l'appelait *Victor*.

La vie de famille que nous menions, retirés et tranquilles, avait pour moi beaucoup d'attrait. Nous étions tous besogneux et heureux: sept enfants, pas exigeants, très unis à leur papa et à leur maman. Adèle, la benjamine et huitième, naquit en automne 1898. J'étais parti!

L'année 1897, il y eut des influences surnaturelles à agir sur moi. Au printemps, le Révérend Frère Cyprien visita notre école. Le frère Louis, me montrant, lui demanda de me donner une image du Père de la Mennais. Il entretenait sans doute un secret désir de me faire embrasser la vie religieuse, mais il ne m'avait pas encore parlé de vocation. Le recteur avait fait des visites à la maison, mais bien qu'il eût remarqué mes dessins, qu'il sût, sans doute, par les frères qui pensionnaient au presbytère, les dispositions que je montrais pour l'étude, qu'il connût, par ailleurs, très probablement que *«le gars à Bablée apprenait tout ce qu'il voulait»*, cependant il ne parla jamais de me donner des leçons de latin cette année-là. Je savais que certains garçons des alentours se préparaient à être prêtres, mais ce que j'entendais n'avait pas d'influence déterminante sur moi.

Au mois de juillet 1897, j'avais obtenu mon certificat d'études primaires générales et mon certificat d'études primaires agricoles. J'avais obtenu un prix pour ce dernier, mais comme je ne me présentai pas à temps, le prix ne fut pas décerné.

Je retournai au Pas-Hamon. À la fin des vacances, papa ne revenant pas me chercher, je résolus de m'enfuir à la dérobée pour aller encore à l'école avec le frère Louis. Mais les Beuchers étaient loin : à 20 kilomètres. Tant pis, je devais partir. Ma tante Louise, qui m'aimait beaucoup, fut gagnée à ma cause. Elle me remit quelques petites pièces blanches (la première fois que j'en eusse en poche) et une fois les vaches rentrées, peut-être une heure et demie avant le coucher du soleil, elle se chargea de leur soin et moi, j'enfilai la route de Cesson, courant à en perdre haleine les deux ou trois premiers kilomètres, tournant parfois la tête pour voir si je n'étais pas poursuivi, ralentissant lorsque j'étais à bout de souffle et reprenant ma course folle jusqu'à Cesson. Je me rappelai que je devais tourner à droite et continuer jusqu'à une traverse à gauche. Le soleil s'était couché derrière Cesson et la route bordée de bois et de haies laissait parfois paraître des fantômes sinistres sur les arbres. Ce n'était que des lichens. La nuit s'épaississait, mais à l'est montait une belle lune ronde. Qu'est-ce là-bas, venant vers moi? Un chien enragé? un loup? Je me cache derrière des buissons dans le champ d'à

côté. Ah! si mon chapelet a servi! Après quelques minutes, je sors sans bruit: la bête était passée. Je continue des chapelets pour les âmes - le frère Louis nous l'avait recommandé - pour qu'elles me protègent et que je ne m'égare pas. Je cours tant que je peux pour arriver avant qu'il ne fasse trop sombre près des bois et dans les chemins creux. Quand je tourne à droite sur la route de Rennes, un bruit sort d'un hallier. Je faillis m'éteindre. Ce n'était qu'un lièvre, plus peureux que moi et qui faisait des bonds de trois ou quatre fois sa longueur. Enfin, la décision cruelle: fallait-il tourner au haut de la côte à cent mètres plus loin? Je tourne, et, ô bonheur! du haut du champ où j'ai sauté dans un suprême effort, avec la lune en plein ciel à ma droite, je vois se profiler dans la diagonale des champs, la ferme paternelle. À la traverse? Oh oui! et j'arrive dans la cour de chez nous, annoncé par le chien.

- *«Toc, toc, toc!*

- *Qui est là ?* (voix de papa)

- *Moi, Jules, je suis revenu tout seul! Je veux aller à l'école !. . . »*

LA VOCATION

Je retournai donc à l'école du frère Louis.

J'allais lui tomber dans les mains.

En effet, à quelque temps de là, il me garde après la classe et me fait une demande qui me casse net. «*N'aimeriez-vous pas assurer votre salut en travaillant à vous sanctifier, à faire du bien aux enfants... ?*» Il prie sans doute pour moi. Moi, je réfléchis... Je suis déconcerté à en perdre le sens. Je lui dis un non sec. Je voulais être imprimeur, chez Oberthur, à Rennes; là, on faisait de belles lettres, de belles images; puis, ils avaient une fanfare. La musique que maman n'avait pas tolérée à la maison, là, je l'aurais! Le frère ne m'abandonne pas. Il me dit de prier pour connaître la volonté de Dieu, m'invite à aller à l'église et m'assure qu'il priera lui-même pour cela.

Quelques semaines plus tard, il me demande si j'avais pensé à ce qu'il m'avait dit. Je parais gêné et ne réponds rien. «*Continuez de prier*», dit-il. Encore quelques semaines plus tard, probablement aux environs du premier de l'an, nouvel assaut. J'écoute, souriant à demi: «*Oui*», dis-je. Là! j'étais pris. Les choses se nouèrent maintenant en vitesse et, le 17 février 1898, le frère vint lui-même, avec cheval et voiture, me prendre chez nous. Âgé de 11 ans 9 mois, je partais pour le juvénat de Livré.

Tout s'était passé entre le frère Louis et moi, papa et maman. J'avais bien gardé mon secret. On n'avait pas battu réclame à l'école et, lorsque je partis, mes frères et mes soeurs pensaient que j'allais au pensionnat.

Mais je manquais dans notre hameau, où, par toutes les fermes, on me connaissait depuis un certain temps; je laissais un vide dans notre maison, un grand vide dans le coeur de papa, un bien plus grand vide dans le coeur de maman.

Au juvénat de Livré

Durant le voyage je n'avais pas été causant. J'étais coupé des chaudes affections de la maison laissée et j'allais à l'inconnu. Sans les bonnes paroles de mon mentor, je n'aurais pu tenir. Au juvénat, on me fit un chaleureux accueil et la nouveauté de tout, pour moi, campagnard, me consolait ou du moins me distrayait. Le frère Louis partit sans tarder. Le frère Juventin, directeur du juvénat, un frère âgé aux cheveux blancs que j'ai toujours béni Dieu d'avoir eu comme premier formateur, les professeurs et les juvénistes avaient maintenant tout à eux ce petit gars de Betton qu'on leur avait dit. L'un de ces derniers,

Jean-Marie Piton²⁰, fut chargé de m'initier à ma nouvelle vie. Il y avait bien des choses à m'expliquer.

Le premier soir, quand je fus couché, j'étouffais dans mes larmes sous mes couvertures. Tant de souvenirs me revenaient en m'attendrissant à mesure que j'y pensais et se résumant dans le bonheur évanoui d'avoir eu des parents chéris, des frères et des soeurs bien-aimés, tous au-delà de ce que j'avais senti jusque-là; souvenirs de tant de choses auxquelles ma mémoire se collait: des champs, des vaches, du cheval, du chien; souvenir de l'école, d'où rayonnait la bienveillante figure du frère Louis... Je pleurais, pleurais, pleurais. Le surveillant, le frère Aristide, si je me souviens, entendant mes sanglots, vint à moi, et s'étant assis sur le bord de mon lit, il m'écrasait la cuisse gauche, qui n'était quasiment qu'un fétu sous son volume. Sa présence et ma douleur me furent une distraction et je m'endormis tandis qu'il récitait son chapelet. Le lendemain, j'étais calme et heureux et je me fis docilement et facilement à tout. J'y étais pour de bon! Le Seigneur m'avait pris, je resterais avec lui.

On allait à la messe dans l'église paroissiale, tout à côté, juste en dehors de nos murs, mais on ne communiait que si le recteur, qui était l'aumônier de la maison, le permettait. Les juvénistes étaient les choristes ordinaires et je fus requis à mon tour. Malgré les instructions qu'on me donna, je devins très nerveux dès le commencement et fis bien des sottises. Comme mes épaules dépassaient à peine la hauteur de l'autel, j'eus grand-peine à soulever l'**énorme** missel après l'épître: il se renversa sur ma tête, et ce fut ma grande peur qu'il ne glissât plus loin pour aller s'abîmer sur les nombreuses et hautes marches, malheur qui était arrivé à un autre juvéniste.

Nous faisons aussi les frais du chant aux grand-messes, serrés autour du choeur et en surplus. Ma voix, de bonne heure, dut prendre un joli timbre, car le frère Aristide m'admit au nombre de ses soprani. La première fois que je pris le gros paroissien noté à la messe, je ne pus m'empêcher de regarder, dans les avant-pages, les instructions et remarques. Après la messe, le frère me dit que ces choses-là ne se lisent pas pendant la messe. «*Pourquoi ?*» dis-je. «*On ne demande pas pourquoi à un professeur*», qu'il me répondit. J'étais **bouché**, et ce ne fut pas pour la dernière fois. Dame! que voulez-vous, moi, je désirais savoir. Et puis ce frère me gâtait avec des privilèges qui me feraient jalouser. J'allais chercher des livres qu'il avait oubliés ici ou là, sa tabatière au dortoir; il me soufflait des corrections dans la dictée quand il passait dans les bancs, ce qu'il remplaçait par une taloche à d'autres. J'eusse préféré être un des souffre-tout.

Arriva le premier dimanche de Carême. Le recteur fit un sermon très senti. Il commença: «*Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*» - «*Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut*» (II Cor.). Répétés à satiété, le latin et le français juxtalinéaire me parurent se correspondre mot pour mot, de sorte que, pour moi, en cette circonstance, le latin et le français étaient transparents l'un à l'autre. Cette découverte me délecta; je répétais le texte à tort et à travers comme un perroquet et ne l'ai jamais oublié. Je l'entends encore aujourd'hui dans ma mémoire, sur l'image floue de la chaire et du recteur.

²⁰ Frère Maurice-Joseph.

On avait de bonnes choses à table. Oh! les bonnes choses! j'en avais tant englouti au jardin de La Rossignolière. Mais je n'avais jamais goûté de pruneaux confits. Ce plat était une grosse tentation. Je ne prenais pas rien qu'un petit pruneau! Oh! ce n'eût pas été digne d'un gourmet, ni à la taille d'un gouffre gourmand.

Peu après mon arrivée, nous avions pour le dîner un délicieux plat de riz au lait qui sentait si bon, si bon, que j'en pris une grosse portion, en dépit des oeillades de mes voisins. Hélas, je ne pus en venir à bout et en laissai un bon tiers, sinon plus, comme accusateur. La bonne cuisinière dut se dire: «*Tiens, le petit nouveau a eu les yeux plus grands que le ventre!*» Une autre fois, le diable était dans des crêpes si bonnes, si bonnes, si larges, si larges ! J'en pris une tout entière. Malheur! elle ne put passer. Je roulai le reste dans ma serviette et le cachai dans mon tiroir. À un bon moment, je vins le chercher et le jetai.

Mais je m'assagis.

J'étais arrivé au juvénat depuis à peine trois mois lorsqu'il y eut ce qu'on appelait alors un exercice de modestie. Cela consistait, non à battre sa coulpe soi-même, mais à se l'entendre battre par d'autres. Celui qu'on devait ainsi rincer se mettait face à un tableau noir dans un coin de la salle commune. Le frère directeur invitait alors les autres juvénistes à dire *charitablement* ce qu'ils avaient remarqué de répréhensible dans l'accusé. J'allai en position comme les autres, bras croisés, tête baissée, résigné, croyant bien qu'on n'allait pas trouver grand-chose à redire contre un nouveau. Mais, au signal, il y eut une grêle de remarques, malgré les protestations de plusieurs : «*non*», «*non*», «*si*», «*si*», «*non*» ! Je ne m'attendais pas à avoir cueilli tant de défauts en trois mois au contact de cette trentaine de petits frères. Le frère directeur invita l'assemblée à trouver au moins quelques qualités. On ne dit presque rien. Je me mis à pleurer à chaudes larmes. «*Allez à votre place !*» En me retournant, je montrai le poing à toute la bande (gros comme un oeuf, il était). Évidemment, tout le monde éclata de rire. Je n'étais pas encore un modèle d'humilité. Ces modèles-là, ça ne se fait pas tout d'un coup. Une heure après, on n'aurait pas cru que j'avais été mitraillé: nous étions de nouveau les joyeux et gentils copains de toujours.

L'ordinaire du juvénat: journées d'écoliers bien remplies, avec temps libres plutôt rares, jeux variés et travail au jardin. En classe, monsieur! il fallait étudier ferme. On ne connaissait guère les mauvaises notes et le frère directeur était indulgent. J'aimais beaucoup dessiner, vous le devinez si vous vous rappelez mes barbouillages par toute La Rossignolière en Pacé. J'avais bien réussi, me rappelait, il y a peu de jours, un confrère de ce temps-là, un agrandissement au fusain de la façade du juvénat. Le temps où nos talents, pour ce qu'ils valaient, étaient surtout appréciés, était le mois qui précédait la Fête-Dieu. Nous devions tout décorer, faire propre, tapisser notre devanture, car là se dressait le reposoir.

Nous allions à l'église paroissiale pour la messe, les Vêpres et la visite au Saint-Sacrement. Les autres exercices de piété se faisaient dans notre salle d'étude. Celle-ci,

comme les autres locaux du juvénat proprement dit, était sobre de statues, n'avait pas de décors de chapelle, hormis un Enfant-Jésus de Prague dont les exemplaires pullulaient en ce temps-là.

Nos jeux principaux étaient toujours les mêmes; cependant, en hiver, on combattait souvent le froid par des exercices de trot ou en battant la semelle sous le préau. Je n'ai pas souvenance que nous ayons souffert du froid. Les jeux que j'aimais le plus étaient la balle aux boucliers et la balle au chasseur, soit dans la cour, soit dans les prairies lorsqu'on y avait fait les foins et qu'on nous y laissait aller. J'aimais la balle au chasseur avec ou sans bouclier, dans les grands prés, car j'y pouvais tenir la bande en haleine pendant longtemps sans être frappé. Nous allions régulièrement faire les foins chez un certain propriétaire et ramasser les pommes chez un ou deux fermiers. Nous faisons nos promenades ordinaires sur la route de Dourdain «*pour varier*», disait toujours le frère directeur, et nous nous arrêtons à la lande Saint-Antoine pour faire de la balle. Les professeurs, eux, aimaient nous faire faire de longues randonnées dans les environs collineux de la Cendrie où ils nous laissaient temps libre. Les uns exploraient les pics ou cherchaient des myrtilles en leur temps; les autres construisaient de petits moulins pour garnir les ruisseaux. Je me nichais dans un petit coin et travaillais avec mon couteau à faire des roues dentées pour des engrenages: instinct de bricoleur, pour imiter papa et monter peut-être une machine de mon invention.

Cependant, les fleurs m'intéressaient beaucoup et j'étais heureux lorsqu'un frère m'en nommait. C'était rare! Depuis ce temps-là je connais l'ancolie commune. Le plus loin que nous poussions nos marches était l'étang d'Izé, où nous pouvions prendre des bains. Et une fois l'an, il y avait pèlerinage de toute la maisonnée à Notre-Dame-de-la-Pénière. C'était pour la journée.

On ne peut se remémorer Livré sans penser à la *p'tite Marie*, à sa ferme et à son jardin. On allait souvent chez elle pour travailler et être récompensés d'un bon bol de lait. Elle nous donnait quasiment tout, même ses bonnes cerises *coeurs de pigeons*. Je ne sais pas pourquoi c'était toujours moi qui montais dans le cerisier pour cueillir les cerises, tandis qu'Armand Orhand²¹, avec qui j'étais souvent de pair, devait toujours rester en dessous pour ramasser celles qui tombaient. Peut-être le frère directeur craignait-il que mon compagnon n'en mangeât trop là-haut. Il est sûr que je n'en mangeais pas. Mais si le frère directeur avait connu les capacités dévorantes que j'exhibais à Pacé, peut-être aurait-il inversé les rôles, par crainte d'un retour de gourmandise.

Le frère directeur prêtait parfois à des personnes sûres un juvéniste pour une journée. C'est ainsi qu'un jour je me vis envoyer dans une ferme, au temps de la moisson, pour compter les gerbes qui passaient dans la batterie. On vint me chercher le matin au juvénat et on me ramena le soir. J'avais passé un excellent congé spécial et j'avais été bien traité.

Quelque temps plus tard il m'envoya passer quelques jours chez nous, à Betton. Il me fit conduire par voiture à Saint-Aubin-du-Cormier, où je devais prendre le train pour Betton, d'où je connaissais le raccourci jusqu'à la maison paternelle. J'embrassai papa,

²¹ Frère Héraclius-Albert.

maman, mes frères et mes soeurs et je revis tout avec plaisir, mais je me sentais détaché. Quand je fus seul avec maman, nous revécûmes de délicieux moments : nous nous regardions, nous nous contemplions indéfinissablement.

Elle me fit un café comme elle savait que je l'aimais. C'était délicieux, deux fois délicieux; une fois à cause de la liqueur et une fois à cause de maman. Elle me prépara aussi des galettes et des oeufs comme elle seule savait les préparer et comme je n'en ai jamais goûté de pareils dans ma vie. Bref, elle voulait une fois de plus faire savourer à son Jules ce qu'elle savait faire de mieux.

J'allai voir ma soeur Marie-Joseph, en service à la Levée, le frère Louis, l'église de ma première communion et la place où je me mettais quelquefois pour prier comme me l'avait recommandé le frère Louis.

Je repartis, plein d'émotion, mais je ne pleurai pas. Papa me reconduisit au train et, au départ, me recommanda de rester bon garçon. Quelque temps plus tard, le frère Louis l'amena avec Marie-Joseph, me voir à Livré. Ce jour-là, on nous mit tous les trois : papa, Marie-Joseph et moi, à la table des frères. J'étais fier pour toute notre famille.

À La Guerche-de-Bretagne

Fin des vacances 1899: branle-bas à Livré. Les juvénistes les plus avancés, en sagesse évidemment, déménagent pour le postulat de La Guerche-de-Bretagne. J'étais parmi les partants. Nous passâmes par Vitré, où les frères nous témoignèrent toutes sortes d'attentions. La Guerche, avec sa confrérie d'amabilité, l'harmonie du pensionnat tout voisin, la ville assez importante, tout cela devait nous apporter du nouveau.

Le frère directeur du postulat et les membres de la célèbre confrérie se mirent à l'oeuvre pour faire du recrutement. Je devins un des *aimables*, mais sans conviction. D'instinct, je me sentais une aversion pour ces particularismes, car il me semblait que nous devions tous être confrères pour tous et tous avoir les mêmes attentions de la part de tous et jouir des mêmes privilèges.

Les classes, comme partout, étaient les classes. Je ne me souviens de rien qui les concerne. J'appris là mes premières phrases d'anglais et un peu de géométrie. Cette science commençait à me prendre la tête et parfois, au lieu de jouer, je traçais des figures dans le sable. Parmi les heures que je goûtais le plus, il y avait la première après notre coucher. Je faisais mine de dormir au surveillant, mais, délicieusement j'écoutais l'harmonie du pensionnat qui pratiquait tout à côté, sur la cour ou dans une salle. Quand elle s'éloignait au défilé, l'adoucissement progressif ou l'évanouissement des phrases m'endormait. Quelle privation quand il n'y avait pas de pratique ! Vous ne m'en auriez tout de même pas voulu? Après m'être endormi ainsi au son de la musique, je n'en étais que meilleur *aimable* le lendemain.

Une promenade qui avait pour moi plus d'intérêt que d'autres était celle qui nous menait à l'étang d'un moulin situé à environ cinq kilomètres. Au coin du moulin était fixée la première lampe électrique que nous eussions vue. Oh! elle n'éclairait pas plus qu'un clou au rouge vif et son éclat venait d'un filament de carbone. Mais nous avions les yeux rivés sur cette merveille qui donnait de la lumière sans vaciller du tout. Autre chose : il y avait des **mâcres**²² dans l'étang. Le goût rappelait un peu celui des châtaignes ordinaires. Lorsqu'on nous permettait de patauger là, nous ramassions surtout les belles rosettes de feuilles.

Il y eut une éclipse totale de soleil en cette année 1900. En appréhendant le phénomène, je fus troublé et faillis perdre connaissance. Excès d'émotion probablement : on nous avait prédit tant de mauvais présages.

À Ploërmel

Je ne restai qu'un an à La Guerche. On me choisit avec d'autres pour aller au postulat de Ploërmel. Quelle fierté pour les élus ! À Ploërmel, c'était le grand postulat. Et que de choses on avait apprises sur ce centre de notre congrégation. Nous devions être rendus là pour le 6 août, afin d'assister à la translation solennelle des restes du Père de la Mennais, du cimetière de la communauté à la chapelle. Or... grand malheur! on nous fit savoir, au dernier moment, qu'on ne pouvait pas nous recevoir pour cette grandiose démonstration. Il y avait trop de monde à loger dans la communauté. Il fallut attendre au 10 août. Quelle immense déception fut la nôtre!

Nous étions à Ploërmel le 10 août. Les restes du Père avaient bien été inhumés dans la chapelle, mais la tombe était fermée. La visite de la communauté nous remplit d'admiration. Cependant, nous ne pouvions y être admis pour le moment, tellement il s'y trouvait encore de frères et de personnages divers. On nous logea avec les autres postulants: ceux de Ploërmel et d'ailleurs, au pensionnat La Mennais, hors les murs. La journée avait été pleine de tant de choses; mais nous avions une peine que personne ne pouvait guérir : celle de n'avoir pas été là le 6 août ! Nous nous endormîmes quand même, de fatigue. Avant la communion, le lendemain matin, les anciens postulants de Ploërmel chantèrent le cantique du désir:

*«Ô mon bon Jésus, mon âme vous désire;
Du fond de mon coeur, après vous, je soupire . . . »*

Voix formées, voix d'anges. Leur phrasé ravissant me captiva, me poursuivit des jours et des jours et n'a jamais pu s'éteindre en moi. Je le répète encore, mais, hélas! c'est maintenant comme des lèvres muettes qui me restent en souvenir.

On nous occupa durant quelques jours!

Il y avait au pensionnat un divertissement que nous attendions avec impatience, après une journée de travaux, de lecture ou de promenade: c'était la fanfare du frère Engelbert. Je le vois encore, excentrique et subit, se désarticuler devant ses artistes, faisant cuivrer

²² Châtaignes d'eau.

son cornet qu'il tenait d'une main en même temps qu'il conduisait; tantôt franchissant inopinément en deux bonds la largeur de la salle, ou coupant une note en deux pour crier un «*faux*» énergique à quelque musicien. Se démenant comme un diable dans un bénitier, il était en grande sueur à la fin et toussait alors fortement. Je trouvais divertissant de tout voir et tout entendre. Mais le frère n'entendait pas rien que les instruments. Un rire un peu osé et mal à propos venant de l'assistance ne passait pas sans être saisi.

Lorsque la maison mère fut vidée de ses visiteurs, nous réintégrâmes les locaux du postulat : salle d'étude et classes au rez-de-chaussée de l'aile principale, à laquelle est adossé le monument du Père Fondateur, salle à manger, annexe à la cuisine; dortoir, très à l'écart, à l'opposé, au-dessus de la Procure; cour de récréation et dépendances sous les platanes; préau en face de la cour et adossé au bâtiment des cuisines. Notre place à la chapelle était dans le transept, du côté de l'orgue, et nous faisons face au transept opposé.

En attendant la rentrée des classes, on nous présenta aux aumôniers : les abbés Mathorel, Fleury et Colette; puis on nous conduisit voir les appartements du Père de la Mennais. Nous défilâmes dans le Musée, où les frères des missions avaient apporté tant de richesses. Il nous aurait fallu une journée entière, au moins, pour admirer tout ce qu'il y avait dans l'enclos: la célèbre horloge du frère Bernardin, le grand clocher, les parterres devant la façade principale, l'allée des chênes alors si majestueuse, les immenses jardins si bien entretenus par une équipe de frères jardiniers et garnis de multitudes de fleurs et d'arbustes, dont beaucoup avaient été apportés de pays lointains par nos frères missionnaires, puis nombre de bâtiments et le cimetière où l'on nous fit remarquer le monument où avait été mis le Père de la Mennais avant qu'on le transportât à la chapelle.

Lorsque nous eûmes tout enregistré dans nos grands yeux émerveillés, la campagne environnante nous attira. Quel piaillage d'admiration ici et là dans les landes roses des bruyères fleuries, le long des prairies et des moissons qui ondulaient dans le vent, sous les futaies des vallonnements et des collines, où, par tempête, tout faisait concert, enrichi parfois des ondes que répandaient les sonneries à toute volée de notre clocher là-bas, ou marqué par des claquements d'un orage sur une crête de granit.

Les vacances s'évanouissaient. Livres et cahiers ne finissaient plus de se tasser dans nos pupitres. J'étais en première classe et il me fallut envisager une rude compétition, car cette classe était une collection de fortes têtes. Je ne me rappelle pas y avoir occupé, sinon rarement, le premier pupitre, qui semblait bien devoir rester en bail à un certain Louis Le Hure, le futur frère Anatolius-Louis.

Notre directeur paraissait d'âge moyen. C'était un homme calme et très affable. Néanmoins, je ne fus guère plus communicatif avec lui qu'avec mes autres directeurs. Après quelque temps, il me dit qu'il me connaissait bien par les lettres que j'envoyais à mes parents. Je fus bien aise de cette révélation mais ne m'en prévalus jamais pour ruser. Parmi nos professeurs, il y avait le frère Théodore pour le français et le frère Irénée pour les mathématiques et les sciences.

Une chose me déplut dans la répartition des classes particulières: ce fut de ne pas être mis à l'harmonium. Ceci fut compensé cependant par mon admission au chœur de chant parmi les petites voix.

Une autre chose n'alla pas: un des professeurs nous déconseilla de faire un grand usage de notre mémoire dans l'étude de nos leçons. Son avis était qu'il valait mieux nous appliquer à saisir le sens des phrases, la marche d'un raisonnement, et de retenir la substance d'un texte plutôt que sa construction. Le résultat, en ce qui me concernait, fut qu'après un certain temps j'éprouvais une difficulté de plus en plus grande à apprendre n'importe quoi. J'abandonnai cette nouveauté, mais je ne pus réparer de longtemps le dommage qu'elle m'avait fait.

Ma vie s'écoulait chargée de satisfaction. Après quelques mois, une lettre de maman m'apprit notre premier deuil: Marie-Joseph, ma soeur aînée, venait de mourir. Je fus en proie à une grande peine et à un grand embarras. Le frère directeur me proposa naturellement de me rendre aux funérailles. En moi-même, je me voyais incapable de me comporter convenablement dans la circonstance, étant tellement sensible et timide. D'autre part, reviendrais-je? Je ne sus que dire d'abord. Je crus avoir trouvé un abri contre moi-même et les circonstances, en faisant les réserves suivantes: ma soeur, qui avait été mise en service à la Levée, était seule à gagner quelque chose pour aider la famille. Si je vais aux funérailles, je crains de ne pouvoir me séparer de mes parents une seconde fois. J'écrivis à maman aussitôt et lui dis les choses avec autant de tendresse et de coeur qu'il me fut possible. Elle me répondit sans montrer aucun ressentiment, me décrivit les belles funérailles qu'on avait faites à ma soeur, cérémonies que toutes les filles du pensionnat avaient suivies. En pensant à cela, maintenant, après plus de soixante ans, j'ai encore été ému et des pleurs ont mouillé mes yeux. Nous étions si unis autour d'une si bonne maman.

La première année du postulat se passa en études ardues. Je ne fus pas admis à la prise d'habit du 8 septembre 1901: j'étais trop jeune. Je me consolai en pensant que je passerais un semestre de plus avec le frère Irénée pour apprendre plus de géométrie, de physique et de chimie. La réputation du frère Irénée s'était répandue parmi tous les frères depuis qu'il avait réussi en laboratoire l'expérience, partout ailleurs ratée, du volcan Lémery. Nous ne pûmes rentrer au laboratoire que le lendemain, tellement le volcan avait vomi!

En géométrie, il posait de temps à autre des questions hors concours, à résoudre dans la quinzaine. Nous n'étions que quelques-uns à nous soumettre à ces tortures. Le travail mental qu'elles provoquaient était presque continu, à tel point que le soir je ne pouvais m'endormir ou je m'empêchais de dormir. Hélas! pour le sujet de méditation! Généralement, la solution s'offrait à moi presque instantanément au réveil après quelques jours de recherches obsédantes. Nous eûmes un problème de 30 points. Je le résolus correctement en suivant une route personnelle. Mais j'oubliai une simplification de rien dans une réponse compliquée, et le professeur me supprima un point; ce qui me vexa. Cependant, je ne lui en voulus pas. Après tout, j'avais été seul à réussir. Un novice aurait dit: pointe d'orgueil!

Le frère Irénée me faisait dessiner beaucoup, surtout des fusains, et favorisait mon attrait pour la botanique. Il me fournit une flore et m'initia à l'usage des tables dichotomiques. Je fis ma première identification sur les bords de l'étang de Ploërmel, où nous allions souvent pour le bain. Je trouvai correctement: *spiranthes autumnalis*, comme on disait en ce temps-là.

Nous passions quelquefois un jour complet en des lieux intéressants, comme au bois des cormiers, à l'extrémité de l'étang. Malheureusement ces arbres étaient à certaines périodes infestés de malodorantes cantharides.

Et nous ne pouvions achever le postulat dont les aspirants au noviciat pressentaient déjà la fin, sans faire quelques grandes tournées dans la région ploërmelaise. Dans une de ces sorties, il fallut voir la chapelle de Saint-Gobrien. Sa statue était garnie de clous et il y en avait plusieurs barils dans l'enceinte. On ne pouvait s'expliquer la raison de cette prodigalité populaire. Nous faisons toujours un pèlerinage à Notre-Dame du Roncier, à Josselin, en passant par la colonne des Trente. On pouvait voir à Josselin le château des ducs de Rohan. On nous fit remarquer aussi une auberge datant du XII^e siècle et nous découvrîmes dans le vieux cimetière une pierre commémorative dont la date, bien visible, remontait aux 800 ou 900.

Au cours d'une épidémie à la maison mère, des jeunes gens des différents groupes furent touchés, et il se propagea parmi eux un secret désir, au moins non raisonné, de mourir dans leur jeunesse comme beaucoup de saints. Je n'oserais dire que je ne considérai point cet idéal. Tout passa à la longue, avec les pilules du frère pharmacien.

Nous allions entrer au noviciat le 2 février en vue, 1902. Cette fois, ça y était. Nous devînmes plus sérieux tout d'un coup, mais fiers aussi. Examens à préparer, formules à remplir, noms à envisager, rien ne fut à l'égal de notre ardeur. Nous examinions la mine des frères du noviciat, du frère maître surtout. Et les plus curieux eurent tôt fait de savoir tout ce qu'il y avait dans la chapelle, la salle, le réfectoire du noviciat. Ces endroits privilégiés nous furent ouverts pour la retraite préparatoire. Le jour de la vêtue, j'étais au comble du contentement, presque fou de joie, mais d'une maladresse incroyable, courant partout, butant contre tout le monde. Ma soutane ne se levait pas à temps, je pilais dessus je ne sais pas combien de fois en montant et en descendant les escaliers. La merveille, c'est que je ne réussis pas à la déchirer ni à dégringoler.

Le noviciat: Hennebont

Or voilà: dix des nouveaux novices, dont moi - désormais frère **Cléonique-Joseph** Bablée -, tous anciens postulants de La Guerche, durent partir le lendemain pour faire leur année de noviciat à Hennebont. Vite, le lendemain, nous partions. J'avais un rhume à fendre l'âme de tous ceux qui m'entendaient tousser. Mais cette âme ne se fendait pas. Le train passa par Sainte-Anne-d'Auray. Comme nous aurions bien voulu arrêter ! Impossible. Bientôt, Hennebont, là-bas!

La maison, d'aspect rébarbatif, faisait le coin d'un enclos muré, serré: vieille école en pierre avec sous-sol en contrebas, rez-de-chaussée rentrant pour servir de préau, deux étages avec escaliers en granit, le tout enté d'une aile abritant des juvénistes. Sur la propriété, il y avait une prunelaie emmurée à part, et une châtaigneraie en plein rapport et couvrant une notable partie du terrain. Un chemin pénétrait dans la campagne par l'angle opposé à l'entrée et conduisait à une grotte de Lourdes. Le Blavet roulait ses eaux et portait ses bateaux sous nos murs. Quant au port et à la ville, ils avaient une réputation anticléricale et nous n'y passions que très rarement.

Nous fûmes vite insérés dans la troupe déjà en place. Les novices de septembre avaient tout préparé pour nous recevoir : nous n'eûmes qu'à prendre le pas. Le frère maître des novices était le frère Artémis; le sous-maître, le frère Jean (de Kenty ?) et le surveillant légendaire: le frère Méaugon.

Bien qu'ayant été habitué à des privations pendant mon enfance et devenu endurant, je trouvais néanmoins avant longtemps, comme les autres d'ailleurs, que notre sort était matériellement misérable. Durs travaux à faire le matin, nettoyage d'une maison toujours sale, montée de l'eau dans des seaux jusqu'au dortoir, trouvant quelquefois cette eau en glace en hiver; pas de cabinet d'aisance, mais des seaux; nourriture insuffisante (je constatais que les novices maigrissaient considérablement à mesure que l'année s'écoulait) mais si bien préparée que nous aurions pu en absorber trois fois plus. Le frère cuisinier nous préparait de si délicieux haricots (grains) dans une sauce de sybarite ! mais haricots rares comme poisson dans le Blavet. Il aurait fallu mettre des bottes pour courir après eux dans la sauce. Lorsque les châtaigniers donnaient, nous avions abondance de châtaignes bouillies, le soir, mais rien que cela! Pourtant, tout le monde était heureux : preuve que ventre plein ne fait pas le bonheur.

À la récréation du matin, nous faisons les cent pas sur la cour. Une petite vanité me prit, les premiers jours. Je contemplais mon ombre sous différents angles et trouvais que soutane, manteau et chapeau me faisaient bien, mais surtout je trouvais plaisir à penser que je serais frère. Quelques jours après notre arrivée à Hennebont - c'était encore les jours d'euphorie - j'écrivis à mes parents: je disais à maman de ne pas s'inquiéter à mon sujet, car, ajoutais-je, *«ici, je suis en paradis»*. En fait, le soir surtout, sous mes couvertures et les bras étendus, je rêvais des rêves extraordinaires.

Mais les jours passaient; nous peinions à l'étude, surtout sur les leçons de monsieur l'aumônier. Nous étions d'autant plus portés à trouver notre vie dure et monotone que nous savions que les novices de Ploërmel - les chanceux! - passaient une partie de leur temps à transcrire les lettres du Père de la Mennais.

À l'été, nous eûmes une compensation : une journée dehors, au bord de la mer, de l'autre côté de Lorient. Nous ne fûmes pas bien accueillis par tout le monde, car nous trouvâmes écrit en grandes lettres, sur le sable : *«À bas, les corbeaux !»* Nous connaissions cela. La journée fut magnifique et nous eûmes le temps de prendre deux bains de mer: l'un à marée haute, chaud, et l'autre à marée basse, glacial, celui-là.

Parmi les novices de la promotion de septembre, il y avait un phénomène psychologique curieux. Ce jeune homme ne pouvait réciter aucune leçon pendant la journée, mais pendant la nuit il débitait des pages et des pages d'histoire sainte, éveillant ainsi tout son entourage. Parfois il retrouvait les phases d'un jeu de ballon et on l'entendait soudain appeler: «*Frère Apollinaire, frère Apollinaire, passez le ballon*». D'autres fois, il se mettait à refaire à haute voix ses confessions, mais dans ce cas, il recevait des voisins des avalanches de coups de pantalons pour le réveiller. Lorsqu'il lisait au réfectoire, tout ce qu'il rencontrait d'italique, il le lisait comme si c'eût été du latin. Il ne bronchait devant aucune abréviation: Mgr Dupanloup, pour lui, était Marguerite Dupanloup! Je ne sais ce qu'il advint de lui après quelques mois. Un type d'une autre espèce avait la manie des accusations publiques de ses maladresses, si souvent répétées que cette ostentation me parut de l'hypocrisie et je repoussai toute idée de faire de telles accusations, par timidité certes, par orgueil aussi, mais principalement parce que la manière dont c'était fait me répugnait.

Nous avions des temps libres. Je réussis à y faire assez de sténographie pour reproduire des parties de conférences du frère maître. J'eus aussi la curiosité de rimer quelques vers à la Sainte Vierge, dans un carnet de notes spirituelles que je détruisis quelques années après mon noviciat. Je le regrettai. Il y a des moments où l'on fait des actes inconsidérés. J'en fis beaucoup d'autres, dans ma vie.

Une nuit que je m'étais réveillé, je vis le ciel revêtir une couleur inaccoutumée. Je m'approchai d'une fenêtre en prenant bien garde de n'éveiller personne par le bruit de mes sabots, et savez-vous ce qu'il y avait dans le ciel? Une éclipse totale de lune!

Dans la seconde moitié du noviciat, nous eûmes l'impression que la persécution grondait déjà fort contre les congrégations religieuses. Cette impression se renforça du fait qu'on mit au nombre de nos occupations le travail à la couture et à la cuisine. Nous nous demandions si on ne nous préparait pas à nous tirer d'affaire en cas d'exil dans quelque poste de mission.

Le scolasticat: Ploërmel

Nous finîmes tranquillement notre noviciat, mais nous le terminâmes par des vœux privés, ce qui nous laissait soupçonner que les choses allaient tourner mal. À Ploërmel, les juvénistes, les postulants et beaucoup de novices avaient été remis à leurs familles. Les novices retenus à Ploërmel se joignirent aux scolastiques. La maison mère était triste!

Le scolasticat cependant commença comme si tout devait aller normalement. Nous étions 108 scolastiques à Ploërmel, avec le frère Engelbert comme directeur, et les frères Téléphore, Ferdinand-Pierre, Archange, Constantin et d'autres comme professeurs. Il s'agissait maintenant de préparer notre brevet, c'est dire qu'il fallait travailler fort, d'autant plus fort qu'il s'avérait que nous ne pourrions terminer le semestre.

Les examens du brevet comportaient obligatoirement la gymnastique et des exercices militaires. Nous préparions ces derniers sur les landes environnantes. Je les détestais au possible, mais il fallait faire les évolutions demandées. J'aimais beaucoup mieux, certains jeudis, voir les élèves du pensionnat jouer à la petite guerre et faire l'assaut d'une échine rocheuse du voisinage sur laquelle l'**ennemi** avait réussi à planter son drapeau. Ce fut au retour d'une de ces guerres que nous nous arrêtâmes au bord de la route de Rennes pour voir passer une voiture automobile. Personne n'avait encore vu une telle nouveauté. Temps et discussions perdus: la voiture roulant par son propre pouvoir ne roula pas, ce jour-là. Je dus attendre d'être au Canada pour en voir.

Les Chambres françaises ayant voté la dissolution des congrégations religieuses avec confiscation de leurs biens, il nous fallut rentrer dans nos familles, notre communauté ne possédant ni propriétés ni maisons d'accueil dans les pays voisins. Ayant abandonné notre habit religieux, nous rentrions chez nous laïcisés, pour passer notre brevet dans les centres qu'on nous avait indiqués. Je le passai à Rennes. Dans tous les centres, malgré une malveillance évidente des facultés, nos examens furent un succès.

L'EXIL

Un certain nombre d'entre nous avaient été pressentis pour s'expatrier. Plusieurs devaient aller en Haïti, d'autres aux Montagnes Rocheuses (É.-U.) et d'autres au Canada. J'optai pour le Canada. Le groupe auquel j'appartenais avait été convoqué à Ploërmel pour le 4 juillet. Lorsque j'allai voir le frère Louis pour mes adieux, il me révéla qu'il avait l'intention d'aller en Haïti, mais qu'il attendait la mort de sa vieille mère avant de partir. J'allai voir aussi M. l'abbé Maréchal, le recteur de Betton. Il me dit qu'il avait pensé à moi pour le séminaire, mais que le frère Louis l'avait devancé. Il ne me fit aucune avance. Après les adieux à ma famille, où maman me traita encore comme elle savait, je partis pour la gare de Betton afin d'y prendre le train de Ploërmel.

Vers le Canada

Dans l'après-midi, notre groupe, composé de trente-six frères et scolastiques, sous la direction du frère Ermel, partait pour Saint-Malo et s'embarqua sur le *Hilda*. Le frère Didier, un Canadien, devait aider à aplanir les difficultés qui surgiraient de notre ignorance de l'anglais. Mais la Compagnie qui nous prenait en charge avait organisé le voyage elle-même, de sorte que nous n'avions pour ainsi dire qu'à nous laisser faire pour être certains d'être bien traités et d'arriver sains et saufs à Montréal. Le *Hilda* leva l'ancre tard; il était dû à Southampton le lendemain matin 5 juillet.

Comme le soleil éclairait de bas la côte de Normandie, nos yeux étaient rivés sur cette côte et une sensation comme de perdition, indescriptible et cruelle, s'empara de tout notre être, sensation que seuls des jeunes de dix-sept ans comme nous peuvent avoir soufferte: regrets, isolement, enlèvement, arrachement, projetés sur des images de parents que l'on a quittés peut-être pour toujours, moments que seuls les plus durs peuvent réussir à ne pas mouiller de larmes, larmes d'autant plus amères qu'elles sont maintenant inutiles. Puis tout se perdit dans les brumes. Nous passions au large des Minguiers, où la mer devint très mauvaise. Ensuite, on sentit ce mal affreux qui n'attire pas de compassion. Vous réfugier dans l'unique salle, ancien parc à bestiaux à odeur nauséabonde, c'était vous exposer à voir tout votre dedans se vider devant vous ou par-dessus les bastingages, dans la mer.

Six ou sept d'entre nous résolûmes de rester couchés à plat ventre sur le pont arrière, serrés comme des sardines, malgré un arrosage de pluie, bientôt fini, et une nuit absolument noire et percée d'étoiles. La mer se déchaîna. Nous ne bougeâmes pas de la nuit. Se soulever un peu provoquait une crise au ventre. Le *Hilda* tanguait au point de soulever sa poupe presque à la verticale et oscillait régulièrement. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer le balancement contraire des étoiles qui paraissaient tomber tantôt du ciel et tantôt remonter. Mais, coûte que coûte, il fallait rester à plat ventre; de la sorte, nous n'eûmes pas d'accident. Un dur resta debout toute la nuit, accoté contre une poutre.

Ceux qui rentrèrent dans la cabine commune furent malades comme des chiens. Lorsque les lueurs du matin éclairèrent le ciel, nous étions en vue des côtes d'Angleterre. Il y avait calme relatif. En mettant pied à terre à Southampton, nous sentions que tout mal avait disparu de notre organisme longtemps baratté. Un officier, prévenu de notre arrivée, nous mit sur le train de Londres qui s'enfuit avec nous comme un éclair. Un lunch nous fut servi et des diligences à double pont nous transportèrent à la gare du train de Liverpool. Nous arrivâmes là le soir. À l'hôtel de la Compagnie, on nous avait servi abondance de porc, mais seulement une bouchée de pain et pas d'eau. Nous clamions pour avoir du pain et de l'eau. Et bientôt tous les stewards étaient aux portes pour voir ces gens qui mangeaient des paniers de pain et avalaient l'eau comme eux la bière. On dormit ensuite comme des enfants bien fatigués, dans des lits à trois étages.

Le lendemain 6 juillet 1903, nous nous embarquions sur le *H.M.S. Kensington*, une vénérable relique que nous devons entendre geindre sur toutes les vagues. Je faillis être retenu en quarantaine parce que j'avais un petit **bob** à la lèvre, du **feu sauvage**, comme on disait chez nous. Cette vénérable relique, comme j'ai dit, était quand même toute une maison. Et, une fois bien installés, nous attendîmes une heureuse traversée. En vérité, peu de chose à nous chagriner; quelques-uns firent du lit, pour moi je n'éprouvai rien de fâcheux. Beaucoup de choses nous intéressaient. Comme nous étions en deuxième classe, les repas étaient bien satisfaisants et tous les stewards et officiers et les gens en général, très courtois. L'air du grand large, les vagues, avaient sur moi un effet ensorcelant.

Et ces goélands qui criaillaient sans relâche, mais, malappris qu'ils étaient, osaient peindre le bâtiment et maculer le monde. J'étais presque tout le jour sur les ponts; déjà, le matin, j'étais aux bastingages, pour voir le soleil se montrer le haut du front au-dessus de l'horizon et le soir, je voulais le suivre dans sa descente, alors qu'embrasant les franges du ciel et jetant des lames d'or sur les vagues, il disparaissait pour me dire juste avant son dernier clin d'oeil: «*Viens donc voir !*»

Les plus causeurs parmi nous, et il y avait des bavards invétérés, abordaient beaucoup de gens. C'était d'ailleurs facile de se faire des amis, car tous les passagers circonscrits en cet étroit espace qu'étaient les ponts à la merci de l'océan, formaient une famille. Mais un dimanche nous (et j'en étais) fîmes une énorme sottise. Comme il n'y avait pas de prêtre catholique à bord, nous écoutions le prêche d'un pasteur protestant et nous nous permettions des paroles un peu saugrenues relatives à son débit. Or, à la fin du prêche, une femme distinguée qui était sur notre banc entama avec nous une conversation en français et nous dit qu'elle était la femme du pasteur! Vous voyez nos binettes! Nous n'avions plus qu'à surveiller nos paroles et nos espiègleries à proximité de voisins inconnus.

Sixième jour en mer. Les goélands d'Europe nous avaient abandonnés depuis quelque temps, que nous n'avions pas noté et d'autres étaient venus de l'ouest, de même culture tribale, allez! Nous commençâmes à épier l'horizon du couchant. C'était toujours le même programme: d'autres bateaux qui nous passaient, d'autres que nous rencontrions ou dépassions. Nous ne vîmes point Saint-Pierre-et-Miquelon, dans le crépuscule. Dans la nuit, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, notre vieux bateau cassa une pale de son hélice et

stoppa pour faire les réparations nécessaires. Mais on n'en avait rien dit pour ne pas créer de panique à bord. Au guet dès les petites heures, quelqu'un finit par voir les montagnes de Gaspésie. Alors tous les regards se portèrent sur le nouveau pays. On prit un pilote à Pointe-au-Père. Une courte escale à Québec nous permit tout juste d'aller prier dans une petite église. Alors le *H.M.S. Kensington* remonta le Saint-Laurent. Malheureusement, cette dernière étape se fit de nuit et, sans avoir presque rien vu du Saint-Laurent, nous abordâmes à Montréal, un vilain matin. Une course à Notre-Dame-de-Bonsecours, je crois, puis retour au quai du *Laprairie*, cette fois : petit traversier qui nous remonta jusqu'au village du même nom. C'était le 19 juillet 1903, après 15 jours de traversée, tout compté depuis Saint-Malo.

La Prairie

Comme il faisait mauvais, nous nous engouffrâmes dans l'école, heureusement au premier coin, et nous y reçûmes un fraternel accueil, puis reprenant notre ballot sur le dos, nous partîmes sous une pluie battante en plein milieu de la chaussée, pour le noviciat. Après les premières effusions de la réception par le frère Ulysse, provincial, on nous servit un bon diner dont nous avons grand besoin, surtout ceux d'entre nous que les émotions, les privations et la maladie avaient plus que visiblement affaiblis et émaciés.

Arrivés à pareille date, nous encombrions la maison. D'accord. Cet encombrement et les premiers contacts entre nous et les jeunes Canadiens firent naître et croître à l'excès des malaises. Nous eûmes d'abord quelques hésitations, sinon des difficultés, à comprendre leur phrase multi-accentuée et segmentée, grevée par ailleurs d'étrangetés de prononciation et d'articulation, choses que nous eûmes vite analysées sans nous choquer. Il nous était désagréable, à nous comme à eux, de les faire se répéter.

Nous ne pouvions pas non plus de temps à autre ne pas faire quelque remarque assaisonnée à la gauloise. La plus grande cause de trouble venait du fait qu'il était impossible à nos jeunes confrères de comprendre la violence qu'avait endurée notre psychologie dans notre séparation des nôtres et l'exil. Il n'y a que les arrachés qui sentent ce qu'est l'arrachement à tout ce qui, en dehors d'eux, était pourtant comme eux-mêmes. Il n'y a que les exilés qui sentent ce qu'est l'exil. Certes, et hélas ! il ne semblait pas, à les entendre, que ceux à qui nous parlions en sentissent rien. Or cette violence avait laissé en nous une sensibilité extrême à la provocation, effet qui pouvait dégénérer en hostilité. Ceci s'annonça sourdement d'abord et à propos de riens. Je vois encore, par exemple, un grand jeune frère à belle chevelure rejetée, nous parler des choses et de nos écoles de Bretagne en parfait connaisseur, au point que nous le prenions pour un Breton et, après que nous eussions été détrompés, se mettre à rire de nous aux éclats. On en vint à des discussions acerbes, même à des rixes. Après un échange de coups, l'un d'entre nous reprit le bateau pour la France. Les tablées au réfectoire devinrent envenimées. Je me rappelle pour ma part avoir lancé un pain entier en diagonale jusqu'au bout de la salle, à la face d'un opposant.

On nous envoya à Chambly pour quelques jours de diversion. Dans les promenades, je me délectais de l'odeur poivrée et parfumée des verges d'or qui ornaient les rives du Bassin. Je ne me rappelle pas comment nous occupions notre temps à l'école, mais je sais que nous rapportâmes dans nos habits les poux que les pensionnaires précédents avaient laissés dans leur dortoir.

La maison de La Prairie s'étant délestée des frères et de certains des nôtres envoyés aux écoles ou mis aux métiers, nous restâmes dix-sept pour étudier l'anglais. Comme j'étais alors assez chétif, le frère provincial me mit à la cuisine pour refaire un peu mes forces. Il m'avait d'abord sondé pour savoir si je n'aimerais pas aller en une certaine école avec un directeur qui prendrait bien soin de moi. Je lui dis que je préférais aller avec les étudiants. En contre-partie, selon lui, l'air de la cuisine me redonnerait de l'allant. Mais j'étais convaincu du contraire, ne fût-ce que parce que cette cuisine était malpropre et sentait décidément mauvais, peut-être parce qu'elle s'ouvrait sur la cave encore plus sale; ensuite, parce que cela me répugnait. Le frère cuisinier me mettait régulièrement dehors - c'était mieux - pour tourner la baratte à beurre. Je tournais d'une main et de l'autre tenais le livre d'anglais des étudiants réguliers.

Le frère Ange, dont je dépendais, trouvait que je ne travaillais pas assez et que ce n'était pas en lisant qu'on pouvait faire avancer le travail. Pourtant, le beurre se faisait. Un jour que j'étais à la baratte et que le frère provincial me causait, il s'amena et, très envenimé, déclara net que ce frère qu'on lui avait donné n'avait absolument aucune disposition pour la cuisine. C'était justement la sorte de certificat qu'il me fallait. Je rejoignis les autres étudiants.

PLATTSBURGH

Le frère provincial désirait avoir une maison aux États-Unis, où des frères étudieraient l'anglais et pourraient l'enseigner dans les écoles qui le demanderaient, chose qui devenait impérieuse. Or aucun frère n'étant alors citoyen américain, nous ne pouvions, d'après la loi américaine, exercer aucun droit de propriété sur le territoire américain. Par l'intermédiaire d'un tiers, en la circonstance du Révérend Père Pelletier, O.M.I., curé²³ de la paroisse Saint-Pierre de Plattsburgh, où nos frères enseignaient, il négocia l'achat de Vilas Home²⁴, une des belles résidences de Plattsburgh à l'époque. De plus, il obtint du délégué apostolique au Canada la permission de placer des étudiants à l'école normale de l'État de New York, située à Plattsburgh même. Il réussit facilement à nous faire inscrire à cette école où nous devions entrer pour commencer le second trimestre.

La communauté

Nous arrivâmes à l'Assumption Institute le 3 novembre 1903, sous la direction du frère Antel-Joseph, ci-devant directeur du scolasticat de Josselin. Les frères Louis-Eugène et Symphorien-Auguste suivraient certains cours, mais étaient surtout chargés de voir comment tout se passerait. On me dit, longtemps après, que le frère directeur se serait choisi deux espions, secrets ceux-là, parmi nous; mais je ne pus vérifier le fait.

Jusqu'à la rentrée, nous eûmes beaucoup à faire pour réparer et nettoyer la maison et mettre de l'ordre dans la propriété. Trois semaines de temps doux, idéal, nous favorisèrent. Mais dans la nuit du 25 au 26 novembre, il tomba un pied²⁵ de neige. Le lendemain matin, ce fut pour nous une expérience encore inconnue d'enfoncer jusqu'aux genoux pour aller à l'église paroissiale. Nous n'avions pas de vêtements chauds, pas de gants, pas de caoutchoucs; mais la nouveauté que nous offrait ce labour matinal dans la neige nous mit en joie pour la journée.

La neige resta tout l'hiver; il n'y eut aucun dégel. Les montées à l'école normale et les retours devinrent très pénibles et le froid fut parfois mordant.

Nous endurions tout sans broncher. Mais c'était pitié de nous voir ainsi braver l'hiver, insuffisamment habillés. Nous préparâmes une patinoire. Nous devions y porter l'eau à pleins seaux et mains nues, à partir de la maison. J'étais parmi les porteurs d'eau. Ayant blessé le petit doigt de ma main droite, j'y éprouvai bientôt un mal insupportable et, un matin, n'y tenant plus, je demandai à un autre étudiant de porter mes seaux d'eau à ma place et je pouponnai mon pauvre doigt qui était gelé entre la deuxième et la troisième phalange. Je me tenais près de la patinoire et mon mal ne m'empêchait pas de rire à

²³ Recteur d'une paroisse au Canada et en certaines régions francophones des États-Unis.

²⁴ Nous l'appellerons *Assumption Institute*.

²⁵ 30,5 cm

l'occasion. Or je fus accusé, par qui? de rester à ne rien faire et de me moquer des autres. Le lendemain matin, à la lecture spirituelle, le frère directeur entre de mauvaise humeur, et le manteau "de travers". C'était le signal que l'on connaissait et qui signifiait qu'il allait démolir quelqu'un. Ce quelqu'un, en l'occurrence, vous devinez, c'était moi.

«*Frère Cléonique, debout !*» Et pendant les vingt minutes il me mitrailla de reproches et de sarcasmes relatifs à mes rires moqueurs, orgueil, paresse, etc.; il en avait à dire. Il s'attaqua à mes attitudes à la chapelle. Depuis quelque temps, je n'ouvrais pas de livre à la visite au Saint-Sacrement, parce que j'avais pris goût à méditer. Il critiqua cela. Etc. Quand il eut fini, il conclut en me jetant que s'il n'y avait pas d'amélioration, il se verrait obligé de me remettre entre les mains des supérieurs. J'étais certainement "à terre", suffoqué de je ne sais quelle espèce ou quel degré d'émotion, presque raide. «*Asseyez-vous !*»

C'était la première fois que j'étais humilié en chapitre avec tant de tapage, et je crois que tout portait à faux. La réaction fut peut-être une satisfaction pour certains de me voir accablé; mais elle fut désolante pour moi. D'abord mon émotivité fut profondément affectée. Pour longtemps je revenais toujours à cette scène à laquelle il me semblait voir, malgré le rejet que j'en faisais, une préparation pour le moment occulte. J'étais contristé, sinon embarrassé, par le fait que maintenant je devais emboîter le pas à tout ce que feraient les voisins pendant les exercices communs pour ne pas paraître faire fi de ce qu'on m'avait reproché, bien qu'au fond de moi-même je le faisais, puisque je croyais à la justice de ma cause. Ensuite, pour longtemps, je ne pouvais penser à cet homme sans l'associer à cette affaire, malgré ma persistance à en balayer le souvenir, non que je sentisse en lui inimitié ou mauvaise foi, car je croyais qu'il avait été trompé, que des rapporteurs n'avaient pas vu clair ou qu'eux-mêmes et lui avaient agi précipitamment comme sous une impulsion. Ce qui me blessait le plus, c'est qu'il semblait m'induire à attendre mon renvoi de la maison, sinon de la congrégation. C'était trop inférer vraiment, dans le second cas; mais cela indiquait combien profondément, peut-être à tort, j'étais troublé. Dès que je me suis senti assez libre de mes allures, en son absence et en l'absence de tout regard espion, je descendis à la chapelle et renouvelai mon attachement au Seigneur, lui demandant que si je n'étais pas à ma place ici, de me le faire savoir de quelque manière et je m'en irais.

Mon doigt me faisait très mal, je sentis des élancements douloureux dans le poignet et l'avant-bras. Il fallut voir le médecin. Une ampoule au pli interne de la jointure avait gelé. Le frère directeur apprit alors que c'était à cause de ces douleurs que je n'avais pu porter mes seaux d'eau et que j'avais demandé à d'autres de les porter. Il ne s'en était pas enquis et sur rapport avait cru trop vite à la paresse. Il m'appela à son bureau et, très doux, un peu en regrets et humilié à son tour, me demanda pourquoi je ne lui avais pas dit cela. Je lui répondis que si je n'avais pas mérité cette remontrance cette fois-ci, cela servirait pour l'ensemble des fois où je n'avais pas été puni.

Le médecin ou l'infirmier, ce dernier dur, insensible et bête au point de brûler mon doigt jusqu'à l'os avec sa créosote, n'avait pas prévu qu'il fallait au doigt une éclisse pour empêcher le tendon des phalanges de boucler et mon doigt, en guérissant, de rester

coudé. Je demandai plus tard à un chirurgien si ce doigt ne pourrait pas être redressé. À la question de savoir si, une fois qu'il aurait été redressé, je pourrais le mouvoir, je n'eus pas de réponse. Dans cette incertitude, je le gardai comme il était. Il pouvait encore me servir. Droit et raide, je l'aurais probablement cassé.

Les études - l'École normale

Nous entrâmes enfin à l'École normale. Le matin, nous prenions d'abord place dans la grande salle des étudiants - il y en avait alors quelque trois cents - où chacun avait son bureau désigné. On n'y entendait aucun bruit: il n'aurait pas fallu en entendre, surtout lorsque le Dr Kitchell présidait. Il était, paraît-il, la terreur des jeunes filles. Le premier exercice de la journée avait lieu dans un auditorium que l'on appelait la chapelle. On défilait au pas d'ensemble, sur deux rangs, au son du cornet et silencieusement, la faculté déjà alignée sur la grande estrade, de chaque côté du Dr Hawkins, Principal de l'école. Ensuite, en chœur, on chantait une hymne prise dans le *Hymn Book*.

Le Principal faisait alors les annonces et les remarques pour la journée. Ensuite, il introduisait un orateur ou un visiteur, ou d'ordinaire un étudiant à qui il revenait de faire le discours de la journée. Tous les finissants devaient en prononcer un ou deux devant l'école assemblée, suivant un protocole rigidement observé. C'était dans la classe d'élocution que l'on apprenait l'art du débit parfait, de la présentation et de la tenue de son personnage. Après l'exercice, on retournait à la salle des étudiants de la même manière qu'on en était venu. Puis on allait aux classes.

Lorsque nous parûmes aux cours, les premiers jours, nous étions passablement gênés. Les professeurs appelaient-ils nos noms - nous étions inscrits sous nos noms civils - et posaient-ils une question, nous nous levions, mais ne les ayant pas compris, nous faisons un sourire et nous nous asseyions. Nous comprîmes d'abord et de bonne heure les professeurs féminins, mais après un mois nous pouvions les comprendre tous et répondre à toutes leurs questions. Ils étaient émerveillés de voir que nous eussions pu arriver à ce résultat en un mois. Nous étions considérés et respectés de tous, professeurs et élèves. Le Principal était enthousiasmé par ses **French Boys** qu'il ne manquait pas de montrer à ses visiteurs.

On arriva vite à savoir qu'il y avait des musiciens parmi nous. Sans doute les Hudson, père et fils, qui habitaient en face de nous sur la rue Court, avaient saisi des ondes musicales parties de nos fenêtres aux heures de récréation. Après des ententes à l'amiable, il fut arrangé que nous formerions un orchestre sous la direction de M. Hudson Jr et que nous jouerions à Normale. Ce fut un tonnerre d'applaudissements lors de notre premier concert à la chapelle. Dr Hawkins était ravi. Désormais, tous les jours, nous accompagnions l'entrée et la sortie et le chant de l'hymne, après quoi le Principal annoncera toujours: « *The orchestra will now favor you with a selection from their repertoire* ».

Nous assistâmes et jouâmes de rares fois à des réunions à l'école le soir. Mais alors le frère directeur ou un représentant venait toujours pour voir comment les choses se passaient. Désormais, nous faisons, pour une bonne part, la renommée de l'École normale de Plattsburgh, la seule qui possédât un orchestre. Le Principal entretenait les relations les plus cordiales avec le frère Ulysse et nous saluait toujours avec une extrême bienveillance lorsqu'il nous rencontrait.

On voulut profiter aussi de nos talents musicaux à la paroisse Saint-Pierre. Nous fûmes un peu amusés, pour le moins, par la demande d'un des vicaires qui se proposa pour nous apprendre à chanter les vêpres à l'église. On commencerait par apprendre les trois premiers psaumes et, quand nous saurions les chanter comme il faut, on apprendrait le reste !... Nous pouvions mieux que rivaliser avec leur maîtrise.

Ce qui nous intéressait surtout dans les classes était la science de l'anglais parlé. Miss Bump, qui enseignait l'histoire, parlait fort bien et avait longue haleine. Malheureusement nous eûmes à réclamer contre elle parce qu'elle passait souvent à des discussions religieuses, parfois coraniques, contre lesquelles nous nous armions, souvent avec l'aide du frère directeur qui, à la maison, accumulait pour nous des arguments. Or les règlements scolaires prohibaient ces sorties.

En sciences, le discours était clair et méthodique, surtout celui de la secrétaire assistante du professeur. Mais les exposés sentaient fort l'évolutionnisme. Une des élèves catholiques demanda ce qu'ils voulaient vraiment nous enseigner concernant l'origine de l'homme. Réponse: "*We do not teach all that man descends from the monkey, but do teach that man and the monkey descend from a common stock*". Dr Kitchell, en mathématiques, était moins loquace, mais il avait un style à lui, fait de locutions qui s'harmonisaient avec la géométrie.

Chaque professeur avait sa manière à lui de dire certaines choses et qui était typique de lui-même. Dr Kitchell, pour demander d'ouvrir une fenêtre, jetait brusquement: "*Salaiin*²⁶: *suppose you open the window!*" Dr Henshaw, en littérature, disait: "*Mr. Durand*²⁷, *would you mind the window open?*" Miss O'Brien, en éloquence: "*Some air won't hurt you?*" Miss Bump tirait elle-même les châssis.

Des professeurs louaient facilement ceux qui étaient plus primes dans leurs classes. Dr Kitchell distinguait les mathématiciens: "*Mr. Le Borgne*²⁸: *you have great mathematical abilities*". Professor Hudson avait vu que j'accompagnais d'illustrations mes récitations de sciences. Il me demanda plusieurs fois de dessiner des fossiles de trilobites qu'il découvrait dans une île du lac Champlain et, lorsque j'avais fait le dessin, il glissait toujours un dollar dans ma poche. La classe la plus intéressante pour nous et la plus utile, en somme, celle qui était la principale raison de notre séjour ici, était la classe d'anglais, déclamé, parlé et lu: la classe d'éloquence dont était chargée Miss O'Brien, une catholique, ancienne actrice du Globe Theater de Londres et du premier théâtre de

²⁶ Frère Amans-Alexis.

²⁷ Frère Symphorien-Auguste.

²⁸ Frère Théophile-Georges.

Washington, D.C. Les classes commençaient toujours par des exercices des organes et des chambres de la parole, des séances de vocalise, des prononciations de mots et des débits de phrases en combinaison avec les meilleures attitudes et gestes. Tous les finissants étaient préparés par elle pour leur **oration**, dans le cas des garçons, ou de leur **declamation**, dans le cas des filles, aux réunions dans la **chapelle**.

Il ne pouvait pas arriver que les exercices de débit que j'ai mentionnés ne donnassent lieu parfois à des positions drôlesques qui portaient à rire et Miss O'Brien savait rire avec nous. Or, quelques semaines seulement après que je fus anéanti sous l'avalanche de reproches que j'ai mentionnée plus haut, je fus accusé d'avoir ri de Miss O'Brien et de m'être moqué d'elle pendant un exercice. Je protestai auprès du frère directeur que je n'avais jamais eu pareille idée; c'était trop contraire à ma timidité native de faire une pareille chose en public. Néanmoins, il m'obligea à lui parler du cas le lendemain et, s'il y avait lieu, de lui présenter des excuses.

Après la prochaine leçon, j'exposai donc la chose et offris mes excuses. Miss O'Brien fut très surprise que quelqu'un crût cela et, souriante comme toujours, m'assura qu'elle n'avait rien remarqué et qu'elle ne croyait pas à pareille chose, qu'elle était très touchée de la bonne volonté et de l'attention que nous portions tous à la leçon; qu'il ne fallait pas penser à cela.

Comment quelqu'un aurait-il pu voir que je riais et me moquais? Ce ne pouvait pas être quelqu'un qui était en avant de moi. Il lui aurait fallu tourner la tête et je m'en serais aperçu. Il aurait perdu sa qualité d'espion. Ce ne pouvait être que quelqu'un qui me voyait d'arrière ou de profil.

Des années plus tard, en étudiant des textes sur l'art, je lus que certaines physionomies ont au moins un profil souriant, ou rieur, parfois moqueur. Je me rappelai aussitôt les accusations de rires impertinents qui m'avaient rapporté, au temps où j'en suis dans mon récit, de si grosses ablutions à l'eau froide. Il s'agissait pour lors de vérifier la justesse de l'observation que j'avais lue. Ce fut aisé. Il y avait justement devant moi, à la chapelle, des frères en retraite. J'en voyais alors un d'un peu de côté et qui semblait certainement rire, mais qui ne riait pas quand je le passais à droite ou à gauche. Je poursuivis mon expérience. Des gens sérieux au venir vers moi semblaient rire, à voir leur profil à angle aigu, lorsqu'ils m'avaient passé. Restait maintenant à voir si le même phénomène avait lieu sur mon visage. Avec un jeu de miroirs, je découvris facilement que j'avais un profil rieur et même moqueur. La preuve était faite. On avait cru me voir rire, sur des apparences qui faussaient ou exagéraient la vérité.

Cet acharnement qu'on avait à me détruire ou à me ravalier était singulier. Peut-être n'était-ce que zèle pour le bien du groupe, zèle aveugle, en tout cas, sinon aveuglé. Je le sentirai toute ma vie sous quelque forme ou quelque intensité. Cela me paraîtra parfois comme une rançon.

En vue de nous perfectionner dans l'anglais, nous suivîmes des cours et des conférences d'été qui se donnaient alors - et continuèrent pendant quelques années - au

Summer School, à quelques kilomètres de Plattsburgh. À l'occasion, il nous fut donné d'entendre quelques-uns des meilleurs orateurs des États-Unis, tels que le Dr James Walsh²⁹, en 1908, le défenseur convaincu du XIII^e siècle.

Les débuts dans l'enseignement: l'école Saint-Pierre

Nous ne pûmes terminer nos études à Normale, ordre étant venu des supérieurs d'outremer d'y mettre fin avec l'année scolaire 1905. Nous fûmes désolés. Quant au frère Ulysse qui, lui, voyait loin dans le temps, il fut sans doute navré d'être prématurément brisé.

Notre retraite de 1905, comme celle de 1904 et plusieurs autres dans la suite, eut lieu sur place à l'Assumption Institute. Je fus assigné à l'école Saint-Pierre, à Plattsburgh même. J'avais 19 ans. Je sentis alors renaître, croître en moi et me remuer d'immenses désirs d'agir vraiment, de faire du bien et de me dévouer sans compter; tout cela appuyé sur la prière et la méditation que je pouvais faire maintenant sans craindre la surveillance du frère Antel et de ses espions, mais un peu exalté et sentimental à l'air libre.

Il y avait alors quatre classes à Saint-Pierre, logées à l'étage au-dessus de la sacristie, dans les quatre compartiments faits par deux cloisons perpendiculaires médianes, dans une unique salle. Comme on n'avait pas aménagé de corridors, les classes extrêmes passaient par les deux premières pour se rendre chez elles. L'une de ces deux premières, attribuée au frère Éphrem-Pierre Morin, avait un exit à la cour de récréation par un escalier et, dans le recoin contre l'église, le frère Ambrosio Lucas, alors directeur, avait son bureau et ses fournitures. L'autre des deux premières, la mienne, débouchait au fond, dans la sacristie par un escalier et dans les cabinets d'aisance, deux ou trois marches en contrebas et sans cloison pour les séparer de ma classe proprement dite, de sorte que, donné cet ingénieux plan architectural, les trois autres classes devaient passer par la mienne et y séjourner tout le temps des intermèdes. Il y avait de plus des allées et venues individuelles et, de temps à autre, je devais surveiller à la porte du voisin.

Comme nos frères n'avaient pris l'école Saint-Pierre qu'en 1903, nous avions encore beaucoup de mécontents, de ratés, d'indésirables des autres écoles. En arrivant, j'écopai pour ma part du choix d'élèves le plus hétérogène et le plus capable de décourager un maître à sa première année d'enseignement.

L'indocilité des mauvais sujets, le va-et-vient continuel de classes entières ou d'individus le long de mes cloisons, la non-intervention du directeur ou sa faiblesse en face de cas difficiles que je lui envoyais, furent causes que je me dépitai de bonne heure avec mes deux divisions. Je tempêtais et, à bout de nerfs, usais quelquefois de représailles. Je redoutais l'apparition et le séjour des autres classes dans la mienne, ce qui n'était pas pour y amener du calme. Tous mes beaux rêves d'apostolat s'étaient évanouis. Pendant mes exercices de piété, ma classe et en particulier tel ou tel élève revêche qui me sifflait, le malheureux, était dans ma pauvre tête. De retour dans ma galère, je ne gagnais

²⁹ Dr James Walsh: *The Thirteenth, greatest of Centuries*.

rien. Les autres professeurs me regardaient avec indifférence, apparemment pas mécontents, me semblait-il, de me voir, moi, si embêté ou si bête.

Les autres élèves paraissaient me regarder comme une bête curieuse. Au milieu du tapage que je ne pouvais maîtriser, je criais comme un perdu et, paraît-il, on pouvait me suivre du fond de l'église quand je donnais mes dictées. Mais je faisais un peu de progrès de mois en mois et, à la faveur de quelques éliminations, trop tardives à mon sens, j'en vins à dominer ma troupe. À la fin de l'année, il me fut agréable d'entendre le frère Ulysse déclarer que j'avais gagné mes lauriers.

Mais j'étais épuisé et extrêmement nerveux. Souvent je ne pouvais dormir une partie de la nuit. Le frère Ambrosio s'en apercevait ou je l'en avertissais. Il me prenait alors au bain et m'arrosait le corps d'eau froide selon la méthode du Dr Kneipp, alors en vogue. Je dormais bien après cette douche qui me calmait sûrement. Je lui étais reconnaissant de me traiter ainsi en bon infirmier qu'il était.

En 1906, nos classes furent installées dans la nouvelle école Saint-Pierre. Montant avec mes élèves d'année en année, j'apprenais à les manier et eux à me faire confiance. Cependant, j'aurais aimé passer deux ans dans une même classe, afin de reprendre, corriger et améliorer ma pédagogie de chacune des années du cours. À partir de cette date, 1906, je me faisais réellement au métier et j'aimais l'enseignement. J'étudiais la psychologie des différents types d'écoliers, renforçais mon ascendant sur eux, et ils en venaient à me considérer comme ami. Le fait que j'avais suivi les cours de l'école normale aidait indirectement à mon succès, car dans tout Plattsburgh, on savait ce que nous avions accompli là, ce qui passait pour prodigieux.

Je réussis à transformer un type d'espiègle-taon, jusque-là insupportable et incorrigible, en agneau docile et en aide bénévole, se prêtant à tout ce que je désirais. Le pauvre enfant - Léo Longtin s'appelait-il et il devint mon Léo - à force de se gratter le coin d'un oeil avait fini par y enfoncer dans l'angle externe tout un paquet de cils qui se grossissait de cire et maintenant irritait les tissus adjacents. Je le vis un matin essayer de s'approcher de moi et de me parler.

«*Qu'y a-t-il donc, mon garçon ?*» S'approchant davantage et gauchement, et me montrant son oeil congestionné, il me dit: «*Mon oeil me fait mal, frère*».

Je regardai et vis tout de suite ce qui l'irritait. «*Je vais vous guérir cela, et ce ne sera pas long.*» Avec une tête d'épingle, je dégageai le paquet de cils et extrayai la cire. Des pleurs lavèrent le trou et j'asséchai la plaie avec un mouchoir propre. «*Voilà, lui dis-je, il n'y a plus rien, mais gardez votre oeil ouvert et ne le touchez pas. Vous aurez encore un peu mal à cause de l'irritation, mais de moins en moins jusqu'à demain matin.*»

Le lendemain matin, tout joyeux, il me salua et me dit : «*Je suis guéri, frère*». Désormais je n'eus d'aide plus fidèle ni de meilleur ami que mon Léo.

Lorsque les gens venaient voir l'école, ils faisaient le tour des classes pour admirer nos tableaux d'honneur et notre lettrage en couleurs. Quelqu'un s'aventura à nous faire un compliment : «*Oh! oh!*, dit-il, *vous en faites de la belle lettrie, vous autres; on ne dirait pas ça à vous voir passer sur la rue !*»

Peu de gens parlaient un français reconnaissable dans la salade d'argot et d'anglais dont ils l'assaisonnaient; témoin cette histoire que nous racontait un ouvrier à l'Assumption Institute: «*Un tinsmith était occupé à nailer des shingles sur la roof et à couler du plomb dans l'guter. I fit un side-step, est tombé sur la walk et s'est cassé la skull. Quand on l'a rel'vé, i'était dead, dead !*» J'avais en classe des enfants qui ne parlaient guère mieux. Bien que les programmes officiels ne donnassent que peu de place au français, il fallait tout de même leur en apprendre un peu et l'on exigeait la compétence pour le faire. Un représentant de l'état de New York vint exprès d'Albany pour vérifier que nous pouvions enseigner le français (!) et nous délivrer un certificat d'aptitude. Ce ne fut qu'une formalité dans notre cas. Mais nous reçûmes la reconnaissance officielle. Note: 100%.

Dans les grands jours de l'été, alors que ma classe donnait au sud, une chaleur insupportable régnait parfois. Pour adoucir ses ardeurs, il me vint une idée. Je savais bien que la chaleur entre avec la lumière à travers les vitres et que la chaleur, devenue obscure dans la chambre ou dans les rideaux, y demeure et laisse la lumière retourner seule, ne pouvant dans cet état retraverser les vitres, de sorte que la chambre devient une serre chaude. Je tirai mes rideaux par l'extérieur, cachant le soleil à la salle qui gardait encore assez de lumière à cette époque, mais n'absorbait presque plus de chaleur. Comme cette opération demandait plus qu'une moyenne d'originalité et le souci de voir au vent et à la réintégration des rideaux après les classes, je n'eus pas d'imitateurs; mais ma classe gardait toute la journée la température du matin, ou peu s'en fallait. On pouvait dire ce qu'on voulait, mais il fallait le faire après avoir essayé. Après tout, c'est le même phénomène qui se produisait derrière des volets en bois.

Comme j'étais maintenant débarrassé de toute appréhension relative à l'ordre dans mes classes, je pouvais m'adonner avec soin à améliorer mon anglais et celui de mes élèves. Pour mon compte, j'étudiais chaque jour une phrase qui m'avait plu ou je traduisais une idée en anglais. Je notais dans mes lectures les expressions particulières, les tournures et mots idiomatiques, les particules que je n'avais pas encore eu l'occasion d'employer et tâchais dans la journée de les faire intervenir dans mes explications. Lorsque je corrigeais les compositions anglaises, je passais par-dessus les fautes ordinaires, mais notais les bonnes tournures, les phrases bien faites, les mots bien choisis et j'écrivais en marge en belles lettres rouges *Excellent!* - *Very good!*, appréciation qui comptait pour dix ou vingt points ou plus. De sorte que les notes disaient ce qu'il y avait de bon dans leur travail et ne disaient rien de ce qu'il y avait de mal. Bientôt on rivalisa pour l'obtention de ces notes en rouge et les élèves progressèrent rapidement.

En arithmétique, on travaillait beaucoup au tableau, suivant la méthode du Dr Kitchell, de Normale, quelquefois avec autant d'élèves à la craie que les tableaux comportaient de places: le même problème pour tous ou chacun avec une question différente, écrite à l'avance. On analysait la question et on faisait les corrections simultanément dans le

second cas et, dans le premier cas, j'indiquais les erreurs de procédure à mesure qu'elles se produisaient ici ou là. Les revues se faisaient par tableaux pleins. On faisait beaucoup plus de travail que sur les cahiers et il n'y avait pas de corrections après les heures de classe.

En géographie, j'employais des cartes individuelles dessinées sur des morceaux de toile à tableau. Je pourrais dire qu'en toutes les matières, dans toutes mes classes, je me fis des procédés personnels, réussissant mieux pour moi, parce que personnels.

Dès la fin de 1906 je commençai des études préparatoires au New York State Teachers' Life Certificate (N.Y.S.C.). Je croyais alors être destiné aux écoles des États-Unis. Tous mes temps libres y furent employés, mais je soignais en même temps mon style anglais, mon débit en classe et mon élocution. J'obtins mon N.Y.S.C. le 1^{er} août 1909. Je m'étais de plus inscrit à l'Interstate School of Correspondence de Chicago, pour un diplôme de latin, 1^{re} année, obtenu en octobre 1909. Ensuite, en vue de me faire naturaliser citoyen américain, il me fallut apprendre la constitution des États-Unis. Un examen public dans le Clinton County Court me mérita d'être admis à la citoyenneté le 4 décembre 1911. Cet instrument permettait d'acquérir droit de propriété aux États-Unis.

Ma facilité croissante en anglais m'avait valu la confiance des supérieurs qui déjà, en 1908, me faisaient réviser les résumés de conférences des frères qui allaient encore au Summer School. Lorsque je rentrai au Canada en 1912, je m'aperçus qu'il m'était alors plus facile de m'exprimer en anglais qu'en français. Des années plus tard, un inspecteur du gouvernement ontarien, ayant suivi une de mes classes d'anglais à Hawkesbury, me demanda si ma langue maternelle n'était pas l'anglais et une personne de high standing, au Vermont, m'entendant répondre à ses questions d'information à mon sujet, fut surprise de m'entendre lui dire que j'étais Français, étant venu en Amérique en 1903 et ayant fait une partie de mon éducation à l'école normale de Plattsburgh: "*You speak a beautiful English, though*", finit-elle.

À cause de cette facilité à m'exprimer en anglais, j'eus toujours dans la suite quelque classe anglaise à faire. Moi qui fus autrefois parmi les tout premiers en littérature et en rédaction françaises, je ne me vis jamais confier de classes de français qui, de nécessité, hélas! étaient parfois données à des incompetents sinon à des massacreurs, ne fût-ce que quant à la prononciation.

En 1910, le frère Denis-Antoine Gélinas devenait directeur à l'école Saint-Pierre. D'un regard ou d'un éclat, il collait ses grands aux bureaux. J'étais loin de sa compétence en discipline de cette espèce. Il passait presque toutes ses récréations avec un certain autre. Je n'avais pas beaucoup de son temps. Il m'estimait quand même et se montrait même condescendant, voire enjoué.

Un jour, il m'offre de me conduire en voiture à Keeseville, juste pour une promenade. J'accepte. J'ai à peine eu le temps de me préparer qu'il est devant la maison avec cheval et voiture, en effet, et pour moi tout seul. Je monte, prends mon équilibre, car le véhicule était léger et semblait vacillant. *«Mais le cheval, dit-il, est très doux et très docile»*. Et

nous voilà partis. Plattsburgh est dépassé. Nous ne sommes probablement pas encore à moitié chemin de Keeseville que nous voyons de loin venir vers nous un voiturier qui parle tout seul et dont la voiture décrit des courbes embrassant l'entière voie libre dans leur amplitude. Lorsque cet être, à tous signes ivre, arrive à quelque cent mètres de nous, le frère Denis-Antoine s'arrête sur la banquette, à droite, pour éviter une collision. Comme j'étais à sa gauche, je me serre contre lui. Mais l'imbécile adversaire s'accroche à notre véhicule, le timon de gauche de son brancard s'enfonçant en dedans du nôtre de mon côté avec une telle violence que j'eus peur d'être empalé. Les voitures tournent bout pour bout, mais heureusement sans se renverser. L'homme saoul tombe à terre, encore endormi par sa pensée de gin. Le frère Denis lui aide à se replacer dans sa voiture pendant que je tiens le cheval. « *A good horse eh* » dit-il. Il fait claquer son fouet et hue donc, il disparaît. Nous examinons notre cheval et le timon qui a été forcé. Des lanières sont égratignées et c'est tout. Je récupère mon mouchoir tombé dans le fossé. Nous n'allons pas plus loin.

Tout allait bien maintenant dans mes classes. Grâce à des trucs de métier que j'avais découverts ou que des conversations et des lectures m'avaient enseignés, je pouvais jongler confortablement sur un modeste savoir.

À l'Assumption Institute

Une tranche bien différente allait se découper dans mon histoire. Au mois d'août 1911, je fus assigné à l'Assumption Institute pour m'occuper de quelques étudiants parmi lesquels il y avait le frère Antel, le frère Augustin Turner et trois ou quatre autres, tandis qu'un jувénat américain fut prévu pour le mois de février suivant. Le frère Célestin-Auguste eut la direction des deux groupes et le frère Cyprius-Célestin lui fut adjoint. Mais en fait on me laissa seul avec mes jeunes pour le jour et la nuit. On daigna seulement me consentir une heure de détente, de 5 heures à 6 heures, pendant laquelle le frère Cyprius-Célestin me remplaçait. Comme nous n'avions pas de manuels, il fallut préparer des résumés, et cela m'incomba naturellement.

Mais, en dépit de notre indigence, nous avons des classes très joyeuses. Beaucoup de nos récréations après souper se passaient au parloir. Je me rappelle encore que, assis au piano et tapant quelques notes, j'imitais des chantres divers, surtout de la paroisse, avec tant de drôleries que je déclenchais la plupart du temps une hilarité incontrôlable, même chez le frère Célestin-Auguste, au point que je vidais le parloir, tout le monde se tordant de rire. Cela faisait oublier leur pauvreté et leur misérable manque de bien-être à mes pauvres jeunes. Figurez-vous qu'il fallut leur installer une étude dans le grenier de la grange. Où couchaient-ils? Je ne me rappelle pas: c'était peut-être dans cette pièce que je viens de nommer étude, mais alors où était leur étude? Au-dessus de la cuisine, peut-être.

Pour donner le ton aux premiers jувénistes, on avait fait venir quelques-uns des meilleurs de La Prairie: les futurs frères Bernard Guindon et Boniface Crépeau. Je n'avais rien à faire avec les jувénistes, excepté que je leur préparais des poésies et des chants et

que je devins le rédacteur en chef et même, après quelque temps, le dessinateur et imprimeur de leur fameuse *Assumption Gazette*.

Je passai les vacances de 1911 à leur camp, sur le Lac Champlain, travaillant à cette populaire *Gazette* et à l'ornementation des grottes sur la grève. Deux juvénistes, Guindon et Crépeau, que le frère Simplicite avait préparés avec un soin particulier, donnèrent à l'église paroissiale le si touchant et si éclatant «*Quam dilecta*». Ils le rendirent avec tant d'âme qu'aux premières syllabes les paroissiens et tout le sanctuaire se retournèrent d'instinct vers l'orgue, ravis d'entendre quelque chose d'inouï jusque-là pour eux.

Je dus accepter la classe de dessin au jувénat. J'y allai aussi de causeries aux juvénistes. Une série est restée mémorable: *Voyage à la lune en "stellavion"*.

Mais on est quelquefois frappé d'un malheur apparent quand on y pense le moins. Nous étions en pleine préparation d'une fête à laquelle j'avais beaucoup contribué, lorsque le Très Cher Frère Léonard, assistant du supérieur général, arrive un vendredi et, sans préambule et sans écouter de demande pour un délai, m'oblige à partir le lendemain, samedi matin, pour La Prairie, avec tous les scolastiques que je pourrais bien appeler «mes» scolastiques. Être sommé le vendredi de partir le samedi matin, c'est bien un peu être «chassé».

1912: retour au Canada

Nous rentrâmes donc à La Prairie, mai 1912, moi avec un autre nom qui fera heurt longtemps dans ma mémoire. Mais je lui pardonne, comme je pardonne à ceux qui furent cause de ce coup. Que voulez-vous, j'en avais déjà encaissé de durs!

Je fus reçu à La Prairie sans surprise ni compassion !... et fus incorporé sur l'heure à ce qui sera désormais l'unique scolasticat. Quant à mes jeunes, je ne sais ce qu'il en advint.

Vacances 1912 – Louiseville

Cette année 1912, je passai mes vacances à Louiseville, où je donnai des cours de dessin aux frères vacanciers. Comme ce patelin n'avait rien d'intéressant en lui-même, la notion de perspective la mieux accueillie, cette année-là, fut celle du point de fuite qui, pour certains, se confondait avec celle du départ prochain. Pendant les vacances, le moulin à bois de Tourville, sur la Rivière du Loup, prit feu. Je ne pouvais voir sans presque de l'indignation les frères manoeuvrer seuls les pompes qui ne donnaient rien parce que les suçons étaient bouchés, manoeuvrer seuls, dis-je, alors que les gens alentour riaient d'eux.

Un jour, j'explorai les rives du lac Saint-Pierre : elles étaient libres avec une plage boueuse depuis l'embouchure de la Rivière du Loup presque jusqu'à Yamachiche et même au-delà, et un cordon de roches polies que les glaces de l'hiver avaient poussées

jusqu'au bord des champs. Actuellement (1962), elles sont ensevelies sous les alluvions et les formations herbeuses qui s'étendent déjà loin vers le large.

Le jardin botanique du frère Euphrosin-Joseph

Cette année-là aussi, le frère Louis-Arsène, alors provincial, me demanda de sarcler les planches du jardin botanique du frère Euphrosin. Ce jardin occupait à peu près l'espace compris entre la chapelle actuelle et la piscine des normaliens. Le frère Euphrosin ayant délaissé son jardin, je m'en occupai en responsable et j'y fis quelques transformations, y dessinant notamment une petite vasque. Une tranchée avec abreuvoir et dégouttoir pour oiseaux y trouva place. On pouvait suivre à leurs chants à réponses les oiseaux venant de la **Commune**, descendre par les buissonniers qui bordaient le cimetière paroissial et couper enfin à travers notre boisé vers la tranchée où l'eau chantait en tombant dans une auge en bois. Lorsqu'il fut question d'ériger une statue à saint Joseph dans ce petit jardin, on discuta et l'on accorda finalement de faire non seulement une statue mais un monument-chapelle, à l'endroit que cet ex-voto occupe actuellement.

Profession perpétuelle

En 1913, à la retraite annuelle, je fis mes vœux perpétuels. Il n'y eut rien de remarquable ce jour-là, sinon qu'au cours de la cérémonie, à partir des grandes litanies, alors que nous étions prosternés, je fus pris d'un fou rire qui, parti du voisinage de droite, secoua tout notre côté du chœur. C'était à l'avant de la présente salle Saint-Dominique-Savio³⁰.

Au Scolasticat de La Prairie

Après mon retour endolori de Plattsburgh, en 1912, on me confia le dortoir des scolastiques, alors au deuxième étage de l'aile nord de la maison. Je m'y fis roi et maître. Je ne sais s'il y avait des espions là aussi. En 1913, ascension au troisième de la même aile, en raison de la transformation du deuxième en *Département des Études*.

J'eus plusieurs fois l'occasion de me plaindre de l'inconfort de ce nouveau dortoir. Les frères Amaury et Arthur y couchaient aussi, mais dans une même chambre au coin nord; deux types à part, dont les rêves bruyants à tous deux réveillaient souvent les voisins.

Or, une nuit, le frère Arthur hurla des cris stridents à déchirer les oreilles, même endormies. Le frère Amaury, réveillé et pris de peur, renchérit sur son confrère, les deux finissant en un délirium effrayant. Je fus d'abord figé sous mes couvertures dans mon alcôve, à l'autre bout du dortoir, mais après quelques secondes je parcourais les allées pour rassurer mon monde. Quelques jeunes gens se cachaient et gémissaient sous leurs

³⁰ Le texte a été écrit en 1963; cette salle a maintenant fait place à deux classes.

couvertures, à mon passage. Des frères du voisinage vinrent voir ce qui se passait chez moi et l'on découvrit que c'étaient les deux dormeurs du coin qui avaient fait ce crescendo infernal.

Le lendemain, je racontai cela au frère Longin, alors en charge de tout le groupe en formation; et, sans doute, des jeunes eurent des doléances à faire valoir. Dès le lendemain, nous nous installions au-dessus de ce qui était alors l'imprimerie et fut ensuite restauré pour servir de salle de réunions.

Pour me permettre d'arriver à temps avec mes jeunes gens pour la prière du matin, le frère Longin me donna un réveille-matin très spécial, garanti de pouvoir marcher seulement si je le mettais sur le ventre, avec le petit défaut d'avancer ou de retarder, suivant son caprice, d'une vingtaine de minutes par nuit! J'étais bien monté! Naturellement, le joujou ne sonnait pas à l'heure tous les matins, mes calculs de probabilité le soir précédent ayant dépassé les possibilités allouées. Le frère Philippe de Néri arrivait alors en vitesse frapper à ma porte. Nous faisons notre toilette en hâte et, pour ne pas déranger le reste de la communauté (car, en ce temps-là, tout le personnel du postulat, du noviciat et du scolasticat n'avait qu'une même salle d'exercices: le rez-de-chaussée de la seule aile). Je prenais mes scolastiques avec moi, rez-de-chaussée du scolasticat, en face de l'escalier nord, et je vous garantis que nous arrivions à la fin de la méditation avec les autres, sans miracle!

Vacances à Plattsburgh

Retour au camping en 1913 avec les jeunes frères Clémentin, Bernard, Cyrille, Benedict, Arnold que j'avais arrachés de La Prairie en criant: «*Qui m'aime, me suive !*». De La Prairie, nous avons marché jusqu'à la gare de Brosseau pour prendre le train de Plattsburgh. Je voulus de là envoyer un télégramme pour nous annoncer. Or le préposé suppléant à la gare ne savait pas où était Plattsburgh ! Comme le train sifflait et sifflait pour partir, ledit employé nous fit monter de suite, disant qu'il chercherait où était cette ville et qu'il enverrait le télégramme. Nous arrivâmes à Plattsburgh avant le message que je reçus dans le courant de l'après-midi, moi-même qui l'avais dicté.

De Plattsburgh, nous allâmes au camp des juvénistes. Une des aventures les plus sensationnelles de ces vacances fut une excursion botanique à Woodruff Pond, près du creux de la Baie Oliver. Il fallut, à pied et sur terre, y tirer une pesante chaloupe et se rendre à bien des exigences ou caprices du commandant que j'étais. Mais on endura tout de bonne grâce, même à s'enfoncer dans les vases.

Mes jeunes aimaient l'aventure. On avait vu le lac se démonter en un quart d'heure de tempête et emporter dans le même temps une grosse chaloupe sur l'île voisine, à deux kilomètres. Un peu plus tard, ces imprudents prirent le lac par temps douteux pour se rendre sur le rivage opposé. Or, ils venaient de partir quand on observa une formation tourbillonnaire dans les nuages supérieurs. On siffla et on cria tant et plus pour les rappeler. Rien n'y suffit. Le lac se mit en fureur. Quelques rameurs atteignirent un point

de sûreté sur une île. Mais deux autres, aux bras trop faibles, se virent sur le point d'être emportés, sinon engloutis, dans d'énormes vagues brisées. Ils revinrent vers nous à grand-peine, pâles de frayeur. L'un d'eux nous dit que l'autre avait récité des actes de contrition sans arrêt.

Outre les excursions et les bains, il y avait l'étude et la lecture à notre programme. Cela se faisait sous les arbres. Délicieuses heures que l'on passait là!

Voyages en train

Je voulais revenir pour les vœux de nos premiers novices de Plattsburgh. Je descendis à Saint-Lambert pour attendre le train de La Prairie. Trop occupé de mes pensées, j'attendais, j'attendais. J'attendis trois quarts d'heure. J'attendais encore lorsque je m'aperçus que mon train passait, le dernier wagon déjà en vitesse. Je sautai sur les marches d'arrière, mais ne pouvant m'équilibrer avec mes bagages et ne voulant pas les abandonner, je me précipitai sur la banquette herbeuse de la voie, juste à temps pour éviter le rempart d'un pont. *«Le fou !»* que dit une voix à la gare. Il ne me restait plus qu'à prendre mon courage à deux mains et à marcher une douzaine de kilomètres avant d'arriver au noviciat, toutes cérémonies terminées depuis longtemps. Vraiment, je n'avais pas de chance avec ces trains!

Un été, je devais revenir à La Prairie avec le frère Célestin-Auguste. Comme nous philosophions devant les voies, notre train arriva en gare. Le dernier wagon allait passer lorsque nous sortîmes de nos pensées et, en courant, réussîmes de justesse à mettre le pied sur les dernières marches.

Une autre fois, j'étais à Lacolle, attendant le train de Montréal. Il arrive, roule à petite allure et passe. Je cours après, lance mon parapluie sur la dernière plateforme, me lance à mon tour et saute. Je prends mon parapluie à côté de moi. À Brosseau, j'oublie le parapluie, je crie au conducteur qui me dit de revenir le lendemain au passage du même train; il le chercherait et me le donnerait alors...

Assurément, comme me le dit une fois le frère Éphrem-Pierre, *«je n'étais pas assez fin pour voyager seul! il me faudrait un compagnon pour prendre soin de moi»*. Je ne niai pas. Mais j'avais l'instinct ridicule de tout raconter, ce qui faisait rire de moi. Que les autres s'amusassent à mes dépens, cela d'ailleurs ne me chagrinait nullement, au contraire. Il y avait à apprendre dans la manière dont ils le faisaient.

La Prairie: enseignement

Les professeurs avaient leur salle à l'extrémité du rez-de-chaussée du corps central de la maison, côté sud, exactement où se trouvait la cuisine à notre arrivée en 1903. Nous étions quatre : le frère Philippe de Néri, qui était aussi sous-directeur, le frère Archange, le frère Gustave et votre serviteur, placés autour d'une table octogonale surmontée d'une

tour au centre. Aussi, nous nous appelions les **Chevaliers de l'Octogone**, avec une devise trouvée par le frère Philippe de Néri : «*Si quis verbo non offendit, hic perfectus est vir*». La confrérie pouvait déborder les limites de notre salle. En cas d'admission, l'impétrant recevait un diplôme de forme octogonale et dûment signé. Le frère Philippe de Néri s'occupait presque exclusivement des novices, le frère Archange avait presque le contrôle des scolastiques qui étudiaient en français et moi des scolastiques de la classe anglaise. Je faisais aussi le catéchisme aux novices de langue anglaise. Ce catéchisme était animé et mes élèves toujours en joie, ce qui excitait un peu l'envie des autres novices.

En 1913-1914 la classe anglaise étudiait les matières préparatoires au N.Y.S.C. (New York State Certificate). Le matériel dont nous disposions n'était pas abondant, ni de qualité. Pour la physique, nous n'avions à peu près rien. On pensait peut-être que nous réussirions avec cela. Avec de vieux outils dont quelques-uns n'avaient de leur espèce que le nom, je réussis à préparer l'essentiel pour illustrer quelques leçons, et cela non dans un atelier pour lequel on aurait pu me fournir un local, mais dans ma classe même, pendant que les jeunes essayaient d'étudier ou écrivaient leurs devoirs. Ils s'apprêtaient à me fêter le 3 mars, fête de saint Cléonique. Malheureusement, un peu trop de branle-bas attira l'attention du frère Longin qui supprima tout, sauf une adresse. Ils furent mortifiés, mais rien ne parut de part ni d'autre.

Le 24 mai, on fit, intra-muros, une fête inoubliable en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. Le professeur et les élèves avaient composé chacun un article sur la Sainte Vierge et tout fut relié pour constituer une plaquette intitulée *Souvenir of Mary's Day*, chose que nous avons l'intention de faire tous les ans.

Météo et expériences scientifiques

Vers la fin de juin 1914, j'avais réuni suffisamment d'appareils pour tracer des courbes météorologiques que je continuai jusqu'à la fin de l'été 1916, alors que je fus transféré à Plattsburgh, et je repris ce travail durant mon dernier hiver à Hawkesbury (Ontario) en 1928-1929.

Avant d'être *chassé* si inopinément de Plattsburgh en 1912, j'avais d'ailleurs acquis à l'aide de cartes météorologiques que je recevais matin et soir de Washington, D. C., une certaine expérience dans la prévision du temps, par l'étude du ciel actuel et des mouvements atmosphériques. D'autres projets avaient échoué ou étaient en préparation. Un premier globe terrestre s'effondra pendant une nuit parce que j'avais appliqué trop de papier-plâtre en une fois sur le support en carton. Un second vit le jour et fut assez maladroitement mis en axe sur un trop volumineux piédestal. À force d'être roulé trop souvent ici et là, il prit si mauvaise mine et finit par être si mal accueilli partout qu'il échoua finalement dans le feu au dépotoir.

En bricolant, par ailleurs, je vis naître un projet de télescope équatorial. Tout allait bien, mais quand j'en arrivai à demander qu'on voulût bien m'acheter un objectif de trois pouces, mon enthousiasme fut mis à la glace et le chantier clos.

Encore le dortoir des scolastiques

Je reviens à la régie interne de mon dernier dortoir. Des difficultés... Un des jeunes ne pouvait dormir si la porte d'entrée n'était pas fermée à clef, un autre si la fenêtre près de son lit n'était pas verrouillée et l'échelle appuyée à quelque distance n'était reculée, parce qu'il craignait que quelqu'un ne montât pour le regarder. Des ronfleurs troublaient la tranquillité générale. J'avais deux manières de les réduire au silence, toutes deux consistant à leur faire fermer la bouche sans les éveiller. Premièrement, je me plaçais à côté d'eux, à la tête du lit, et les regardais fixement. Après quelques instants, ils tournaient la tête et fermaient la bouche. Deuxièmement, je soulevais graduellement le pied du lit. Quand j'avais haussé ainsi ses pieds d'environ un décimètre, le ronfleur fermait la bouche.

Un excité, sujet aux cauchemars, fit du somnambulisme une certaine nuit, sauta par-dessus deux lits et, courant à mon alcôve en chemise de nuit, me cria: *«Ils le tuent! Ils le tuent !»* - *«Allez vous coucher, lui répondis-je, je vais y voir tout de suite.»* Quand j'arrivai à son lit, il dormait comme un bon. Mais il avait éveillé presque tout le monde.

Un autre type, ayant perdu ses sens, s'enfuit pendant une nuit. Je découvris le fait quand je fis ma ronde habituelle aux petites heures. Le malheureux avait mis ses espadrilles sous ses couvertures pour simuler une tête cachée. J'inspectai tous les environs, mais ne vis personne. Il était peut-être parti depuis plusieurs heures. J'attendis le lendemain pour avertir le frère Euphrosin, qui était alors en charge des scolastiques. On ne pouvait rien faire, vu qu'on ne savait pas dans quelle direction il était parti. Ses parents furent avertis et nous dirent qu'il était rentré à la maison tout hagard; il resta trois jours perdu de sens, sans parler.

Une des choses qui dérangent notre sommeil vers la fin de la nuit était le bruit des tuyaux de chauffage. Lorsque la vapeur y était lâchée, elle courait en en dérangeant les armures et en arrivant dans la salle en dessous de nous, elle donnait des coups violents. Une nuit je me fis éveiller un peu avant l'heure où cela se produisait. Je m'aperçus que la vapeur faisait marteau d'eau dans les coudes, spécialement dans la pièce en dessous de nous. Il y avait une valve juste après un coude où beaucoup d'eau se condensait, le tuyau d'amenée se refroidissant trop pendant la nuit. Je l'ouvris juste avant l'arrivée de la vapeur. L'eau gicla au dehors et il n'y eut pas de secousse dans la tuyauterie. Mais il aurait fallu me lever tous les matins à cette heure-là. Je le fis plusieurs fois. Personne ne remédia à la défektivité.

De constants soucis finirent par me fatiguer. Une nuit, je fus victime d'une hallucination. Dans une insomnie, je voyais deux scolastiques à cheval sur les barres de mon alcôve. Je les reconnaissais très bien et je me rendais parfaitement compte de la

nature de ce phénomène que le frère Archange avait observé, lui aussi, près de son bureau.

Moments de détente – promenades

En ces temps heureux, il y avait toujours un professeur avec les jeunes. Nous causions parfois ensemble sur les bancs alignés sous la rangée des saules dont il ne reste plus maintenant³¹ que le vénérable chef de file. Je me souviens qu'une fois, j'étais avec eux. Le frère Louis-Arsène, nous abordant, dit: «*Quand le frère Cléonique est avec les scolastiques, on ne peut distinguer le professeur des élèves*». C'était vrai en récréation et surtout dans certaines promenades libres. Mais il aurait pu le constater aussi, s'il était venu nous voir, un jour de grand nettoyage dans notre dortoir, alors qu'ayant partagé le plancher en quatre laizes, à genoux et les manches de chemise retroussées, nous avançons quatre par laize et des deux bouts, écurant les vieilles planches et, avec double énergie, les fentes puantes receleuses de punaises, armés de brosses de chiendent et de savon mêlé de caustique, pour nous voir tous ruisselants de sueur à la fin, moi comme les autres. Nous ne pûmes avoir raison de ces horribles punaises. Je ne pus en avoir raison, même en passant tous les ferrements au rouge avec une torche. Après deux feux, il y en avait encore à sortir de cette ferraille. L'ère du DDT devait en débarrasser la maison.

La cour de récréation des scolastiques comprenait le quadrangle qui a été occupé depuis par l'imprimerie, la chaufferie, les ateliers, la buanderie et la procure. C'est là que le frère Jérôme Trudeau s'illustra par la construction d'un ballon. Malgré toutes mes preuves que le ballon devait se gonfler avec de l'air chaud, le frère Jérôme persistait dans son opinion que c'était de la fumée qu'il fallait y introduire. Le ballon, fait de morceaux de papier collés et mesurant peut-être un mètre de diamètre, fut soutenu au-dessus d'un foyer où l'on fit brûler tous les papiers et torchons huilés que l'on put trouver aux alentours. Bientôt, il eut atteint son volume de sûreté. Au moment où on allait couper les amarres, une explosion se produisit, renversant et grillant un peu ceux qui s'étaient affairés à la manoeuvre. Du ballon, on ne retrouva miette. Même au vingtième siècle on n'a pas toujours raison contre ses maîtres!

Le frère Archange et moi alternions généralement pour accompagner les scolastiques à la promenade. Mais je n'étais jamais en charge lorsqu'il y avait bain. Aux simples promenades, les novices nous suivaient toujours. Pour les distancer et même, si possible, les empêcher de nous voir partir afin d'échapper à leur surveillant, j'osai, sur l'assentiment du frère Archange, demander au frère Longin l'autorisation de partir en promenade dès que notre travail d'après dîner serait fini. Cela fut accordé. Nous filions au plus vite pour disparaître de la vue des novices. Et alors, lorsque je me croyais assez loin et que nous n'avions pas été aperçus, j'entrais avec mon monde dans un pré, un bosquet; on chantait un peu, on cueillait des fraises ou d'autres petits fruits en leur saison, on buvait aux ruisseaux; bref, on jouissait de la campagne. Or, les novices arrivaient toujours à passer quand on ne s'y attendait pas. Et le frère Longin apprenait tout.

³¹ En 1963.

Une fois, le frère Archange étant surveillant, les scolastiques furent aperçus à la poursuite d'écureuils. Quel novice fit-il rapport? Après la récollection qu'on eut l'un des jours suivants, le frère Longin écrivit sur le cahier de remarques du mois, cette dernière note : *« Désormais, pour la promenade, les deux groupes de jeunes gens se suivront sans se confondre »!* Finies, nos libertés! Nous étions très affectés tous les deux. Le frère Archange en voulait aux novices. Quant à moi, j'étais fort aise de ne pas avoir eu la dernière promenade.

Mais j'avais eu pire affaire quelque temps auparavant. J'étais parti avec les seuls scolastiques, un après-midi, sur l'ancienne voie ferrée de La Prairie à Saint-Jean. Au retour, près de la traverse de Saint-Philippe par les buissonniers et les halliers, je les laissai courir libres à la recherche d'un certain étang. Or, quelques-uns s'égarèrent, ayant fait un trop long détour. À l'heure de partir pour rentrer à La Prairie, il m'en manquait trois. On eut beau crier, siffler, personne ne parut. Pensant qu'ils n'étaient tout de même pas allés très loin et que, la région des bois étant très limitée, ils arriveraient bien avant longtemps, je partis avec le gros de la troupe. Deux retardataires nous rallièrent avant souper. Mais le troisième s'était perdu et gagna le scolasticat après souper. Je ne dis rien, le frère directeur ne me demanda rien. Les choses parurent en rester là.

Très variés passaient les jours et, tout compte fait, heureux, même en hiver. Si je détestais, en ce qui me concerne, le patinage en espace fermé, j'aimais par contre les randonnées sur patins à travers la commune, le domaine de la rivière Saint-Jacques que certains gels, après des inondations, nous permettaient de remonter presque en vue de Chambly. Mais rien ne battait, parce que les occasions en étaient rares, les excursions sur le Saint-Laurent, avec tous les jeunes gens. Nous faisons chaîne perpendiculairement au rivage si possible, et seulement au-dessus des eaux basses, nous tenant par les mains et avançant à même allure pour ne perdre personne dans une crevasse ou une araignée. Lorsque le vent était bon, la chaîne avançait de front à bonne vitesse jusqu'au pont Victoria. Le retour était pénible. Mais, arrivés au terme, les jeunes racontaient les péripéties avec satisfaction. Le frère Philippe de Néri ne pouvant patiner qu'avec difficulté, le frère Archange le remplaçait. Le frère Longin ne me confiait jamais les novices.

Retour à Plattsburgh

En 1916, le frère Éphrem-Pierre de Plattsburgh me remplaça au scolasticat de La Prairie. Je retournai à Plattsburgh. Le frère Alix revenait aussi à Plattsburgh. Nous fîmes route ensemble. Les frères de la paroisse Saint-Pierre avaient maintenant une maison privée sur la rue Cornelia, tout près de l'église, mais ils pensionnaient à l'Assumption Institute. Les frères et les Soeurs Grises, en face d'eux de l'autre côté de la rue Catherine, avaient changé locaux pour locaux. Elles faisaient la classe aux jeunes enfants, garçons et filles; mais nous, de l'autre côté de la rue, ne prenions que les garçons de huitième en montant. La classe commençait à 8 heures du matin et finissait à 1½ heure de l'après-midi. Le frère Oscar, qui était alors directeur, restait à l'école le midi, cuisait et prenait

son dîner là-même, pendant que le frère Alix et moi allions dîner à l'Assumption Institute.

Nous retournions pour une demi-heure de travail. À deux heures, nous étions chez nous, résolus à faire un après-midi d'études personnelles. Le soir, nous circulions autour de l'Assumption Institute.

Il fallut des mois au frère Alix pour se réconcilier avec le nouvel état de choses, si différent de sa vie à Saint-François-Xavier de Montréal, où il était adoré de sa classe et même de toute l'école. Ici, il n'avait que quelques élèves et tout était monotone dans la journée. Combien de fois j'ai dû le remonter un peu ! Le frère Oscar ne venait pas avec nous en promenade, de sorte que nous sortions seulement tous les deux les jours de congé, et pour ne pas penser à ce Plattsburgh, allions le plus loin possible, généralement à la baie Oliver, sur le Lac Champlain, à 8 kilomètres. Nous apprîmes la natation. Quelques fois, mon confrère entra dans l'eau jusqu'aux épaules et restait là deux heures de temps, avant dîner. Pour faire contraste et ne pas être de compte, je montais dans un arbre en face et m'assois dans une fourche commode pour lire à mon aise. De temps à autre, j'entendais: «*Frère Cléonique! Frère Cléonique! On est ben !*» - Je répondais: «*On est ben !*» Nous dînions généralement alors d'une boîte de conserve : jambon ou **bines**³² au lard. On faisait réchauffer sur une pierre plate au-dessus d'un feu rustique. Une fois, nous eûmes à nous serrer la ceinture, le frère Didier nous ayant mis une boîte de choucroute au lieu de **bines**.

La deuxième année, il était fait à sa nouvelle vie et, l'après-midi, nous passions d'agréables heures ensemble dans la grande salle d'étude de l'Assumption Institute. Nous avions résolu d'apprendre des langues; malheureusement, nous ne nous accordions pas sur la première. Lui résolut d'apprendre l'espagnol et moi, le latin. Bientôt, la salle était très tranquille ou ronronnait, car le frère Alix, à certains jours, tombait assoupi en s'asseyant. Il aimait avaler des volumes de soupe à midi et il avait une manière de dire à la cuisinière que la soupe était merveilleuse, ce qui en appelait davantage pour le prochain dîner, suivi naturellement d'un assoupissement plus ronronnant et plus prolongé sur le livre d'espagnol toujours fermé.

Promenades scientifiques: botanique, collections

Une réputation de botaniste commençant à se répandre à mon sujet, j'en fus bientôt très ennuyé, car, en fait, je ne connaissais pas beaucoup de plantes. Cependant, je donnais toujours un nom à ce qu'on me demandait de nommer. L'embarras bientôt fut de ne pas donner à une même plante des noms différents. Pour apprendre les véritables noms une fois pour toutes, je résolus de collectionner et d'identifier toutes les plantes des environs jusqu'à 8 ou 10 kilomètres de distance. Au printemps 1917, je me mis en campagne, seul, trois fois par semaine, parcourant un jour telle route, un autre jour telle autre route. Je n'avais pas de boîte d'herborisation à la mode, mais me contentais d'une longue boîte en

³² Haricots, fèves au lard.

carton d'où pendaient et même traînaient en arrière toute une gerbe de longues herbes, au retour d'une randonnée fructueuse; et certaines gens, en me voyant revenir, rue Catherine ou autre, ne montraient aucun étonnement, mais disaient: «*It's a teacher preparing his class-work*».

Je collectionnais tout ce qui m'intéressait à l'aller et au retour, parce que j'avais remarqué que l'on trouve beaucoup de choses nouvelles en revenant d'une excursion qu'on n'avait pas remarquées en allant, la raison en étant qu'avec les heures l'orientation des plantes varie et l'épanouissement des fleurs et l'anthèse ne se produisent pas à la même et à toute incidence du soleil.

De plus, je reprenais les mêmes routes toutes les deux ou trois semaines, parce que certaines plantes devaient fleurir dans cet intervalle et d'autres auraient passé floraison et seraient en fruit. Dans un an, j'avais un herbier de 600 plantes, collées et identifiées, que je pouvais reconnaître à vue, avec un oeil toujours en chasse; et un peu plus tard, juin 1918, j'avais ramassé ce qu'il y avait de plus visible, sinon de plus intéressant, dans les environs de Plattsburgh, mon herbier comprenant alors environ 800 plantes classées, dans une caisse que je construisis tout exprès pour le contenir.

Mes sorties préférées se faisaient le long de la rivière Saranac, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre. J'avais encore mes préférences d'enfant qui allaient, malgré l'attrait d'autres choses, aux orchestrations du vent, surtout par tempête. C'est à une certaine hauteur de ce torrent, peut-être à cinq kilomètres, si je me rappelle, que j'ai écouté avec ravissement les plus beaux concerts de forêt. Les grands jeux surtout avaient pour moi une extraordinaire attraction, ornés qu'ils étaient ici d'éclats de trompettes et autres cuivres et soutenus par des roulements de contrebasse, sur quoi se greffaient des mugissements dans les cimes, faisant place tantôt à des imitations de flûtes ou de hautbois avec toute leur mystique. Les sourdines étaient marquées de voix ululant dans les futaies avec d'inimaginables harmonies dans les fonds presque inaudibles, à moins qu'une bourrée de vent ne survînt, emportant tout l'orchestre pêle-mêle en bas du torrent ou ne l'éteignît par-dessus les champs. Mais, en pleins sons, la marche, les reprises et la richesse de l'ensemble défiaient toute analyse. N'approchaient de cela que les symphonies des vallons, des chemins creux et des crêtes vives des environs de Ploërmel.

Isolé souvent pendant des heures au contact de la nature, j'étais parfois extrêmement sensible aux beautés des choses. Il m'arriva une fois entre autres où l'air était caressant et les épinettes avaient un reflet d'argent, de sauter de joie aux branches des arbres, leur demandant de louer le Seigneur.

Que de fois je me suis arrêté en muette contemplation, peiné de me détacher d'un paysage qui me reprochait ma désertion égoïste, de laisser un torrent rugir sans témoin sous ses masses d'écumes bondissantes, un ruisseau vagir ou rire aux éclats tout seul, de quitter la compagnie des grands arbres, amis et conseillers qui, silencieux, avaient chacun quelque chose à me dire, une dure vie à me raconter, ou qui psalmodiaient en chœur quand ils avaient pris le vent.

Mais par contre il suffisait de peu pour me mettre en peur ou m'égarer. Je descendais la Saranac lorsque, passant en des terrains secs et chauds, je rencontrai un **copper snake** qui s'enroula de suite et sembla vouloir sauter sur moi. Je pris refuge derrière un arbuste voisin où se trouvait heureusement un caillou assez gros, avec un bord tranchant. Je saisis le caillou et le lançai où se trouvait le reptile, et le caillou lui tombant juste dessus, le sectionna. Je déguerpis de la région. Étant descendu dans un lieu frais et humide non loin d'une source, je fus soudain fasciné par un papillon-hibou. Ses ailes, jusqu'à mon approche dressées et ternes, l'avaient laissé invisible; mais lorsque je me penchai au-dessus de lui sans le savoir elles tombèrent d'un mouvement si rapide que je ne m'en aperçus pas. L'impression sur moi fut celle d'une apparition subite de deux grands yeux bleus irisés insondables sur un fond jaune vif (l'autre côté de ses ailes) avec un saisissement de peur. Je reculai de quelques pas, il redressa ses ailes et je ne le voyais plus. L'insecte en collection, épinglé mort sur papier, ne produit pas cet effet.

Une autre fois, j'entrai dans un bois très fourni. Une bête passa inaperçue à quelques pas. Quelque chose comme une panique m'envahit. Je cherchai mon chemin que je croyais tout près, mais en vain. J'étais perdu; je circulais, revenais, sortais du bois, essayais tous les moyens d'orientation que je connaissais; rien n'y fit. Je donnai des coups de pied aux arbres, grimpai dans un ou deux. Inutiles fatigues. Je m'assis et me reposai, peut-être une demi-heure, me levai et partis dans une direction apparemment quelconque. Or, c'était le chemin même par lequel j'étais entré. L'équilibre sympathicomoteur rétabli, les organes de direction rentrant en fonction, je me retrouvai.

Je ne pouvais entraîner le frère Alix à me suivre. Il désignait les plantes. Comme il m'avait plusieurs fois parlé de papillons, disant qu'une collection de papillons serait beaucoup plus intéressante qu'une collection d'herbes, je crus comprendre qu'il aimerait à en collectionner lui-même à l'été et en automne. Nous partions munis de filets et de boîtes pour insectes, mais je portais aussi ma boîte d'herborisation pour ramasser quelques plantes à l'occasion et, sans le prévenir, je passais par des lieux où je savais pouvoir trouver quelques plantes intéressantes.

Il fallait passer bien des clôtures en barbelés. Mais comme son corps tendait déjà vers la sphéricité, il avait peine à enfourcher les clôtures, surtout à se baisser pour passer par-dessous, bien que je lui aidasse toujours. Il pestait alors, surtout s'il y avait à traverser un ruisseau, un endroit tourbeux ou fangeux. Et si, par malheur, il me voyait m'écarter pour ramasser une plante, alors il m'en sortait: *«Ce n'est pas pour les papillons que vous m'avez amené dans ces sales passes, c'est encore pour ramasser votre foin.»*

Mais je connaissais la région, le faisais passer près de halliers où il y avait des pommiers sauvages aux fruits savoureux. Il aimait tant les pommes! Cela raccommodait tout. Et s'il avait menacé de ne plus venir avec moi, j'étais à peu près sûr qu'à ma prochaine invite il gronderait peut-être, mais se laisserait prendre.

Un certain temps cependant, il ne me suivit plus. Je collectionnai moi-même des insectes de toutes sortes, fis des boîtes pour lui et pour moi, et réussis même à le faire

ramasser quelques plantes. Tout cela, avec nos études, nos classes, nous faisait oublier la monotonie de notre vie, presque seulement à deux que nous étions.

Ce fut pendant l'une de ces deux années, 1916-1918, que le frère Oscar me demanda d'aider un étudiant de collège à préparer des examens de géométrie analytique. Je dus lui dire que, pour maintenant, je ne pouvais le faire: «*Achetez-moi un manuel et la partie du maître pour les exercices*», dis-je au frère Oscar. Ce qu'il fit. Après trois semaines, je pouvais, si l'étudiant se représentait, lui être de quelque utilité. Mais il ne revint pas. Sa mère lui avait fait comprendre que des professeurs ne sauraient être à même n'importe quand de donner n'importe quel cours, que ce serait mieux de consulter quelqu'un qui faisait actuellement cette branche des mathématiques.

La Prairie - la chapelle

En juin 1918, on fit appel à des volontaires pour finir les décorations de la nouvelle chapelle de notre maison mère de La Prairie et nettoyer les alentours. Je travaillai à faire de l'imitation de marbre sur les piliers et la colonnade des galeries. J'étais à mon affaire et peignais aussi bien que je pouvais. Mais eussé-je réussi à la perfection, je n'aurais pas été satisfait, car je ne pouvais me faire à l'effet disparate de ce traitement dans une chapelle généralement en pastel plat et aux boiseries en chêne rouge.

Le bureau des Études

Après la retraite, je fus désigné comme assistant au bureau des Études. Je m'empressai de prendre toutes dispositions pour que mon herbier et ma collection d'insectes me fussent expédiés de Plattsburgh le plus tôt possible. L'herbier m'arriva en bonne condition, mais mes insectes étaient en miettes et en poussière.

Au hasard de quelques heures disponibles, je recommençai à poursuivre les insectes. Je fis des cueillettes au filet qui me donnèrent de magnifiques papillons. Cependant, j'appris vite à ne pas faire de voltige en pleine chaleur par grande lumière. Les insectes ont l'aile trop tendue alors et les muscles trop impulsifs. Je faisais plus abondantes captures lorsque l'air fraîchissant rendait les ailes plus molles et plus lentes. Le filet brisait moins d'ailes. Parfois même on pouvait les prendre à la main. Je remarquai que certains, et des plus beaux, étaient plus nombreux à la même heure du jour et sur les mêmes lits de fleurs: juliennes, oeillets, etc. Les uns vers 4 heures p.m., les autres vers 8 heures, et d'autres à d'autres heures. Quand j'allais au jardin à ces heures, je ne revenais pas bredouille. On était certain d'en trouver au dégel sur les souches ou les écorces suintantes.

Des insectes ainsi capturés risquent d'avoir des bris d'ailes et, s'ils ont beaucoup volé, ils ont perdu l'éclat chatoyant de leurs ailes. Je me mis à visiter les arbres, arbustes ou plantes où les chenilles se nourrissaient. À leur maturité, je les rapportais dans des couvoirs appropriés ou bien je courais cocons et chrysalides dans les bois. À l'éclosion, j'avais des insectes avec tout le velouté ou le coloris de leurs ailes intact.

Nous avions à peine commencé l'année scolaire 1918-1919 que je vins pour ainsi dire en contact avec la mort. Passant près du corridor où était la chambre du frère Archange, je l'entendis râler. Je me rendis aussitôt près de lui et constatai qu'il agonisait. Je sonnai la cloche la plus proche. Le frère Louis-Arsène, provincial, et d'autres frères arrivèrent. L'aumônier lui donna le Saint Viatique; il s'étouffa en écumant et mourut en quelques minutes. C'était le 12 septembre.

Le mois suivant, la grippe espagnole fondit sur la maison, causant beaucoup d'anxiété chez tous les frères et jeunes gens. Le frère Ignace-Marie et moi, qui logions dans la même chambre numérotée 9 alors et 3 maintenant³³, fûmes tous les deux atteints presque dès l'attaque. Ce frère Ignace-Marie était pour moi un sujet d'admiration par son silence et sa résignation. Je crois que c'est pendant notre commun séjour dans cette chambre qu'il m'apprit que la ferme des Besnard, voisine de la gare de Betton, appartenait à son oncle, qu'il y demeurait lorsque j'allais à l'école et s'intéressait à me voir passer par leur cour. Mais ni lui ni moi ne nous causions. Je passais silencieusement comme une ombre. Mais quand tous ces gens étaient aux champs, je les regardais longuement.

La peste que j'ai mentionnée fit un retour l'année suivante, rendant malades beaucoup de nos jeunes. Les services des frères furent requis pour aider les infirmiers. Je me rappelle qu'il était particulièrement difficile de hisser les victimes jusqu'au premier étage par le haut escalier (maintenant démolie) adjacent à la pharmacie-dispensaire d'alors, et qu'à trois, par exemple, nous ne le fîmes pas sans cogner la tête endolorie d'un de nos adolescents contre le plancher qui coupait trop bas la cage du dit escalier.

Les jeunes frères encore astreints aux études fournissaient des travaux écrits toutes les quinzaines et c'est au bureau des Études que ces travaux étaient appréciés. La part qui me revenait dans la préparation des devoirs et la correction des réponses ne demanda, après peu de temps, que quelques jours sur mes quinzaines, de sorte qu'il me restait amplement de latitude pour étudier, travailler au jardin botanique et rédiger des cours de dessin. Mais aux vacances j'allais toujours faire de l'enseignement dans quelque groupe d'étudiants. Ainsi, j'allai plusieurs fois à Buckingham. Là, je m'intéressai à la bibliothèque, et lus tout ce qu'il s'y trouvait de pédagogie et notai au moins tout ce que je trouvais à me convenir dans les géométries et les algèbres. Les congés au Lac Donaldson étaient particulièrement goûtés. On partait de bonne heure pour être au lac au lever du soleil et avoir tout le temps possible pour excursionner ou pêcher.

Je n'étais bon à rien pour la pêche, même quand je passais tout un avant-midi en chaloupe et sous la pluie. Je me souviens qu'une fois il y eut compétitions entre un jeune et moi, à qui grimperait le plus haut dans le plus haut arbre du rivage et de là crierait le plus fort. De ma part, on pouvait tout attendre. Eh bien, c'est moi qui eus la palme. Mais en descendant je perdus mes lunettes et il fallut tout un service de recherche pour les retrouver. Au retour, je m'attardai sur l'île du lac. Les jeunes s'en allèrent au bout du lac et me laissèrent seul sur mon île. Répétition d'une scène lue au scolasticat dans *Treasure*

³³ 1963.

Island. Le retour de l'abandonné dont on eut pitié fut pour eux un plaisir. Mais j'aimais les voir s'amuser plus qu'eux de m'avoir joué un bon tour.

Un certain matin, je pars aux toutes petites heures avec le frère Anatolius-Louis pour aller pêcher la truite mouchetée dans le Silver Creek, au fond d'un ravin, à 5 ou 6 kilomètres. Il attrapait les poissons à la file et moi, je ne prenais rien. Le midi, affamé, j'ouvre une boîte de sardines à l'huile et, distrait à l'extrême ou peut-être repassant mes infortunes, je retourne la boîte pour vider l'huile. Évidemment, les sardines tombent dans l'herbe. C'en fut assez pour le faire rire longtemps et amuser la communauté. Que voulez-vous, c'est comme ça que j'étais.

Je retrouvai au bureau des Études le phénomène légendaire qu'était le frère Engelbert qui nous avait amusés au pensionnat de Ploërmel. Figurez-vous qu'il voulait absolument me faire une démonstration de perspective. Je me laissai faire à la fin et tins bon devant lui pendant peut-être deux heures, l'écoutant m'exposer ce que j'aurais pu moi-même lui exposer.

Vous dirais-je que ce drôle, mine de rien, trouvait moyen, je ne sais comment, de scruter les corrections que je faisais aux étudiants. Un jour, il dit à un confrère, à quelques pas de moi, mais en se tournant un peu pour que je l'entende: *«Oh! le frère Cléonique est très intelligent, très intelligent; il comprend fort bien les remarques qu'il fait aux étudiants, mais eux n'y voient que du bleu !»*

Je polycopiais mes leçons de dessin aux étudiants anglais et réunissais les mêmes études en plaquettes, dont la première fut intitulée *Academic Drawing*. Je glissai aussi dans les enveloppes d'expédition des feuilles sur *Mary in Nature*. J'étudiais personnellement. Je demandai au frère Louis-Arsène la permission d'acheter des livres de mathématiques supérieures. *«Vous n'avez pas besoin de ça»*, qu'il me répondit. Cassé encore!

Je me mis en tête d'étudier l'harmonie. Je me donnai dix ans pour apprendre cela et commençai à faire rouler les accords dans tous les tons et positions d'un bout à l'autre du piano, puis analysai de petits extraits d'orgue. Un après-midi, je me glissai sur le banc de l'orgue et commençai les répétitions. Malheureusement, j'abusai un peu ou trop du grand orgue et, comme il y avait réunion importante dans la salle en dessous, quelqu'un monta et me fit comprendre que je les dérangeais ! Je quittai le banc en le regardant de regret.

Le frère Boniface, qui s'occupait alors des juvénistes, me demandait diverses contributions pour égayer ses enfants. J'avais popularisé pour eux le jeu de **tin cans**³⁴ et, après le dîner les jours de pique-nique, surtout à l'Île à Boquet, nous jouions des parties très énergiques.

Puis il fallait quelque poésie et de ces dessins en vogue qu'on trouvait sous les assiettes les jours de grande fête. Quelques-uns, comme le *Grand Alleluia en Do* de

³⁴ Boîtes de conserves.

Pâques, où les musiciens étaient des lapins distribués en orchestre, ou le *Conceralo* du 1^{er} avril, où les figurants, naturellement, étaient des poissons, eurent un grand succès.

Mais rien ne fut plus merveilleux que le grand voyage de dix jours à la lune dans un **stellavion** spécial dont les ailes s'appuyaient, l'une sur le clocher de notre dôme et l'autre sur la cheminée de la **tomaterie**³⁵. Il suffisait d'y penser pour s'y trouver assis. Les accidents cosmiques avaient été prévus; on avait même le gaz qu'il fallait pour endormir les mutins pendant des heures ou pour le reste du voyage en cas d'indiscipline. On prit un costume spécial pour les randonnées sur le satellite. On eut une partie de balle formidable, alors que les balles bien frappées fuyaient jusque... je ne sais où. On avertit les terriens du succès de l'expédition en déclenchant une formidable explosion d'au moins la largeur du Copernic, sous des provisions d'air qui nous restaient. Au retour, on fit escale sur le pôle nord, alors glacé, et ... pourquoi pas? pour y jouer aux **tin cans**.

Le jardin écologique

Une des années de cette sizaine, le frère Louis-Arsène, visiteur, le frère Joas, sous-visiteur et le frère Denis-Antoine, maître des novices, me demandèrent de concert de vouloir bien m'occuper d'installer un jardin écologique sur la bande de terrain d'environ 20 mètres de largeur et située le long du cimetière paroissial. Les jeunes gens travailleraient, je n'aurais qu'à diriger. J'acceptai, promettant que je serais au jardin à l'heure des récréations pour les attendre. J'allai au jardin le lendemain, le deuxième jour, le troisième jour... Personne ne vint. Le frère Denis-Antoine, à qui je me plaignis enfin, me répondit : «*Mais, vous ne m'avez demandé personne !*» Voilà, il m'avait demandé lui-même de diriger le travail de ses jeunes gens; je lui avais dit que je serais là à l'heure de toutes les récréations; il aurait fallu maintenant que j'aie les demander à chaque récréation! Je les plantai là et ne m'occupai plus d'eux. J'y travaillerais seul, à mon jardin! J'ai plusieurs fois regretté de m'être engagé dans cette entreprise. C'eût été le temps de l'abandonner définitivement.

À Grand-Mère

À l'automne 1921, le frère Joas, alors visiteur, m'envoie à Grand-Mère pour faire une classe de soir au cours industriel. Il s'agissait surtout d'apprendre à des ouvriers à lire des plans. J'élaborai peu à peu, au fur et à mesure des besoins immédiats, une liste provisoire d'objets à représenter dans les projections conventionnelles. Je réclamai des modèles. Comme rien n'aboutissait, je résolus d'en fabriquer moi-même.

Or, en janvier 1922, je me fais segmenter trois doigts de la main gauche dans un corroyeur des ateliers. On me dépêcha à l'hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières. Dans la ville, je croisai un blessé que l'on portait au même hôpital. Je n'ai jamais senti autant que dans cette rencontre ce qu'est la solidarité dans le malheur. Il me semblait, en le regardant, qu'il était bien mon frère, sentiment qui devait s'intensifier à l'hôpital lorsque,

³⁵ Conserverie de tomates.

dans la galerie où on me faisait monter pour la messe, je voyais défiler devant moi, en roulottes, les incurables et les difformes.

La soeur Saint-Hermas, je crois, fit mon premier pansement préparatoire. En plongeant la main dans le bain de désinfectants mes pauvres doigts qui étaient d'abord nets comme de belles saucisses fraîchement tranchées, mais avaient beaucoup saigné dans le train, elle fut étonnée que je n'eusse aucune réaction de douleur. Le docteur Marchant remit l'opération au lendemain. La soeur, en m'introduisant dans une chambre à barreaux de fer réservée aux déments, me demanda si j'avais de la répugnance à entrer là. Je n'en avais pas du tout. Après avoir réparé mes doigts, le docteur Marchant me dit que j'avais coupé ça en artiste.

Après dix jours, je retournai à Grand-Mère. Je ne pouvais reprendre mon travail tant que mes doigts resteraient trop sensibles et que le tact de leurs extrémités ne fût rééduqué. J'avais en effet l'impression de toucher par en deçà du bord des livres, par exemple, dont je touchais le bord avec le nouveau bout (peau intérieure renversée) de mes doigts. Cette rééducation se fit en quelques mois.

Ma première curiosité, en arrivant à l'école, fut d'aller essayer sur l'harmonium si je pouvais encore, avec ma main mutilée, prendre l'octave des basses. Je le pouvais, mais il me faudrait attendre peut-être assez longtemps et, par surcroît de difficulté, je serais obligé de réarranger ce qui revient à la main gauche. Je sacrifiai donc un autre espoir.

Retour à La Prairie

Le frère Célestin-Auguste devint maître des novices en 1921. Le frère Symphorien faisait le chant à l'élite des voix. Les voix moins brillantes se contentaient de faire du solfège dans une salle adjacente à l'étude. Le frère Célestin-Auguste me demanda une de ces années de faire le solfège. J'acceptai, mais à la condition que tous joignissent le chant, qu'il n'y eût personne pendant ce temps à lire ou écrire ou à faire quelque travail libre que ce fût pendant la demi-heure. Mais je l'avertis: «*Je crains de vous les dissiper*». J'avais déjà reçu des plaintes à l'effet que je faisais trop rire les jeunes gens. Oh! depuis longtemps on n'avait été comprimé dans mes classes. Je commençai ma leçon en suivant fidèlement le programme tracé par le frère Symphorien-Auguste. Le cantique d'abord. Je sonnais les principaux accords et leur en faisais écouter puis vocaliser les différentes notes, jusqu'à ce qu'ils eussent les sons dans les oreilles. Alors, on voyait les couplets. Après cela, le solfège. Un peu d'hésitation au départ; mais on en vint à lire les notes, à couler les mélodies sur diverses voyelles et à exécuter convenablement les chants que l'on rencontrait.

Pour les encourager à s'appliquer, je mettais parfois des mots sous la musique. Comme quelques versions étaient plutôt gaies, le résultat de l'innovation fut une application intense. Mais les indiscrets (?) fredonnaient ma poésie un peu partout. Les artistes du frère Symphorien-Auguste enviaient leurs voisins. Le comble se produisit le 9 mai 1923. C'était mon anniversaire de naissance. Sans rien annoncer à l'avance, je chantai sur l'air

de la leçon de solfège qui s'y prêtait à merveille cette stance un peu boiteuse, mais tant pis:

*C'est aujourd'hui l'anniversaire.
Trente-sept ans que l'ange de Dieu,
Passant le soir en un certain lieu,
Déposa dans un berceau,
Ce cadeau. (…en me désignant moi-même)
C'est aujourd'hui l'anniversaire.*

Ils reprirent tous presque frénétiquement. On ne parlait que de cet anniversaire. Quand, le lendemain, je me promenai après déjeuner, avec le frère Célestin-Auguste, ses premiers mots furent: «*Fou! fou !*» - «*Quoi ?*», dis-je. - «*Et votre anniversaire ? . . .* » Il ne pouvait que sourire, malgré lui. « *Je vous avais dit* », fut ma réponse.

Le frère Henri Alno, procureur, se promenait toujours sur le trottoir longeant le noviciat, quand je donnais ma leçon, et il avait plaisir à voir comme mes élèves étaient intéressés, éveillés, et il avait suivi leurs progrès. Il me félicitait, louant ma méthode, disant que je faisais une très bonne chose en déridant ainsi ces jeunes, trop tendus pendant la journée. Mais probablement tous les témoins ne jugeaient pas de même. Toujours est-il que, peu après, on me donna autre chose à faire et un autre prit ma place pour finir l'année. Mais les neuf mois que j'avais passés là avaient été une détente, un désennui et avaient agi sur moi comme un charme.

Cours d'art

Le frère Joas avait eu l'intention de me faire suivre les cours d'une école des Beaux-Arts à New York. Mais le frère Henri Alno, procureur et imprimeur, désirait voir se former un illustrateur pour ses ateliers. Il voulait me voir suivre un cours d'art commercial. C'est son idée qui prévalut.

Mon école d'art fut donc *The School of Applied Arts* (Battle Creek, Michigan, U.S.A.). Je fournis des travaux pendant cinq ans. Mes dessins à la plume m'attirèrent les éloges des correcteurs. Un portrait à la plume, au chapitre intitulé *Textures*, fut jugé un des quatre meilleurs agrandissements jamais fournis. Je reçus des invitations de compagnies pour location de mes services. Malheureusement, un grand nombre de mes dessins - entre autres deux cahiers entiers représentant plusieurs mois de travail - ne revinrent pas. Je pensais que faire enquête à rebrousse-voie par chemin de fer ne me rapporterait rien et, après des protestations et des réclamations, j'abandonnai.

Lorsque je fus placé à Hawkesbury, je n'eus pas le temps suffisant pour continuer le cours que j'avais poursuivi aux deux tiers. Ce qui me coûtait le plus dans l'abandon auquel je m'étais finalement résolu, c'est que j'en étais arrivé à la mise en scène des personnages, et c'est ce qui m'eût été le plus utile.

Avant d'abandonner ce cours d'art, je voulus m'informer du prix que je pourrais légitimement demander pour un certain dessin que j'envoyais. On me répondit que si le dessin était signé par un artiste non connu, celui-ci pourrait demander cinq dollars. Si l'artiste avait une certaine renommée dans sa ville, il pourrait demander dix ou quinze dollars. Un artiste de réputation régionale demanderait cinquante dollars, un de réputation nationale, soixante-quinze, un de réputation continentale, cent dollars et un de réputation internationale, cent cinquante dollars ou plus : un grand étirement d'estimation pour le même dessin dont la valeur, à lire cela, semblait être dans la signature et non dans l'ouvrage. Un grand nom peut couvrir peu de valeur: « *What's in a name ?* »

Après quelques années, le frère Noël Bibeau, alors professeur au scolasticat de La Prairie, me demanda de lui prêter ma collection de dessins, ce que je fis volontiers. Lorsque ce frère Noël et le frère Raymond quittèrent le scolasticat, la collection entière disparut mystérieusement. N'ayant plus rien, il me fut impossible de prouver mes aptitudes dans les différentes sortes de travaux très variés que j'aurais pu fournir dans la suite.

Par manière de reconnaissance envers le frère Henri Alno, procureur, qui avait patronné mon cours, je redessinaï sur sa demande les illustrations de l'histoire «*Comme au Long-Sault*», dans le volume 1927-1928 de **L'Abeille**. Dans cette branche encore, je ne suis point devenu ce que j'avais cru pouvoir devenir, mais je demeurai toujours un minus habens, jugé seulement bon, à part quelques pièces, à faire de la décoration de cartes de menus et autres riens. Je fus totalement rejeté par de nouveaux **maîtres**.

Le jardin botanique - la propriété

Au cours de 1922, on me demanda de prendre le frère Hermas-Marie Gauthier avec moi pour travailler au jardin botanique. J'acceptai pour le bien de ce frère. J'y mis cependant des conditions que l'avenir devait démontrer illusoires. Au printemps 1923, je reçus du frère Joas Darchen, alors visiteur provincial, la lettre suivante:

D.S.

Saint-Édouard, 24 avril 1923

Mon bien cher Frère Cléonique-Joseph,

Avant mon départ de La Prairie, je n'ai pu voir le frère Léonardi, mais j'ai demandé au frère directeur de le prévenir que le terrain auprès du cimetière de la ville serait à votre disposition. Je ne doute pas que vous y créeriez le site le plus agréable, le plus recherché de la communauté; vous penserez aux fleurs des champs, sans oublier les hommes, leur ménageant quelques minuscules bosquets où, à l'abri et dans le plus fructueux recueillement, ils puissent lire quelques belles pages, causer un peu au bon Dieu, tout en écoutant le joyeux babil des

oiseaux. Vous savez que je désire ce coin très beau - je m'y prêterai donc de tout coeur.

Pourquoi faut-il que je vous arrête alors dans votre premier enthousiasme ? Mais peut-être que ce rallentendo n'est qu'apparent. Voici: le bon frère Berchmans-Jean aurait besoin de repos, remplacez-le donc pendant sa leçon d'anglais et vous aurez tous les droits aux services des petits postulants pour vos futurs terrassements.

Bien vôtre en Notre-Seigneur,

Frère Joas

Je fis un tracé provisoire de ce que j'envisageais et le lui présentai. Tout fut approuvé.

On me demanda souvent, dans la suite, pourquoi je n'avais pas de plan détaillé et défini. On aurait pu voir avec cela où j'allais, ce que je voulais. Il y avait pour moi plusieurs raisons: l'une, qu'à long terme - et mon travail prendrait du temps à se réaliser - la main-d'oeuvre dont je pourrais disposer serait nécessairement aléatoire et demanderait des modifications incessantes dans certains aspects; l'autre, que le frère Hermas serait exposé à me manquer ou tenté de me laisser et, ce qui était prévisible, au moins pour moi qui le connus vite, que si je révélais trop vite ce que je voulais ici ou là, il ne s'y mît immédiatement, laissant inachevé ce qu'il faisait auparavant, de sorte que tout le terrain eût été ouvert à une multitude de chantiers. Je ne pus jamais empêcher qu'il n'y en eût trois ou quatre en exploitation.

Le plus grand obstacle à la réalisation de plans prévus trop dans le détail fut mon absence de La Prairie, de 1924 à 1944, et les maladies qui me rendirent inhabile au travail physique à partir de 1940.

Le frère Joas mourut le 19 janvier 1924. Ce fut un dur coup pour moi. De plus, le frère Hermas fut mis comme aide à la cuisine. J'entrepris presque seul d'établir une roseraie en face du jardin du frère Euphrosin, jardin maintenant négligé.

Je construisis seul les supports pour les rosiers grimpants. Il fallait un gros accent au milieu de cette pièce pour contrebalancer le monument à saint Joseph, massif et mal bâti. Je dessinai les plans d'un kiosque tétradécagonal à triple toiture et le construisis moi-même. Le frère Hermas vint poser les toitures, employant le bois des boîtes de poisson reçues à la cuisine et conservées dans ce but. Les chevrons s'ajustaient en mâchoires à la pièce centrale de la voûte et, sur le pourtour, par des pièces indéformables. Des bancs solidement insérés à la base et des soliveaux choisis complétaient l'armature d'un tout que, d'après un charpentier du métier, on aurait pu rouler sur le côté sans le désaxer. Un choix de peintures lui donna une belle toilette.

Je redevins maître d'école en 1924. Les principaux travaux au jardin étaient remis aux vacances. Le jardin du frère Euphrosin étant définitivement abandonné, je songeai à remplacer ma roseraie, sujette à des pillages répétés, par douze planches taxonomiques avec bandes ornementales en bordure du tout.

Le kiosque rectangulaire qui se trouvait au milieu du jardin abandonné fut transporté de l'autre côté de l'allée du cimetière par les soins du frère Ambroise Collerette et une citerne fut creusée à la place. Grâce au savoir-faire du frère Edmond-Eugène Vincent, mon kiosque fut poussé contre le cimetière paroissial, laissant libre un espace suffisant pour les planches projetées du nouveau jardin taxonomique.

Comme la remise que j'utilisais jusqu'alors fut détruite en mon absence, j'en fis construire une double dont une partie servirait d'atelier, derrière le monument à saint Joseph. Quant aux supports de l'ancienne roseraie, ils furent installés au fond d'une pépinière de l'autre côté de ce monument.

On me demanda de renouveler les parterres en avant de la maison. Ce que j'y fis avec l'aide du frère Hermas et du frère Ulric n'eut pas la faveur de plaire. On voulut prendre la première section (section des fougères) du jardin botanique pour en faire un parc gazonné. Je protestai, fort de la charte que constituait pour moi la lettre du frère Joas. Comme l'affaire allait s'envenimer, je donnai ma démission pour tous travaux sur la propriété. On revint sur ces exigences, concédant alors un détail: je rognai un coin de haies où je fis un raccordement en courbe; mais je bâtis près de là un contrefort avec des briques dont le pourtour fut noyé et renforcé, ainsi que le dessus, avec du béton, des ferrailles et orné à l'intérieur et sur les côtés avec des roches choisies. Un banc à dégouliner fut installé dans la suite au-dessus du tout que l'on appela le **piano**.

Au-delà de la pépinière furent édifiées en leur temps les **Petites Laurentides**, comprenant le Lac Rond, le Lac de l'Ermitage, l'Ermitage lui-même, cinq monticules, une tourbière, des Cascades et des boutons rocheux, les uns secs, les autres suintants, avec ponts et sentiers. Cette partie, comme la suivante, était garnie d'arbres. Un jardin sous-bois et une pièce d'eau avec bordure ornementale surélevée précédaient les terrains de la Grotte de Lourdes, d'où un sentier conduisait au cimetière de la communauté.

Pour échapper à la tristesse dont nous affligeait toujours l'uniformité des monuments du dit cimetière et l'à-plat du terrain, j'osai suggérer au frère Méréal, visiteur, un allongement du grand axe, avec place pour une minuscule chapelle à une extrémité où l'on mettrait une réplique du tombeau du Père, et une autre à l'extrémité opposée, pour une Pietà. En plus, on placerait une statue de chaque côté du calvaire, contre l'allée du fond. Un bouquet d'ifs de chaque côté du calvaire ferait très bien avec quelques genévriers pour couper la perspective mathématique et morte des monuments. Le frère Méréal trouva bien mes dessins, mais sauf l'allongement du terrain, rien ne se fit.

... sans oublier des moments de “détente”

Il me fallait quelque détente de temps à autre, surtout quelque détente à mon goût.

Lorsque - il y avait déjà longtemps - la commune était encore accessible aux animaux de pacage, un de mes divertissements les plus curieux, au retour d'une promenade où j'avais pris mon parapluie, était de **mystifier** un troupeau de vaches. Je me couchais à plat ventre devant elles, qui avançaient sans défiance, et je tenais mon parapluie en avant de moi et prêt à s'ouvrir. Quand les innocentes bêtes arrivaient tout près de moi, je surgissais soudain, la tête dans mon parapluie ouvert. Il fallait les voir s'enfuir précipitamment à 50 ou 60 mètres. L'effet venait du gonflement hors de mesure de mon appareil, ce qui me faisait paraître un monstre terrible.

Quelques bêtes revenaient-elles, je recommençais et l'effet était identique, incontrôlable. Après quelques numéros cependant, les bêtes d'âge, semblant se raviser, ne bougeaient plus, mais se contentaient de lever la tête de mon côté.

Cette expérience me rendit service une fois, lorsque j'arrivais au grand escalier de la maison. Un chien, apparemment furieux, fonçait sur moi. J'avais heureusement mon parapluie. Me baissant jusqu'à terre, je l'ouvris soudain devant lui. Il rebroussa, ventre à terre, à une vingtaine de mètres, puis reprit son élan dans ma direction. Mais j'avais eu le temps d'entrer et de lui fermer la porte au museau.

Parti seul par un bel après-midi d'automne pour rechercher une station de *Rhus vernix* dans les halliers communaux, je ne pus me frayer un chemin à travers les trembles qui s'étaient multipliés comme tiges de blé, m'égarai naturellement et ressortis de cet encombrement à 90° de l'angle que je m'étais figuré. Très fatigué, je m'étendis sur un bloc erratique un peu à l'écart du chemin. Je restai là longtemps, jusqu'à la **brunante**, et partis pour ne pas être surpris par la nuit. Or, comme je débouchais hors des halliers sur l'ancienne voie de chemin de fer, je fus amusé de voir venir à ma rencontre plusieurs frères qui tiraient une charrette à quatre roues. C'était pour me ramasser.

Une autre fois, j'étais allé loin sur la voie que je viens de mentionner. Deux frères me trouvèrent assis sur une roche. Je ne voulais pas descendre pour souper, bien qu'il fit presque nuit. Crise de dégoût que je pensais calmer au loin, dans la solitude. Ce n'était pas la première et ce ne devait pas être la dernière.

Ces pensées morbides ne me débilitaient pas dans les premières années au jardin. Je ne m'intéressais pas seulement aux plantes. Pour mon agrément, chose pour moi nécessaire, et pour l'agrément des visiteurs, je voulais accueillir tous les oiseaux, batraciens et autres animaux non malfaisants qui se présenteraient. Au début surtout, lorsque le cimetière paroissial entretenait une bordure de broussailles de cinq ou six mètres de profondeur contre ma propre haie, alors très dense, et que nous avions verger, parc et rangées d'arbres sur notre propriété, une multitude d'oiseaux nous visitaient, sans compter grenouilles, crapauds et maints autres représentants de la gent animée.

Dès avant l'ère très brève de la roseraie, j'avais construit une crapaudière, cuve d'environ un mètre de diamètre et de soixante-dix centimètres de profondeur, enfoncée dans la terre et garnie de feuilles mortes sur le fond. Tout ce qui sautait au fond sans pouvoir remonter, sinon par une planche munie d'arêtes en escalier qui, partant de l'angle du fond, accédait à un tremplin central un peu élevé au-dessus du terrain. Lorsque mes crapauds avaient grimpé lentement jusqu'en haut, je les voyais, parfois, se mettre debout sur leurs pattes de derrière et, d'un mouvement presque imperceptible, faire un tour d'horizon.

Ne voyaient-ils aucun obstacle à leur fuite, ils sautaient hors de leur vivarium temporaire, mais y revenaient bientôt faire la chasse et, s'ils étaient plusieurs, s'amuser dans les feuilles, rusant à crapaud, crapaud et demi.

Et combien nous avons fait de maisonnettes et protégé de nids, le frère Hermas et moi!

Voilà. Petits plaisirs, mais grisailles moins denses.

Hawkesbury

En juillet 1924 on me désignait pour aller faire les classes de latin et de grec à Hawkesbury, Ontario. Je possédais des rudiments de latin, ayant depuis longtemps tenté de faire des confrontations juxtalinéaires dans les missels et étudié la première année de cette langue par correspondance lorsque j'étais à Plattsburgh.

Du grec, je n'avais rien, sinon l'alphabet; mais des deux, les racines et autres emprunts que nous apprenions à reconnaître dans nos cours de français, pendant notre première formation, m'étaient familiers. Je me mis donc à l'étude immédiatement, garnissant ma mémoire des règles de la grammaire, faisant des tableaux de déclinaison, récitant et récitant encore le tout à moi-même, étudiant les exercices en comparant le texte avec une traduction et en voyant comment cela serrait la grammaire; récitant le grec en regardant seulement le français, puis le français en regardant seulement le grec. Ainsi, dans le cas du latin.

En même temps, je faisais des exercices d'écriture de grec et de latin, de grec surtout. À la fin des vacances, j'avais du matériel de prêt pour trois mois. Je parlais, et écrivais au tableau, quasiment aussi vite en grec ou en latin qu'en français.

Ma première leçon fut une leçon de latin, et ce fut presque une déclaration de guerre. Les élèves étaient supposés avoir fait quelque peu de latin. J'écrivis au tableau:

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto

et demandai la déclinaison, le cas des différents mots, la nature de la phrase. Je n'eus rien comme réponse et vis bien qu'ils étaient devant un mystère. Je fis cependant l'analyse de la citation pour ne pas les laisser dans leur déception. À la fin, je leur dis: «*Je vois que vous êtes deux années en retard sur votre programme de latin. Cette année, vous devrez faire du trois dans un. Soyez avertis.* »

Je mis au point ma stratégie: faire étudier les modèles pour chaque déclinaison, puis réciter, réciter et écrire. Prendre la version correspondant à la leçon, y trouver tous les noms de la déclinaison étudiée. Répéter toute la déclinaison pour chaque mot. Reprendre phrase par phrase et traduire. Pour le thème, chercher dans le lexique tous les mots de la même déclinaison et les décliner. Quelquefois, je faisais seul la déclinaison pour économiser du temps. On reprenait phrase par phrase. Je faisais venir la traduction en écrivant au tableau à mesure que ça venait, suggérant parfois le terme, car je pouvais réciter les deux pages d'exercices de chaque jour presque par coeur. Au fur et à mesure qu'on avançait, les élèves avaient de moins en moins de difficulté à traduire dans les deux sens. Leurs examens ne devant comporter que des traductions, il n'était pas avantageux d'insister pour commencer sur d'autres points que les déclinaisons, le vocabulaire et les règles de syntaxe découvertes dans les exercices. Lorsqu'une déclinaison était étudiée, on en faisait un tableau récapitulatif.

Même procédé en grec. Ici, les élèves étaient plus intéressés, parce que c'était du neuf, et la vitesse avec laquelle j'écrivais ces nouvelles lettres et répétais une phrase sans regarder le livre et sans hésiter les surprenait et leur inspirait parfaite confiance.

On avançait rapidement et il le fallait - le but à atteindre était formidable. On se rendait compte qu'on apprenait vite. Un des élèves les plus brillants traduisait ainsi cette impression: «*Maintenant, on en mange du latin et du grec itou !*» On savait que j'étais à mon affaire et que je m'en occupais uniquement. Disait le vicaire de la paroisse: «*Le Frère Cléonique ne fait pas de bruit, on ne le voit pas dans les réunions, mais il en fait une classe!*» Monsieur le curé passait quelquefois dans le corridor de l'école et en m'écoutant, il disait: «*Le frère Cléonique parle le grec comme un Grec de Grèce!*» Pour lui, j'étais devenu «*mon*» frère Cléonique» et des plaisantins énuméraient pêle-mêle ses protégés: «*ma*» paroisse, «*mon*» poulailler, «*mon*» école, «*mon*» vicaire, «*mes*» cochons, «*mon*» frère Cléonique, un peu comme faisait le bon curé lui-même, disait-on.

Mais après trois mois, j'aurais épuisé mon savoir. Il fallait continuer d'étudier. Tout ce dont je disposais de temps, du vendredi soir au dimanche soir, me permettait de préparer trois jours de cours; il fallait préparer les deux autres à même les trois premiers. Si les élèves avaient su que souvent, les deux pages d'exercices de la journée finies, j'étais au bout du monde, ils m'auraient plaint pour le moins. Je finis par gagner de l'avance. Les élèves, je crois, firent trois années en une et passèrent les examens de l'Université d'Ottawa sans trop de peine.

D'après le frère Symphorien-Auguste Durand, j'avais réussi là un tour de force.

Outre le latin et le grec, j'avais l'anglais, la physique et la géométrie à faire en première classe. Cela devint très fatigant et on divisa le travail. Je pus alors jouir des jours de repos.

J'aimais alors herboriser dans la campagne, en suivant le chemin de fer de Glen Robertson ou bien le long du canal de Grenville ou dans les bois environnants et même

dans les Laurentides. Un samedi, deux jeunes frères et moi avions fait plusieurs milles vers Glen Robertson. Au retour, nous laissions derrière nous un certain ponceau, occupés que nous étions à discourir sur la volonté. Lorsque nous fûmes rendus à un mille plus près de Hawkesbury, l'un des jeunes suggéra de donner un exemple de volonté. Je dis: «*Retournons au petit pont* ».

Volte-face et nous retournâmes au petit pont. Depuis ce temps, lorsque nous nous rencontrions, nous faisions toujours au moins une allusion au *Pont de la Volonté*.

Lors d'une herborisation à seul le long du canal que j'ai mentionné, je désirais traverser ce canal. Je le fis à la nage avec mes effets sur la tête et mes chaussures pendant à mon cou. Vous comprenez que mes hardes s'étaient mouillées. Je les étendis à sécher sur une pierre chaude - il faisait beau soleil -. Et mes plantes? Je les passai séparément à un second voyage. Je ne pourrais assurer que les choses se passèrent exactement ainsi. Mais c'était tout à fait dans mon style.

Plusieurs de mes promenades furent faites en compagnie du frère Berchmans-Eugène Gagnon. Nous nous arrêtions à quelque endroit pittoresque pour faire un croquis. Comme nous travaillions à quelque distance l'un de l'autre, nous incluions parfois l'adversaire dans le croquis. Je gardai longtemps ces crayonnages comme souvenirs.

Mais je n'eus pas rien que des plaisirs. Un hiver, revenant de la messe, je montais l'escalier nord lorsque je glissai sur les marches glacées et, parce que j'avais les mains enfoncées dans les poches de mon pardessus, je tombai d'une masse et me brisai le nez sur le bord d'une marche. La blessure saigna abondamment et me faisait un mal à m'étourdir. J'allai m'asseoir dans ma chambre. Après déjeuner, le frère Directeur, ouvrant ma porte, se mit à rire de ma maladresse et me dit: «*Ça va se passer*» ou d'autres mots de même arôme adoucissant. Quand la douleur fut passée, je me lavai et retournai à mon travail.

Un autre incident aurait pu avoir des conséquences plus fâcheuses. Je venais de m'endormir, un soir, lorsqu'un tremblement de terre secoua la maison. Je me réveillai soudain dans mon lit qui roulait vers la fenêtre et sautai sur le plancher. Il y avait une assez grosse statue sur socle au-dessus de ma tête. Eût-elle été renversée, j'aurais peut-être eu plus que mal au nez.

Ma chambre commandait l'étroit passage de la rue à la cour, côté nord, et le propriétaire en face avait un chien qui, le soir venu, n'en finissait pas de japper. Je montai dans ma chambre un arsenal de rochettes et lorsqu'il commençait son tapage j'en éparpillais une poignée dans sa direction. Il s'enfuyait sous la grêle. Malheureusement, je lançais quelquefois des cailloux, mais, mauvais viseur dans la demi-ombre, je frappais la tôle qui abritait son chenil. Au bruit que cela produisait je retraits jusqu'à ma porte.

Au feu!

Une nuit d'hiver, en 1928, je m'éveillai à une heure du matin. Le feu était pris dans la toiture de l'église et il semblait bien que personne ne s'en était aperçu, tant les environs et le presbytère étaient silencieux. Cependant, quelqu'un dut donner l'alarme, car toute la ville arriva sur les lieux en quelques minutes. Mais le feu n'était pas maîtrisable. M. le curé, éperdu, criait: «*Mon église! mon église !*» La toiture, comme une nappe de feu, s'effondra tout d'une pièce. La chaleur dégagée alors fut si grande que les pompiers ne purent approcher. Dans ma chambre, à plus de cent mètres du brasier, les vitres étaient brûlantes au toucher. En une heure et demie, le désastre était complet. Il ne restait plus que des pans de mur instables dont on dut défendre l'approche par une clôture.

En pensant à cet incendie on se reportait naturellement à celui des cours à bois des scieries voisines, quelques années auparavant, dont le feu sous vent d'est fut tellement intense que le tirant du brasier vers les hauteurs emportait planches et madriers et les faisait tournoyer en l'air par-dessus les arbres. Les cours alors restèrent en braises pendant plusieurs jours et, la nuit, illuminaient le ciel.

Le printemps après l'incendie de l'église, les martinets qui par centaines et centaines s'étaient auparavant logés dans sa cheminée, ne la voyant plus, un bon jour s'engouffrèrent dans celle de l'école et la ramonèrent de fond en comble, bon nombre s'étouffant, à moitié grillés, dans les chambres à feu des chaudières. Pauvres oiseaux!

Mais il fallait voir l'épaisseur de suie dans les classes, suie qui avait pénétré par les bouches d'anciens tuyaux de poêle. On recouvrit la cheminée d'un grillage et les ramoneurs s'en allèrent ailleurs. Combien je le regrettais! Je ne les reverrais plus après souper, descendre en longues spirales dans leurs nids jusque tard après la prière du soir.

Incursion dans le domaine de l'opérette

La dernière année que je passai à Hawkesbury (1928-1929) me vit entreprendre une chose à laquelle personne ne se serait attendu: faire jouer une opérette, en l'occurrence les *Diabes Rouges*. C'était une gageure avec moi-même. Je commençai dès l'automne à exercer les joueurs pris dans les petites classes pour la plupart. Le frère Henri-Victor Lefebvre se chargeait de faire apprendre les chants, mais j'en prenais la direction dans l'ordonnance du jeu, lui cependant devant être au piano pour les répétitions sur la scène et la présentation finale devant le public. Je fis quelques légères modifications et additions à l'original et le partageai en deux actes qu'il me fallait nouer convenablement.

Voici comment je m'y pris pour styler mon monde. Je crus essentiel de déterminer d'avance la prononciation, les inflexions de voix, les gestes et la présentation en toutes rencontres des personnages que je me faisais un devoir ensuite de ne pas changer au cours des différents exercices. Je ne distribuai pas de copies de rôles pour commencer, de peur qu'en lisant et déclamant à leur manière, les acteurs n'introduisissent des variations à leur gré. Ils apprenaient oralement et toujours en ma présence, et chacun, à la fin, savait

par coeur toute la pièce et pouvait souffler au voisin ou, au besoin, se substituer à lui quand il n'y avait pas danger de quiproquo, ou lui dire ce que faire, ce qui arriva de fait dans la représentation, sans que personne ne s'en aperçut.

Je commençai par les deux acteurs de la première scène, les plus importants, que je travaillai longtemps. Lorsqu'ils surent parfaitement leurs rôles, leurs chants et purent jouer leur scène sans faute, je pris les acteurs de la scène suivante et une formation analogue leur fut donnée.

Puis, il y avait pratique des deux scènes et tous, à la fin, savaient les deux. Ainsi, tout fut appris d'après mes directions, sans danger de variation. J'estimais le procédé utile pour ces tout jeunes. Je ne distribuai de rôle écrit qu'après que tous eurent tout appris de mémoire.

Il y avait plusieurs mouvements de danse dans la pièce. Je les appris moi-même en m'exerçant dans ma chambre après avoir bouché le trou de la serrure. J'exerçai les enfants ensuite sur le théâtre de l'école annexe appelée *La Grise*. Cela s'apprit rapidement. Comme la danse venait après le banquet, il fallait vider le théâtre. Ceci fut fait par quelques acteurs, les autres faisant un intermède librement, par eux-mêmes. C'est ainsi que j'introduisis un chant supplémentaire pour les pages qui transportaient les bancs, les chaises et le reste.

Après trois mois, nous annonçâmes notre soirée. Les personnages avaient des costumes tout neufs et la scène était haute en couleur. La première soirée fut un succès inespéré: le jeu, les chants attirèrent l'admiration et la danse même, au dire des filles du couvent, malgré quelques pas maladroits, fut très bien conduite. La deuxième soirée, réservée aux parents, fut encore mieux rendue et les acteurs étaient extrêmement heureux.

Premier voyage au pays natal

... en route

Ces années de surmenage (1924-1929) m'avaient fatigué. Je demandai l'autorisation d'aller revoir le pays natal, la première fois depuis 26 ans. Plusieurs frères firent le voyage cette année-là en même temps que moi.

Lorsque nous approchions du pont de Québec, la perspective aérienne et la masse sombre de l'énorme cantilever contre la grande lumière du jour donnèrent l'illusion d'un tel rapprochement et d'un tel rabaissement que, même plusieurs minutes avant d'arriver, l'impression fut que le vaisseau ne passerait pas sous l'arche centrale, ses mâts et ses cheminées paraissant dominer le pont et devoir être renversés. Il y eut des cris d'angoisse. Mais le vaisseau passa, laissant très haut au-dessus de lui la voie ferrée du Canadien National et les ouvriers qui y travaillaient, ces derniers paraissant dérisoirement minuscules.

Le golfe me parut merveilleux. J'admirais particulièrement les montagnes de Gaspésie, les formations capricieuses de nuages au nord et à l'ouest, les myriades de goélands sur les rochers à l'approche d'Anticosti, les troupeaux de baleines entre cette île trop loin de nous alors et Terre-Neuve, les mirages renversés dans le couloir d'air froid de cette région, mirages que doublaient le rocher des Oiseaux et nous faisaient voir vers le sud les dernières Madeleines isolées et relevées comme des taches noires sur le ciel clair, avec des points blancs en haut.

La mer fut calme. Nous passâmes très près des rochers de Land's End, longeâmes la côte d'Angleterre jusqu'à Plymouth, où nous entrâmes dans la rade sans nous rendre à quai. Des transbordeurs vinrent prendre les passagers pour l'Angleterre. Nous dûmes aussi nous arrêter en rade de Cherbourg, d'où nous fûmes transbordés à quai. Nous traversâmes Cherbourg à travers les solides formations de vélos des ateliers maritimes et les groupes d'écoliers sortant des classes. Ce fut pour moi une agréable musique d'entendre les voix de ces derniers.

... *Rennes*

Je filai sur Rennes et me rendis au 49, rue Saint-Mélaine, où résidaient le Très Cher Frère Natalis Savatte, son secrétaire, le frère Macaire Collin et le recruteur à moto, le frère Ambroise-Émile Le Guen. Des frères couchaient en dortoir au dernier étage du bâtiment.

Lorsque je m'éveillai, plus tard que les autres, je fus salué par un cri formidable «*Bonjour, vieux sauvage d'Amérique !*» Ça venait du dit frère Ambroise-Émile Le Guen, seul capable de presque tuer un homme par un cri, car il venait aussi d'Amérique.

... *en famille*

Je me préoccupai tout de suite d'aller voir les miens. Quelques décès avaient attristé la famille. Mon père était mort en 1920, à 60 ans, frappé d'une congestion cérébrale. Le cher papa avait tant travaillé ! Mon plus jeune frère, Joseph, mourut en 1919, dans un hôpital militaire à Paris, des suites d'une maladie contractée à la guerre.

Comme ma soeur Philomène était à Rennes, j'allai la voir d'abord. Mais c'était surtout maman, ma chère maman, que je voulais voir sans tarder. Elle était au Haut-Poirier en Domloup. Je pris le tramway départemental pour me rendre là. Mon frère Emmanuel était alors contremaître fermier à Vieille-Oreille, près d'un arrêt du tramway. Je m'arrêtai pour lui faire visite. Comme j'étais alors habillé en clergyman, j'épouvantai mes deux petits neveux qui, dès que je pris la rabe, s'engouffrèrent dans la maison comme si le diable s'en fût venu. Ils étaient collés à leur maman lorsque j'entrai. Mon frère, occupé au champ voisin, feignit d'abord de ne pas me reconnaître. Comme il me pensait encore passible de peines militaires, il ne voulait pas me faire paraître comme étant son frère à la vue des ouvriers. Mais quand j'eus montré mes papiers, il se rassura.

On causa alors. Le plus âgé de mes neveux me conduisit chez maman qui demeurait avec ma soeur Marie-Louise au Haut-Poirier en Domloup, environ un kilomètre plus loin. Après les premiers embrassements où tout notre coeur passait, nous nous regardions plutôt que causions. Elle me dit pourtant: «*C'est toi qui as le mieux fait*». Comme j'allais partir, elle me fit encore le bon café d'autrefois. Je lui dis que je reviendrais avant de retourner au Canada.

C'est après cette visite que, sur le tard, je me présentai au presbytère de Chantepie où était supposé se trouver le Père Lelièvre, O.M.I., ami du recteur. Le Père m'avait invité à m'arrêter là. Or personne ne répondant lorsque je sonnai, je conclus que le Père n'était pas là ou qu'il était couché. Un énorme chien faisait la ronde dans la cour et ses grognements n'avaient pas l'air rassurants. Je sortis donc prudemment de la cour et, avisant une remise vitrée, une sorte de serre attenant au presbytère, je poussai la porte et vis que là je serais seul. J'entrai, car je ne pouvais retrouver mon chemin dans Rennes, en pleine nuit. Je fermai la porte au chien, naturellement. Il y avait là une large brouette remplie de foin odorant. Je m'en fis une crèche pour dormir, mais ne pus fermer l'oeil.

Aux premières lueurs de l'aurore, je quittai les lieux sans bruit et, après quelques détours qui allongèrent mon chemin, je me retrouvai longeant le Jardin des Plantes. J'entendis une messe à Notre-Dame avant de me rapporter au 49, Saint-Mélaine.

Le frère Natalis était le seul à qui j'eusse jamais raconté cette aventure. Mais il avait l'instinct de divulguer tout ce qui pouvait amuser. Pour lui, sans doute, et pour beaucoup d'autres, portés à faire de la superposition des figures en géométrie, la notion de mur du presbytère et de grange vitrée se plaquait sur la notion de mur et de serre du jardin botanique; et l'histoire courut longtemps, avec des variantes invraisemblables, incorrigibles, que j'avais été enfermé dans le Jardin des Plantes de Rennes où j'avais couché dans une brouette, évidemment, caché dans la serre ou en évidence sous un cyprès, d'où je fus chassé par le gardien de ces lieux!

Je revis quelques oncles que je pus retrouver et surtout ma tante Louise qui avait favorisé ma fuite de chez mon grand-père du Pas-Hamon pour me permettre de rentrer à l'école de Betton, en septembre 1897.

... Ploërmel – Josselin

Je me rendis aussi à Ploërmel. Là, je fus désolé de constater l'abandon dans lequel étaient laissés les frères malades et les vieillards, la malpropreté choquante de la chapelle dont l'odeur, surtout vers le bas, rappelait celle des lieux d'aisance, le mauvais esprit qui régnait dans la maison et me valut sans doute l'accueil indifférent sinon gouailleur ou hostile que l'on me faisait. J'appris plus tard que c'était au Pensionnat La Mennais, dirigé par le frère Théogènes-Louis Mahé, que l'on aurait dû me diriger.

Mais je fus bien reçu à Josselin. Dans une ou deux sorties, j'eus l'occasion de revoir l'auberge du XII^e siècle, encore solide et, dans le vieux cimetière, la pierre tombale remontant aux années 800 ou 900. De Josselin, je partis à pied pour Trinité Porhoët, dont le curé doyen était Monsieur le Chanoine Ferdinand Mathorel, notre ancien premier aumônier de Ploërmel. Comme il avait payé mon voyage au Canada en 1903, je ne pouvais me dispenser d'aller le voir. Je passai un jour avec lui.

... *Adieux et retour*

Je repassai chez mes proches. Mes adieux à maman, - je dis mes adieux, car ni elle ni moi ne pensions nous revoir ici-bas - lui furent extrêmement sensibles. Après un embrassement prolongé, je m'éloignai de quelques pas; elle me regardait, je la regardais, tous deux muets d'émotion. Je partis enfin et sentais qu'elle suivait des yeux son Jules, son préféré, et le suivit jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière un repli de terrain. C'était fini: elle mourut après quelques années, en 1936, à l'âge de 78 ans.

Au retour, nous devions aller prendre le *De Grasse* à Southampton. Ce fut une occasion pour nous de nous faire transporter par cabotier à l'île de Jersey où habitaient nos supérieurs. La mer nous rendit malades à nous vomir nous-mêmes, mais l'accueil chez nos frères et notre séjour dans l'île furent des plus réconfortants. Nous visitâmes, je pense, presque tout ce qu'il y avait à voir là. Le Très Cher Frère Louis-Arsène m'entraîna dans une excursion botanique, et cette randonnée accrue des spécimens qu'il me donna, de l'île même, de Saint-Pierre-et-Miquelon et de Terre-Neuve, me fit tout un ballot.

Avec quelques frères qui étaient de la partie, nous descendîmes au *Trou-du-Diable* pour y prendre un bain. Je n'avais pas mis mes habits assez loin de l'eau; aussi, lorsque nous sortîmes, l'onde qui, là, montait d'un pied par quart d'heure, commençait à toucher dangereusement mes effets. Il fallait bien rire un peu, même beaucoup. Le Très Cher Frère Louis-Arsène s'en mêla si bien qu'on raconta bientôt à toute la communauté que la mer avait emporté mon habillement que, par bonheur, quelqu'un repêcha.

Un autre cabotier qui fit une courte escale à Guernesey nous débarqua à Southampton, d'où on nous dirigea sur Saint Mary's. Mais nous n'avions pas trop de temps: le *De Grasse* appareillait. Puis au revoir le pays là-bas! pour la deuxième fois. On prit quelques passagers à Queenstown et on doubla les fiords du sud-ouest de l'Irlande, où la mer devint très mauvaise. Le capitaine contourna Terre-Neuve par le nord, ce qui nous permit de distinguer les côtes du Labrador. Il avait en vue de passer à marée haute au-dessus de la dorsale de Mingan. Il raccourcit ainsi le voyage de 14 milles, ce qui lui permit d'arriver à Québec avant 7 heures du soir et, en profitant ainsi du travail des débardeurs, de gagner une nuit dans sa remontée vers Montréal.

Montréal: l'école supérieure Saint-Stanislas

En rentrant à Montréal, je me rendis à l'école supérieure Saint-Stanislas où je devais maintenant travailler. En attendant un local neuf, sur le parc Laurier, l'école supérieure occupait inconfortablement une partie de l'école paroissiale et, une fois l'école neuve construite, la communauté paroissiale nous retint comme pensionnaires jusqu'à l'achèvement de notre résidence, rue Brébeuf.

J'ai peu de souvenirs des classes de cette époque. Quelques élèves de ma première dixième année s'amuserent longtemps d'une certaine expérience ratée derrière des vitres comme écran protecteur. Ils se souviennent peut-être moins bien de la démonstration que je leur fis en physique de la réflexion de la lumière sur un miroir plan, lequel miroir, en l'occurrence, était un châssis de fenêtre, ce qui permettait à tous les étudiants, où que fût leur place dans la classe, de voir en même temps l'objet lumineux (une bougie), son image virtuelle (une bougie mobile) et sa réflexion (place de la bougie, lumière) sur quelque partie du châssis dépendante de la position de l'observateur.

Lorsque j'eus un préparateur pour les leçons de science, les classes devinrent plus intéressantes, car je ne mentionnais rien d'important sans l'illustrer et, comme la table d'expérience, souvent avec prolongements, était toujours garnie d'appareils, on s'assoit tranquille dans l'attente d'une heure intéressante.

Une année, je donnai les cours de physique de 12^e A à la file. C'était utile pour moi, car chaque fois des améliorations à une présentation étaient suggérées pour la présentation suivante et je n'avais pas à garnir et à dégarnir ma table.

Avec une 11^e spéciale (mathématiques), je fis une expérience particulière pour provoquer l'émulation. On m'avait d'abord averti que je n'aurais que les meilleurs élèves, avec succès de 80% à 100% dans les autres écoles. Je leur servis, après peu de jours, un concours destiné à distancer leurs notes. Les meilleurs furent placés dans la première rangée de pupitres, à gauche (selon la coutume) et les autres dans les rangées suivantes, comme demandaient leurs nouvelles notes.

Dans tous les concours suivants, je graduais les notes de façon à ce qu'il n'y eut que quelque trois à cinq points à séparer l'un du suivant, et jamais une grande différence entre les notes des derniers et des précédents. De la sorte tous s'efforçaient à chaque concours de ravir les quelques points qui les séparaient des autres au-dessus d'eux.

En algèbre et en géométrie, je ne laissais jamais un élève à plat sur un problème; j'allais lui aider à démarrer. Je faisais ressortir ce qu'il y avait de bon dans certaines solutions non menées à fin. Je dois dire que j'ai appris ainsi certains biais dont je tirai profit.

L'abbé Maurice, inspecteur des écoles supérieures à cette époque, entra un jour en coup de vent au commencement d'un de mes cours de mathématiques que j'avais, fort heureusement, mieux enchaîné que d'habitude et qu'il écouta avec satisfaction. À sa

sortie, il dit en substance à d'autres professeurs : «*Vous autres, vous ne savez pas employer vos professeurs. Ce frère Cléonique devrait enseigner à l'université*».

Vers ce temps, le Très Cher Frère Archange nous visitait. Étant venu dans ma 11^e année, il s'intéressa fort à une leçon de géométrie que j'expliquais avec quelque renfort de figures en carton, je crois. Il me dit, avant de se retirer, qu'il connaissait quelqu'un qui serait très content de me voir démontrer la géométrie comme je le faisais. Ce quelqu'un, je le devinais, c'était le frère Irénée, du postulat de Ploërmel, dont je suivais les méthodes.

Les élèves avaient beau être studieux et le déroulement des exercices pendant l'année être des mieux réussi, la fin des classes et le départ des élèves en juin, une fois toute l'école à nous seuls, il fallait une détente. Une année, je ne me contenais pas de joie; je réunis des boîtes en fer blanc et, à grands coups de pied, les envoyai rouler d'un bout à l'autre du corridor du deuxième et cascader dans les escaliers. Ce fut une merveille de tapage ! Le frère Denis-Antoine, alors directeur de l'école, souriait malgré lui de ce débordement, même lorsque je cognai deux grands bidons vides l'un contre l'autre, presque à ras son nez. Cette feinte démençe était nécessaire pour finir en joie et pour continuer.

Lorsque j'arrivais en retard à la résidence pour les repas ou que j'y revenais après une absence, j'étais alors accueilli bruyamment. Une certaine table, surtout, se distinguait par ses éléments tapageurs. Je l'appelais «*la mare aux crapauds*». Parmi ceux qui étaient les plus bruyants, il y avait le frère Libère-Marie Yergeau et le frère Eugène-Albert Bertrand. Mais ils avaient à peine la palme.

J'avais beau aussi **me faire aller** devant ma classe pour rendre mes leçons vivantes et intéressantes, j'étais toujours un **vilain bonhomme**. Un jour, quelqu'un au fond de ma classe trouva moyen de me caricaturer. M'étant aperçu que quelque chose d'inaccoutumé attirait l'attention là, j'y allai, ouvris le bureau et saisis l'oeuvre. Après la classe, j'appelai l'artiste. «*Ce n'est pas mal du tout, lui dis-je. Avant de retourner chez vous, vous allez m'en faire une demi-douzaine d'exemplaires.* » Il en crayonna un autre. Après quelques minutes, j'allai voir cela. «*Malheureusement, mon ami, les deux dessins ne sont pas ressemblants. Il vous faudrait recommencer bien des fois. Allez-vous-en donc et n'y pensez plus.* »

Pendant une récréation, un professeur s'essaya à mon profil. Comme on riait autour de moi, je levai les yeux et aperçus le portrait. Saisissant une craie à mon tour, je transformai son croquis en faisant, comme en un éclair, une magnifique tête de coq; notre **Coq**³⁶ brusquement s'esquiva.

J'avais déjà pensé à pratiquer la caricature et le mannequin à simples lignes axiales qui m'auraient suffi pour conter par une série de croquis enchaînés des événements de la journée. Je ne donnai pas suite à pareil projet qui aurait pu, après une pratique prolongée,

³⁶ Frère Gabriel-Joseph Le Coq.

me rapporter quelque succès, mais aurait aussi indisposé ou blessé des témoins ou des acteurs.

L'HOMME DE SCIENCES

... Enseignement et ... études universitaires

Après mon retour de France, j'entrepris de poursuivre des études universitaires pendant les périodes libres que permettait l'horaire de l'école supérieure. Je descendais à l'Université, alors sur la rue Saint-Denis, par le plus court chemin, traversant les rues encore peu fréquentées, les coupant par la plus longue diagonale partout où l'occasion se présentait. Mais lorsque j'avais un cours matinal, je butais à la rue Sainte-Catherine, ou Saint-Denis, contre le flot du **trafic**. Alors, laissant le ras des magasins aux lèche-vitrines, je fonçais par où je pouvais à travers cette ruée insatiable qui, les yeux étirés et presque pédonculés, montait à l'assaut de ses affaires ou de ses convoitises, et personne dans la mêlée n'eût songé à maudire cette endiablée de soutane qui se faufilait à rebours de la foule et s'entêtait à prendre les contre-courants.

Une fois, cependant, en allant au Mont-Royal, je rencontrai, coin Laurier et Saint-Laurent, une Israélite qui, me prenant pour un prêtre catholique, me chargea de toutes les persécutions que, d'après elle, les prêtres faisaient subir aux gens de sa race et, pour finir, m'appliqua une malédiction en règle, apparemment suivant un rite de la Loi. Après cela, je n'étais pas plus mal en forme.

Dans les courants impétueux comme ceux qui couvraient les rues Sainte-Catherine, Saint-Denis ou Saint-Laurent, j'eus l'occasion de faire une expérience. M'étant venu à l'idée de toucher mon chapelet dans le vacarme général, je m'aperçus que je le disais facilement. Il y avait des avé de coupés, mais tout compte fait, c'était mieux réussi qu'en chapelle. Je m'expliquai qu'il était impossible d'être assoupi ou intéressé au milieu de cette cohue, de cette masse humaine dont les visages innombrables se balançaient au rythme des pas individuels, spectacle dont je ne cherchais qu'à me déprendre, et ma pensée était libre.

Dans ces circonstances et plus tard dans mes courses en auto, même au milieu de bavardages, je semais des bouts d'avé, sinon des dizaines, incognito, et faisais pénétrer ma pensée dans les églises que je passais, surtout celles que je croyais désertes. Je m'y prosternais, pratiquant le conseil de l'ange de Fatima: adorant pour ceux qui n'adorent pas, espérant pour ceux qui n'espèrent pas, aimant pour ceux qui n'aiment pas, sans pour cela boudier la compagnie, le plaisir et la conversation de mes confrères.

Je suivis les cours de botanique générale et systématique du frère Marie-Victorin, F.E.C., des cours de chimie générale et de biologie générale. Je m'étais également inscrit pour des cours d'allemand dont j'avais besoin pour lire des livres de botanique allemands. J'avais déjà lu tout ce qu'il y avait de livres espagnols à La Prairie et je venais d'enseigner le grec et le latin à Hawkesbury, où j'avais d'ailleurs lu quelques ouvrages

dans ces langues. Je ne manquais pas les conférences scientifiques du Docteur Gendreau ou de célébrités invitées, soit à l'Université de Montréal, à McGill ou à Polytechnique.

J'obtins mon baccalauréat ès arts et ma licence ès sciences en 1931.

... intermède anecdotique

De cette période d'études, je me rappelle deux anecdotes amusantes. Nous étions encore à l'école paroissiale. Un matin, je pars en hâte pour l'Université. J'entre aux cabinets d'aisance dans une cabine au siège démantelé, pose ma serviette sur le réservoir et sors précipitamment sans ma serviette - un plaisantin prétendit qu'au lieu de ma serviette, c'était le couvercle de l'urinoir que j'emportais sous mon bras ! ... À peine sorti de la maison, je m'aperçois que j'ai perdu l'argent destiné à acheter une trousse à disséquer. Je rentre et, malgré l'aide de mon plaisantin et d'autres frères, je ne retrouve pas mon argent. On me dit que j'ai dû le laisser tomber et qu'un passant l'a happé.

Un 23 décembre, je m'éveille vers 11 heures et demie du soir. Toutes les lampes sont allumées partout dans la maison. J'inspecte un peu: nul bruit. Je pense aussitôt que tout le monde doit être parti pour la messe de minuit ! Je sors : nul bruit sur la rue; je vais voir à l'église: aucune lumière, aucun chant; au soubassement, rien. Seulement quelque léger bruit de quelqu'un à la sacristie. Décidément, c'est drôle. Je retourne me coucher. Hallucination? Somnambulisme? Ce que vous voudrez. Pour moi, méprise; mais pourquoi toute la maison illuminée seule à minuit? Comme d'habitude, et comme il sera toujours, je n'eus rien de plus pressé que de raconter cette aventure de pays de fées. Pendant longtemps on me rappellera que ce n'est pas le 23 décembre qu'on va à la messe de minuit. Mais, que voulez-vous, j'aime à voir les confrères en plaisir.

Vers le doctorat ès sciences

Après deux ans de repos relatif, je sollicitai le patronage du frère Marie-Victorin pour la préparation d'un doctorat. C'était peut-être un risque. Je fatiguais à l'étude et à l'exercice physique. Déjà, la veille de mon examen de licence, ayant fait des efforts trop intenses de mémorisation, j'avais senti se perdre malgré moi ce que je voulais retenir et des signes non équivoques me disaient que j'outrepassais. Je m'étais couché très tard, anxieux. Le lendemain, je ne pus presque rien retenir. Et ma composition de chimie, en particulier, fut piteuse. Cependant, comme l'échéance de ma thèse de doctorat pouvait être reportée au besoin, je demandai un sujet de thèse.

Deux thèses me furent proposées : l'une sur l'étude des desmidiées du Québec; l'autre, sur l'étude de la vallée du Richelieu inférieur pour démontrer principalement par des preuves botaniques, ou le contreprover, que cette rivière coulait autrefois de Saint-Jean-de-Québec à La Prairie, en empruntant la vallée de la rivière Saint-Jacques.

Je ne pus accepter la première à raison de ma vue qui ne me permettait pas de faire de la microscopie prolongée; ni la seconde, qui demanderait une mise en oeuvre d'opérations tant géologiques que botaniques que mes moyens financiers et ma santé ne me permettaient pas. Je suggérai qu'on me permît de faire une étude de l'évolution de la flore laurentienne, étude pour laquelle j'avais déjà une certaine préparation. On accepta.

J'explorai méthodiquement une partie suffisante du territoire et un grand nombre de lacs, collectionnant et identifiant tout ce que je rencontrais. Je rédigeai ma thèse en 1935 et condensai dans un résumé tout ce que j'avais pu trouver pour deux thèses orales: la première sur la flore benthique des lacs du Québec; la seconde sur le pH en biologie.

... La thèse de doctorat

En janvier 1936, je demandai trois mois pour la préparation immédiate de ma soutenance. J'allai à La Prairie et passai une bonne partie de mes journées sur l'ancienne voie ferrée de La Prairie à Saint-Jean. Là, tout à fait isolé entre des halliers, j'appris par coeur et répétai à haute voix deux ou trois fois par jour un résumé substantiel de la thèse majeure et les thèses orales.

La date de la soutenance fut fixée au 6 mai 1936. On mit à ma disposition l'amphithéâtre de chimie pour exhiber l'appareil que j'avais préparé. Lorsque le recteur de l'Université et le jury présidé par le frère Marie-Victorin se présentèrent, j'étais prêt et la salle comble. Le Très Cher Frère Louis-Arsène avait laissé la retraite à Pointe-du-Lac pour venir assister. Je parlai une heure et demie sans arrêt. Le jury, satisfait, se retira pour délibérer et revint après quelques brèves minutes.

Le président redit le sujet de la thèse: *Étude d'évolution floristique dans la région Ottawa-Montréal-Trois-Rivières, principalement en ce qui concerne l'influence des lacs dans cette évolution* et ajouta: «À l'unanimité, le jury confère au frère Cléonique, F.I.C., le titre de Docteur ès sciences, avec la plus haute distinction».

La thèse présentée par le frère Cléonique-Joseph, continuait-il, était surabondante et contenait, en réalité, deux thèses dont chacune était suffisante pour postuler le doctorat. C'est un excellent travail d'écologie, envisagé à un point de vue spécial et servant de base à une spéculation fort hardie sur l'origine de la flore laurentienne et sur les processus enchaînés qui ont marqué l'évolution de cette flore.

Des recherches de ce genre ne sont pas à conseiller à tout le monde. Elles sont un instrument dangereux entre les mains d'un débutant dont l'horizon biologique serait par trop restreint. Mais le candidat est un vieux botaniste qui pouvait se permettre ce genre de travail. On peut le classer parmi les poètes qui marchent en avant de la science.

Les conclusions de son mémoire définissent une théorie de l'origine de la flore laurentienne. Le passé restant toujours jusqu'à un certain point inaccessible, il est peut-être possible d'expliquer les faits que nous apercevons sur la section temporelle de l'époque actuelle d'une façon différente. Mais c'est l'histoire de tout édifice scientifique qui, comme le protoplasme, se renouvelle incessamment, sous peine de cesser d'être...

*Je signale particulièrement le vocabulaire écologique très moderne et très parfait du frère Cléonique-Joseph, vocabulaire qui s'inspire de l'école française actuelle et particulièrement des travaux de Pierre Chouard. Je signale également, ce qui n'est pas à dédaigner, que la thèse atteste une maîtrise excellente de la langue française. Ce travail, que je considère de première valeur, sera publié dans les **Contributions de l'Institut botanique**.*

Le frère Cléonique-Joseph sera le premier docteur de sa congrégation au Canada, mais il n'en sera pas le premier botaniste. Car le monde botanique d'Amérique connaît avantagement le Très Cher Frère Louis-Arsène, dont les travaux sur la flore de Saint-Pierre-et-Miquelon ont attiré une sympathique attention.

Je suis donc heureux de féliciter en même temps, et le nouveau docteur qui fut l'un des plus brillants élèves de l'Institut botanique, et son supérieur qui, je le sais, est, dans son milieu, un excellent facteur de progrès et un habile éveilleur d'énergies.»

La distinction qui m'honorait fut accueillie aux applaudissements très fournis de l'assistance sympathique. Je reçus les félicitations de mes confrères présents et de frères d'autres congrégations qui se disaient eux-mêmes fiers de mon succès.

Cette même année 1936 on fêta à La Prairie le 50^e anniversaire de l'arrivée des frères au Canada. Il y eut grand banquet. À l'heure des discours, un député vint à parler d'un doctorat qui venait d'honorer les frères du Canada; il cherchait à sa table ou dans le voisinage l'heureux docteur, mais celui-ci avait été fiché loin parmi ses plus humbles confrères et pouvait à peine voir la table du député.

Hommage au Fondateur

Le frère Méréal me demanda de composer un cantique au Vénérable Père. Il l'accueillit avec chaleur, puis le laissa tomber. Je composai une pièce de théâtre en cinq actes pour glorifier l'oeuvre missionnaire du Père. Ce fut déclaré à refaire en partie et, en général, injouable. J'en arrangeai des parties simplifiées: *Dans la maison du Seigneur*, par exemple, qui fut joué au moins une fois, mais je n'eus pas l'occasion de juger comment

cela fut rendu. *Dignes fils* fut joué par les scolastiques d'alors sous ma direction. Le frère Hermas ne voyait pas comment se tirer avec ça, ce n'était pas dans son genre; mais les scolastiques se débrouillèrent très bien, et le petit jeu en surprit plus d'un. *Visite du Père* ne fut pas joué. D'autres morceaux adaptés à la scène furent ignorés. On accepta de mes dessins à la plume pour illustrer un album-souvenir.

Exploration du mont Royal et recherches scientifiques

Depuis l'automne 1937 jusqu'à l'automne 1938, j'explorai le mont Royal, depuis la cote d'altitude de 90 mètres jusqu'au sommet (206 mètres), c'est-à-dire toute la partie au-dessus du Parc Jeanne-Mance : 1° - pour en étudier l'écologie; 2° - pour y compter les arbres et les identifier; 3° - pour faire les relevés de la flore du parquet.

Le frère Agathange³⁷ m'accompagnait parfois et acceptait gracieusement ou se proposait pour rapporter les spécimens de roches. Lorsque je traversais le cimetière Mont-Royal, des écureuils couraient après moi et grimpaient à mes habits pour chercher dans mes poches quelque pitance appréciée. Parfois aussi des mésanges à tête noire m'accompagnaient par les buissons; une, plus osée, vint une fois se poser sur mon carnet pendant que je prenais des notes et, une autre fois y cueillit un biscuit.

Je comptai plus de 80 500 arbres ! Les cernes de quelques souches me permirent de retracer l'histoire, les péripéties de la croissance et l'âge approximatif des arbres abattus. La croissance avait été laborieuse, en général, et l'âge d'aucun arbre ne dépassait 150 ans. Quant au parquet fleuri, il était extrêmement varié et certaines récoltes de plantes semblaient indiquer qu'on avait dû, dans le passé, tenter d'établir un ou des jardins botaniques, au moins dans la partie est.

Dans mon intention, la plaquette que je voulais préparer était destinée à l'exposition des travaux sur le mont Royal qui se tiendrait sans doute dans le Chalet en 1942, année du tricentenaire de la fondation de Montréal. Mais elle ne fut pas prête à temps. Mr Teuscher, directeur du Jardin botanique de Montréal, demanda à la voir et son intention était de la publier aux frais de la Commission d'Urbanisme de la ville. Mais il exigeait tant de remaniements que je la repris et la gardai inédite, voulant, une vingtaine d'années plus tard, la comparer aux résultats d'une autre exploration, ce qui aurait permis de faire une étude comparative intéressante. Ma santé ne me permettant pas dans la suite d'envisager cette nouvelle exploration, je détruisis la plaquette pour ne pas être tenté de m'aventurer dans un travail qui me serait peut-être fatal.

En 1937 parut un articulet dans les contributions du Jardin botanique *Sur quelques additions à la Flore du Québec*, par le frère Cléonique-Joseph, F.I.C., docteur ès

³⁷ Ici, le Frère Cléonique se trompe : c'est le Frère Corentin (Henri Guertin) qui accompagnait le botaniste; et c'est avec lui que nous avons parcouru le tour de la montagne pour y compter tous les arbres; nous agissions en hiver, pour être sûrs, par nos pistes, que le même arbre n'a pas été compté deux fois. Le Frère Marie-Victorin a été étonné de notre **patience**. (Note du Frère Henri Guertin, autrefois Frère Corentin).

sciences, mais mon étude sur les boisés de la région de Chambly dans leurs rapports avec la flore passée et leur développement possible resta dans mes cartons.

Des recherches préparatoires à d'autres publications furent mises en route à cette époque: listes de plantes rencontrées le long des routes et destinées à une *Procession des Fleurs en Laurentie*, recherches sur les graines restées dans les vieilles inflorescences au cours de l'hiver pour un article sur la *Propagation des plantes en hiver*, appréciation de la coloration des arbres et végétaux en général en automne, pour *Couleurs dans la nature*. Autres ambitions : *Floraison au Québec*, *Flore phénologique de Montréal et de ses environs*.

Vers cette époque, j'avais exploré les dunes et les champs de sable étalés comme des plaies sur la pénéplaine qui s'étire entre la rivière Noire et le Saint-Maurice. Je réunis mes notes sous le titre *Étude sur les dunes et les champs de sable entre Lachute et Trois-Rivières (Province de Québec)*. Cette étude fut publiée en 1942 par l'Office de recherches scientifiques du ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce de la province de Québec.

ET LA VIE CONTINUE...

Pendant que j'en étais au plus absorbant dans la préparation de mes travaux, sinon avant ou après, on pouvait déceler des soupçons de nationalisme parmi certains frères. J'entendis moi-même un des plus bavards suggérer qu'on écrivît au pape Pie XI pour demander au moins une certaine autonomie. Les éléments du district n'étaient plus aussi fermement soudés. Quelqu'un dit à mon adresse, et j'entendais, qu'on n'avait rien à craindre du frère Cléonique, parce qu'il était en bons termes avec tous et n'aspirait pas à **mener**. Une voix cependant me blessa en ma qualité de Français. Je ne dis rien: rétorquer n'aurait rien amélioré; le personnage, d'ailleurs, aurait peut-être mal pris la réponse. Tout s'étouffa bientôt, lorsque disparurent les causes obviées du malaise.

Voyage en France

À l'été 1939, le frère Mamilien-François (Trellu) et moi reprenions la mer pour l'Europe. C'est le *Normandie* qui, cette fois, devait nous transporter directement de New York au Havre. Comme nous avions quelque avance dans la métropole américaine, il nous fut possible de visiter le Central Park, une partie du Jardin botanique et du Zoo, ainsi que l'Aquarium et le Bird House. Pendant que le navire descendait lentement vers la mer, la perspective et le relief des gratte-ciel et la féerie majestueuse de leurs dépassements, à différentes distances, attiraient tous les regards. En cinq jours, nous étions au Havre.

Une randonnée en Normandie nous montra des petits gars joufflus et rougeauds comme dans les campagnes du Canada en hiver. À Lisieux, nous allâmes dans tous les lieux où avait vécu sainte Thérèse. La basilique, là-haut, n'était pas terminée, mais nous ne pouvions nous priver d'aller en voir les travaux qui annonçaient une future splendeur.

... Lourdes

Notre programme comportait un voyage à Lourdes, par Paris et Bordeaux. Lorsque les Pyrénées apparurent, j'avais toujours les yeux à la portière. Après longtemps, les lumières de la Grotte scintillèrent dans la nuit. Déjà tout le train retentissait des «*Avé, avé, avé Maria ! Avé, avé, avé Maria !*» car nous étions dans le train des malades. C'était poignant à vous nouer la gorge.

Le frère Andronic, qui était venu à notre rencontre à la gare, nous conduisit à l'école Saint-Joseph qui serait notre chez-nous pendant quelques jours. Le premier jour, il fallait bien aller voir la Grotte. Comme il y avait alors deux pèlerinages, tout regorgeait de monde et les malades étaient nombreux. Le frère Andronic était très occupé. Cependant, il trouva moyen de nous montrer et de nous expliquer tous les détails à l'intérieur de la

Grotte et de nous en montrer les trésors. Le frère Just Lourmais, sacristain à la basilique du Rosaire, nous en fit voir les richesses.

Pour mon compte, je fis un vrai pèlerinage. Je me tenais le plus longtemps possible devant la Grotte, assistais aux prières pour les malades, défilais avec tout le monde pour baiser et toucher de mes mains le rocher en dessous de la statue de Marie. Je venais là pour la messe ou bien à la basilique, j'assistais aux processions des malades et à la procession aux flambeaux. Je fis même mon chemin de croix dans la montagne et fus bien touché de voir des jeunes gens aller pieds nus dans le chemin caillouteux et nombre de gens monter à genoux la **scala sancta**.

Quand j'eus fini à la montagne du calvaire, j'avisai un chemin que je croyais être un raccourci. Or il me conduisit à l'ouest de la montagne où je me perdis. J'eus cependant la chance d'y voir plusieurs autres grottes, entre autres la Grotte du loup. Je finis pas déboucher assez loin, juste à l'opposé de l'endroit d'où j'étais parti.

Nous allâmes voir les Grottes de Bétharam avec leur kilomètre ou deux de chemins et d'escaliers, leurs chambres avec leurs orgues de stalactites et de stalagmites. Nous ressortîmes peut-être deux ou trois cents mètres plus bas. Il fallait aussi remonter la vallée du Gave, voir Gavarnie et son cirque et, un autre jour, monter sur le Pic du Gers en téléphérique pour redescendre à pied et contourner la montagne par le nord et l'est.

Après un adieu à la Grotte bénie, aux frères qui nous avaient hébergés, aux frères de la Grotte et surtout au frère Andronic, celui-ci dans sa grande bonté prit encore sur son temps pour nous faire reconduire à la gare. Nous pûmes admirer à loisir les Pyrénées, mais tout le voyage à l'ouest, vers Rennes, eut lieu pendant la nuit.

... chez les frères et en famille

Les supérieurs de Rennes n'étaient plus au 49, Saint-Mélaine, mais au 49, Saint-Hélier, un peu plus haut que le 49, Saint-Hélier actuel. Je fis la retraite avec les frères de la région. Les retraits, pour la plupart, étaient des frères âgés. La sécularisation et la dernière guerre avaient sapé le recrutement.

Encore plein des souvenirs de Lourdes, je les résumai dans la phrase suivante, dont le désordre même dit combien j'avais été profondément touché: «*À Lourdes, on apprend l'amour de la Sainte Vierge, de l'humilité, de l'Église et du Pape, la charité, la résignation, l'espoir du ciel, la pénitence. Vive le pape !*»

J'allai au Haut-Poirier en Domloup, d'où ma nièce Angèle me conduisit à la tombe de maman dans le cimetière de Domloup. Puis je me hâtai vers Binic et visitai au passage l'église de Pordic, construite par le Révérend Frère Cyprien. À Binic, je vis le docteur qui avait réussi à préserver de la tuberculose les deux enfants de mon frère Emmanuel, mais n'avait pu guérir celui-ci, qui était mort peu avant mon arrivée. J'avais encore trois soeurs que je visitai à Rennes: Philomène, Victoire et Adèle.

Je n'allai ni à Ploërmel ni à Josselin; mais je visitai le mont Saint-Michel.

Partout, les gens, les soldats surtout, étaient très nerveux. On appréhendait la guerre. N'avais-je pas vu, place de la gare, à Rennes, une automobile allemande **Die blaue Vögel** s'arrêter et ses occupants partir peut-être en reconnaissance ? J'avais eu l'idée d'avertir les gendarmes de cette présence étrange dans une ville comme Rennes, militairement importante, en leur faisant part de mes craintes que ces gens ne fussent des espions. Au retour, les marins et les gens de service ne parlaient que de guerre. On était mal à l'aise et désireux d'arriver à New York le plus tôt possible.

... le retour

On arriva à New York. Il était là avec ses gratte-ciel qui défilèrent devant nous, encore plus merveilleux et dans une attitude si paisible! On fila de suite sur Montréal par le premier train qui allait justement partir.

Épreuves spirituelles – maladie

Vous vous rappelez ce que Lourdes m'avait appris et que j'avais consigné pêle-mêle dans mon carnet de retraite, à Rennes. Eh bien, Dieu allait, je crois, me faire comprendre qu'il n'avait pas besoin de mes diplômes ni de mes travaux pour me sanctifier. Il avait mieux, ou plutôt Il avait toujours les mêmes moyens: l'épreuve et la souffrance.

Mon frère Emmanuel fit deux fois le pèlerinage de Lourdes aux frais du diocèse de Saint-Brieuc. Il n'obtint pas de soulagement corporel, mais il revint parfaitement résigné et fit une mort édifiante (1938).

En 1936, mon carnet spirituel avait reçu cette confidence : *«Seigneur, lorsque mon Nazareth sera fini, si vous voulez me faire passer à Gethsémani et gravir un calvaire, oui! je veux bien! J'espère qu'avec votre grâce je serai digne de vos faveurs et saurai souffrir pour vous. »*

Longtemps déjà avant 1939 j'avais eu de douloureuses et humiliantes épreuves psychologiques et morales. J'avais toujours été trop sensible aux tracasseries, contradictions, déceptions, aux infidélités, délaissements, trahisons, aux mauvais tours, aux blessures dans mes affections, quelquefois dans de sottes attaques contre mon pays, et il y avait en moi tout un complexe de répugnances qui me rendaient facile aux ressentiments et me faisaient souffrir de certains voisinages, de mauvais procédés à mon égard, toutes adversités que ma mémoire, aidée de mon penchant à la rancune et à la vengeance me faisait longtemps ruminer.

Je ne pus jamais contrôler une émotivité excessive à la vue sur l'écran, à la lecture ou simplement au pressentiment de scènes terribles, tragiques, saisissantes ou même tendres

qui se traduisait par des symptômes alarmants ou des oppressions répétées, ce qui fit qu'après quelques années, je dus abandonner le cinéma ou la T.V., du moins dans certains cas.

Des luttes spirituelles devaient à la longue, hélas! avec un grand renfort d'inquiétudes et d'énervement, nuire considérablement à mes forces de résistance, aux graves affections où le coeur et les organes de digestion les plus étroitement dépendants de ce dernier deviendraient le siège de trouble.

Des tentations contre la foi m'assaillirent brutalement et m'obnubilèrent subitement pendant une retraite, lorsque j'étais seul à la chapelle, priant la Sainte Vierge de me délivrer de certains troubles. J'y avais mis toute ma confiance. Or, au lieu d'être soulagé, je me sentis plus mal. Mon erreur, ici, fut de penser que c'était inutile de prier. Je boudai, puis désavouai, mais le nuage qui m'avait envahi s'épaissit, s'étendit à d'autres pratiques, avec ressaisissements, enténébrements, désaveux... Un directeur spirituel à qui je révélai mon état m'assura immédiatement, sans me laisser finir, que c'étaient là des tentations contre la foi, qu'il ne fallait pas m'occuper de cela... Ce fut fini; mais il fallut des années avant de retrouver ma première piété.

Des craintes exagérées, en réfléchissant que je pourrais m'exposer à me perdre, m'amènèrent aux pentes du désespoir. En face du piège, je dis alors à Dieu que si je ne devais pas l'aimer dans l'éternité, du moins sur cette terre je ferais tout en mon possible pour l'aimer et ferais des actes d'amour comme si je l'aimais véritablement. Et je me mis à réciter des actes d'amour de Dieu contre mes craintes en face même du tentateur qui me laissa bientôt.

Après la terrible semonce du directeur de notre groupe de normaliens, à Plattsburgh, j'avais dit à Notre-Seigneur que si je n'étais pas où il voulait que je fusse, de me le faire savoir de quelque manière. Après cela, je repensais trop à l'affaire, je repensais au recteur de Betton. Je me voyais missionnaire, faire du bien aux âmes. Je connaissais la réponse à des sollicitations de cette espèce: je ne suis pas obligé de suivre telle voie à quoi je rêve, même la plus parfaite. Celle que je suis obligé de suivre, moi, frère Cléonique-Joseph, est celle dont l'abandon, de foi certaine, me conduirait en enfer.

Or, qui peut me l'indiquer? En l'absence de certitude de foi, mes guides, mes vœux, m'ont mis sur la voie la plus prudente. Je m'affermis dans mon état. Dieu m'avait pris, je resterais avec Lui. Et lorsque j'arriverai là-haut, il me dira que ce que j'ai fait, c'est cela qu'il voulait.

Des tortures de conscience qui allaient devenir très cruelles avaient eu des causes lointaines, jusque dans mon enfance. L'ignorance de règles de conduite précises, l'habitude de la plupart de mes maîtres d'éviter dans leurs catéchismes les deux commandements qui brident la chair, me laissèrent en équivoque perpétuelle.

À Ploërmel, nous avions une direction régulière qui nous éclairait. Mais une fois lancés en Amérique, les changements très fréquents de confesseur amenèrent un régime

déroutant. Aux vacances, en effet, j'allais avec des groupes d'étudiants. Dans mon cas de pénitent pérégrinant, je ne trouvais pas toujours le calmant attendu, j'avais à confronter des directives qui me paraissaient contradictoires, des indications négatives, des «*ne pensez pas à cela*» qui avaient pour résultat de m'y faire penser davantage à force d'efforts, car, comme je me disais, on ne peut refuser de penser à une chose sans que cette chose ne soit déjà dans l'esprit ou n'y vienne.

Les moins bienvenues des directives que je recevais étaient les répétitions des règles générales de discernement. C'était comme un assortiment de remèdes devant un malade et le laissant perplexe.

Il me fallait un médecin et une ordonnance positive. C'est à la retraite de 1928 que je rencontrai ce médecin et cette ordonnance positive. Dès le début, je fus assailli par des troubles de conscience qui atteignirent leur paroxysme la nuit suivante. Je ne pus dormir de la nuit pendant ce combat. Le matin, mon lit était trempé de sueur. Le lendemain, je vis le prédicateur qui, contre mon espérance, m'imposa ce que j'avais le plus en horreur à faire dans la circonstance. Quand je retournai le voir, il me rappela que je devais le tenir pour Jésus-Christ, puis il m'ordonna des pratiques auxquelles je n'aurais jamais cru s'il ne me les eût commandées. Mais c'était positif. Des choses à faire. Depuis longtemps une confession ne m'avait apporté tant de soulagement. Malgré des craintes qui survinrent, il ne voulut rien entendre, m'ordonna de communier le lendemain, ajoutant que si je n'allais pas à la Sainte Table, il m'apporterait la communion dans mon banc!

C'était positif, il n'y avait pas à rouspéter. J'eus du mal à m'accoutumer à certains points de l'ordonnance. Mais j'y crus, me disant que j'obéissais à Jésus-Christ. J'avais trouvé un médecin, j'avais un remède énergique. J'écrivis dans mon carnet: «*Confirmez par votre grâce, ô Jésus, les lumières que j'ai reçues; rendez-moi capable d'obéir.* »

Je respirai pendant quelques années. Puis vinrent des difficultés. Un aumônier de La Prairie y remédia. Lui aussi était médecin et son ordonnance positive, encore plus osée peut-être à ce qu'il me paraissait, spécifiait qu'elle était valable pour n'importe quel cas, toute ma vie. Des craintes occasionnelles demandèrent encore des consultations. Ce ne fut qu'à l'aube de ma vieillesse que la tranquillité et la paix sereine furent installées en mon âme, non toutefois sans quelque nuage occasionnel.

La Providence m'avait réservé de lourdes épreuves physiques.

J'avais déjà, longtemps avant la date où je suis arrivé, éprouvé des oppressions de mauvais augure, par exemple un jour où, ayant fait trop de terrassement au jardin botanique, je me vis contraint de me reposer longtemps assis sur ma brouette, ou cette autre fois où, après une exploration au lac Croche, je ressentis un saisissement sur la poitrine qui m'obligea à rester longtemps étendu dans la forêt avant d'être en état de marcher. Mes compagnons qui m'avaient perdu de vue étaient tous partis, mais avaient heureusement laissé au lac Rouge une chaloupe et des rames. Comme la nuit tombait, je me mis à ramer comme un diable pour ne pas perdre de vue le fil du ruisseau qui descendait parmi les tourbes. J'arrivai à la lueur des lampes au réservoir de Bowman.

Mon malheur est que je prenais ces avertissements pour des signes de fatigue et que je recommençais toujours mes excursions et mes travaux.

Mais mon dernier voyage en Europe m'avait fatigué à l'extrême. J'avais trop marché et j'avais été trop bien traité. Certains jours je ressentais un réflexe d'opposition à l'effort, quelque chose de prémonitoire. Une nuit, je me réveillai en sursaut, comme cassé par des raidissements en points dans tout le corps. Je me levai, croyant cela dû à une fausse position dans mon lit. Les points ne diminuant pas et pressant un danger, je m'accotai de la manière que je crus le plus favorable, penché en arrière, appuyé par le dos et les membres. Je ne pouvais ni appeler au secours, ni frapper sur la cloison, ni sonner, ni allumer la lampe. Le moindre mouvement renouvelait les sensations de brisure.

Après une heure peut-être, je ne sais, je sentis le mal se calmer. Je ne bougeai pas. Peu à peu tout disparut. Lorsque je le crus prudent, je me remis soigneusement au lit et dormis. Le lendemain il n'y avait plus aucune trace de cette crise. Quelque temps après, le même phénomène se produisit le matin, au lavabo, à la première ablution d'eau froide. J'allai m'accoter à la tête de mon lit et tout se passa comme précédemment. Je ne pus, non plus, lancer un SOS de quelque manière et, de la salle d'étude, personne ne monta voir ce qui se passait là-haut. Même durée du mal et disparition analogue.

Tard à l'automne vinrent des douleurs comme de pincement et de serrement sur le plexus cardiaque, principalement lorsque je marchais trop tôt après les repas, douleurs qui disparaissaient de suite lorsque je m'arrêtais; mais tard dans l'après-midi je ne ressentais rien et pouvais marcher à vitesse ordinaire. Je descendis voir le docteur Chollet. Il déclara que je faisais des symptômes d'angine. Je devais retourner tranquillement chez nous, me reposer et faire les changements qu'il m'indiqua à mon régime alimentaire. J'allai me reposer deux semaines à La Prairie.

Rechute - Séjour à l'Hôtel-Dieu

Quand je revins, je me croyais en sûreté. J'allai faire une collection de lichens à La Prairie dans les bois en direction de Delson. Je fis une riche cueillette, mais ce fut ma dernière excursion botanique. Au retour, à environ un mille de La Prairie, j'eus un très douloureux spasme prémonitoire qui m'obligea de m'étendre sur une dalle de roche où je restai longtemps. J'eus grand peine à rentrer à l'ESSS. Le mercredi midi 15 mai, je ne pus me rendre à ma classe, alors à la paroisse. On appela un taxi pour me conduire à l'Hôtel-Dieu. Le docteur Damien Masson ordonna de suite le repos absolu. Mon cas était très grave: thrombose coronarienne avec complications.

Le docteur et la soeur Payette, directrice du département Olier où je me trouvais, étaient très intéressés à moi et rivalisaient d'attention. Le docteur s'asseyait parfois à côté de moi et, tout en caressant ma main, me disait : *«Ce sera long, mon frère, c'est un cas difficile»*. Je prenais un peu de mieux, mais après trois semaines, lors d'un violent orage d'après-midi, je me sentis épuisé et tout à fait faible. J'appelai la soeur. Rien qu'à me voir elle vit que j'allais m'en aller. Elle appela l'interne qui prit ma pression: elle était excessivement

basse. La soeur alors téléphona au docteur Masson qui ordonna d'installer sur mon lit la tente à oxygène. De plus on me donna l'Extrême-Onction.

Peu à peu je respirai plus à l'aise. Le lendemain matin le docteur vint en hâte et trouva ma pression satisfaisante; «*mais, dit-il, tout est à recommencer*». J'étais un grand malade. On placarda ma porte: **Pas de visite**. Et je restai isolé jusqu'à la fin de l'été.

Un jour, le docteur sourit en me voyant: «*Ah! dit-il, le frère Cléonique remonte la côte*». La première fois que je me levai, je fus assisté et le docteur voulut lui-même surveiller l'opération. Il me laissa cinq minutes assis sur le bord de mon lit et suivait mon pouls. Le jour suivant il voulut encore être là pour surveiller ma mise sur pieds. Enfin, gagnant toujours peu à peu assez d'assurance, j'en arrivai à marcher dans le corridor en m'appuyant aux murs. Les frères furent admis à me visiter, mais les premiers restaient trop longtemps. «*Ces frères ne sont pas raisonnables, disait le docteur, ils fatiguent le malade.*» On changea l'écriteau sur la porte. On écrivit: **Prière d'abrégé les visites**. En septembre, je fis des progrès notables et en arrivai à marcher par l'hôpital, à visiter le jardin, me promener quelques minutes sur la rue.

... retour à La Prairie: convalescence

Le 28 septembre, après quatre mois et demi d'hôpital, le docteur Masson me donna mon **exeat**. «*Vous avez été bon patient, me dit-il, vos vaisseaux peuvent maintenant vous permettre de vivre confortablement jusque par delà quatre-vingts ans.* » Je devais revenir le voir à l'hôpital, puis chez lui, tous les mois. Cela lui permit de déterminer la médication d'entretien qui me conviendrait le mieux. Je le revis ainsi de temps à autre jusqu'à sa mort.

Lorsque je rentrai à La Prairie, j'avais le coeur gros. Je ne dormis pas la nuit suivante. J'écrivis un mot à la soeur Payette comme elle m'avait recommandé, et lui dis ce que j'éprouvais. Elle me répondit qu'elle et le docteur savaient ce qui allait arriver, mais que mon coeur était capable de supporter le choc. Le docteur savait que j'étais très émotif et m'avait surpris à l'hôpital lorsqu'il avait dit: «*Le frère Cléonique vibre jusqu'au fond de l'âme*». Ma convalescence à La Prairie fut coupée par deux ou trois alertes et on appela un docteur. Mais quand je vis le docteur Masson, celui-ci me rassura en me disant: «*Il n'y a rien de cassé*».

Les longues, longues journées de ma convalescence ne furent pas empoisonnées par l'ennui. Je les employai utilement. Lorsque j'étais à plat sur mon sofa, j'écrivais sur un carton placé contre mes genoux, ou étendu à plat ventre, améliorant, polissant des passages de mon travail sur le mont Royal, séances entrecoupées de prières, de souvenirs aussi, ou bien je copiais des *Méditations sur la souffrance proposées aux Religieux*, dans un carnet que j'ai repris maintes fois. Quel courage, quelle consolation, quel généreux abandon à la volonté divine suscitaient des aspirations comme les suivantes:

«Délivrez-moi de la crainte de souffrir, délivrez-moi de l'ennui de souffrir, afin que je porte avec un front serein et un coeur tranquille le nombre et le poids d'épreuves que vous m'avez destinées. Faites que je ne me lasse ni ne me rebute jamais des souffrances qui accroissent mon amour.

Je souffre donc parce que Dieu m'aime et veut que je sois un saint! Jésus a fait de mes souffrances le noeud secret de notre amour. Il me fait sentir qu'il m'aime comme son Père l'a aimé en le dévouant de toute éternité à la croix.

Si quelquefois vous me voyez pleurer de tant de maux qui m'accablent, désirer la santé et même la demander, prenez pitié de ma faiblesse et donnez-moi ce qui plaît à votre Coeur pour la plus grande gloire de votre Père.»

Je restai au repos toute l'année 1941. Le soleil d'hiver m'attira souvent derrière la grotte où, bien abrité, je jouissais de ses rayons et respirais à pleins poumons.

Reprise des activités

Un beau jour du printemps 1942, je sortis travailler un peu au jardin botanique. Mais je dus faire grande attention. Le docteur Masson me répétait à chaque visite que je lui faisais: «*Go slow !*»

En septembre de cette même année, j'étais à l'E.S.S.S.

Les deux vacances suivantes me virent à l'école du village d'Oka, avec le frère Marie-Bernard. Je passai beaucoup de mon temps aux bois voisins soit pour herboriser soit pour me reposer. Mes meilleures distractions étaient des voyages au mont Saint-Alexis, au calvaire d'Oka, les randonnées par les collines et des tournées sur le lac des Deux-Montagnes. Mais comme mon état de santé ne me permettait pas de marcher beaucoup, j'étais obligé de me faire transporter. Lorsque nous allâmes au calvaire d'Oka, nous avions une vieille voiture et une vieille jument. Mes compagnons, tous gens de plaisir, durent pousser au véhicule à la montée, surtout pour la dernière étape, assez abrupte. Ils pouvaient dire qu'ils avaient trois choses à tirer ou pousser: le botaniste, la bête et la voiture. On prit un bon repos en haut. Mais quand il fallut descendre, Noëlla - c'était le nom de la jument - exténuée encore qu'elle était, ne put faire sa part; on dut, en retenant tout le train, l'empêcher de dégringoler avec la voiture. On arriva assez misérablement au mont Sainte-Anne, non sans avoir manqué le chemin à plusieurs reprises. Le lendemain matin on vit la pauvre bête s'affaisser à genoux sur la pelouse!

Revenant d'une tournée par les collines, nous fûmes pris par la nuit. Dans la nuit, que peut-on voir? Pour moi, ce qui m'intéressa beaucoup fut de voir paraître aux tournants tantôt ici, tantôt là et à différentes distances, une fenêtre éclairée se détacher des

silhouettes noires du paysage, comme une apparition lumineuse. Plus je regardais, plus le contraste était saisissant, sans être violent, à cause du rayonnement. Ce qui me captivait, c'était la mystique de ces fenêtres, voulant, d'après un prédicateur que j'avais entendu il y avait peu de temps ou un auteur que j'avais lu, voulant, disais-je, que ces fenêtres fussent le symbole des âmes unies à Dieu, rares unités, d'après lui, et difficiles à trouver. Quoi qu'il en soit, j'aime encore, dans mes voyages, regarder dans les lointains enténébrés ces fenêtres mystérieuses.

Rechute

Au mois de mars 1944, je tombe avec une pluie de larmes à ma place à la chapelle de l'ESSS. Transporté à mon lit, je vois les objets de ma chambre tourner continuellement. Le frère Agathange m'accompagne à l'Hôtel-Dieu où le docteur Masson lui demande de ne pas me laisser seul avant qu'on ne m'eût trouvé une chambre. Ça devait être sérieux. On me trouva une chambre, en effet, où pendant quelque temps les choses tournaient, tournaient. Après un mois et demi, environ, j'avais surmonté la crise: artériosclérose avec spasme d'angine.

Je ne retournai pas à l'E.S.S.S.

La Prairie

... enseignement au scolasticat

Après les vacances de 1944, j'avais suffisamment de santé pour donner des cours d'anglais au scolasticat. Comme il n'y avait pas de programme de déterminé, je demandai au frère visiteur au moins quelque spécification. «*Apprenez-leur à écrire de l'anglais*», dit-il. Je me fis un choix de modèles de rédaction, adoptai Washington Irving pour auteur à lire et commenter, quelques pièces particulièrement sonores pour pratique d'élocution, etc. Parfois l'heure d'anglais se faisait dehors. Je faisais trouver ou je donnais le terme qui convenait le mieux pour décrire les conditions du temps, la voix du vent, et que sais-je; on faisait devant un arbre l'ébauche de sa description. D'autres fois, j'apportais en classe et groupais sur une table tout un lot d'objets divers et il fallait en donner les noms et dire à quoi ils servaient. On trouvait tous les mots qui convenaient pour décrire des sons, des rires, des manières de boire, de manger, de marcher, ... Comme on disait: «*je me faisais aller*». Oui, beaucoup trop, comme vous verrez bientôt.

Me rappelant mes études de physionomie, études que j'avais appliquées devant un miroir, je leur donnai parfois des illustrations de la manière d'obtenir plus d'effet en élocution en accompagnant une déclamation de jeux de visage qui peuvent passer sans transition visible du sourire le plus paisible au masque le plus effrayant, de la candeur à l'hypocrisie la plus noire, etc., avec retours aussi surprenants à l'effet premier ou à des changements brusques. Un jour, une pointe de dissipation s'étant produite en arrière de moi, je me retournai soudain, passant instantanément d'un visage calme à un très dur. Un

des jeunes fut affecté péniblement, baissa la tête dans ses mains et je le vis pleurer. Cela me surprit d'abord. Mais à partir de cette leçon, je ne jouai plus avec ce moyen de répression et laissai mes muscles faciaux au naturel.

... l'herbier

Pendant ces années de classe avec mes grands jeunes gens, les soins que réclamait mon herbier absorbèrent trop de mon temps. Le frère Marie-Victorin m'avait plusieurs fois sollicité de le déposer à l'Institut botanique de l'Université de Montréal, soit pour y être conservé à part, soit pour être incorporé à l'herbier général, raisonnant que ma collection serait parfaitement conservée dans des cases modernes, et surtout deviendrait un instrument de service pour les nombreux botanistes qui passaient à Montréal. Je n'avais pas besoin de persuasion pour ma part. Il m'était d'ailleurs impossible de prendre soin de ma collection personnelle devenue trop considérable et, chez nous, personne ne s'y intéressait. Elle ne pouvait servir à personne d'autre qu'à moi-même. Avec la permission du frère Méréal, visiteur, je la donnai purement et simplement à l'Institut botanique. Elle fut dès lors incorporée à l'herbier de cette institution où j'avais droit de consultation et de travail. Je reçus bientôt du frère Marie-Victorin la lettre suivante:

30 juin 1943

*R. F. Cléonique-Joseph
École Supérieure Saint-Stanislas
Montréal.*

Mon cher collègue,

Comme suite à notre conversation du 28 courant, je suis heureux de vous dire que la proposition que vous nous faites concernant votre herbier, et qui est très généreuse, reçoit ma complète acceptation.

Il sera donc entendu que votre herbier sera incorporé à l'herbier de l'Université de Montréal et que nous prendrons les moyens nécessaires pour que votre nom et celui de votre congrégation soient placés au nombre des bienfaiteurs principaux de cet herbier.

L'Institut botanique se chargera de monter, à ses frais, une part de chacune des espèces déposées, part qui vous sera remise pour constituer, à l'usage de votre congrégation, un herbier parallèle à celui que vous déposez à l'Institut botanique.

Je suis très heureux que cet arrangement permette à tous les botanistes du pays et des États-Unis de rendre justice à votre travail. Les herbiers privés et qui sont gardés comme tels, peuvent bien donner quelque

satisfaction à leurs propriétaires, mais ils sont à peu près inutiles à la science en marche.

Il est bien entendu que vous serez toujours chez vous à l'Institut botanique et particulièrement à l'herbier, où vous pourrez venir travailler encore sur vos chères plantes qui vous rappelleront tant de belles et fructueuses excursions.

Je vous remercie donc bien cordialement en mon nom, et au nom de l'Université à laquelle je ferai rapport, de cette très remarquable contribution à la science canadienne-française.

Votre très obligé,

Le directeur,

(SIGNÉ) Frère Marie-Victorin

Frère Marie-Victorin

Fr. MV/GC

Je crois que suivant mon intention de tout céder, je me désistai de la part qu'on m'offrait dans le paragraphe trois. Comme beaucoup d'espèces de ma collection, en effet, n'étaient représentées que par un échantillon, ma cession eût été restreinte et un nouvel herbier ne m'eût été guère moins à charge.

Le conservateur du musée Redpath de l'université McGill me vit plusieurs fois examiner les richesses géologiques à l'ordonnance desquelles il présidait. Lorsque je portais là quelque spécimen à analyser, j'en recevais toujours la détermination scientifique accompagnée d'un «*acknowledgment*» des autorités de l'université.

... alternance : enseignement – maladie

Les 8 et 9 octobre 1946 eut lieu un **feu d'artifice** de météorites, en l'occurrence des draconides. Le 9, à la nuit tombante, je me rendis à la **commune**, m'étendis dans l'herbe face au Dragon, et restai là deux heures et demie à épier les traces de feu qui, occasionnellement, donnaient deux ou trois explosions avant de s'éteindre. De dix heures à minuit, j'en comptai neuf cent vingt. J'en fis la description en anglais pour mes scolastiques. Il paraît, d'après l'un d'eux, que je m'étais étendu sur le dos sur la marche du tableau pour leur faire ce récit, sans doute pour mieux orienter de la main les trajectoires courbes des phénomènes, comme je les avais vues.

Le 3 juillet 1950, après dîner, ayant pris mes hardes de travail pour aller au jardin botanique, je sentis dès avant de sortir des prémonitions d'angine qui se turent l'une après

l'autre. Je sortis malgré tout, mais ce fut à grand-peine que j'arrivai au kiosque du jardin. Je dis au frère Hermas qui venait à moi: «*Allez me chercher un de ces fauteuils sur la pelouse*». Quand il revint, je m'assis défaillant. J'étais en proie à une autre crise cardiaque. «*Allez chercher l'infirmier*», dis-je. Celui-ci, en me voyant la figure congestionnée, demanda le médecin et, en l'absence de l'aumônier, un prêtre de la ville. Le prêtre m'administra. Le médecin fila en éclair chercher un oxygénateur de sûreté. Les émanations me firent reprendre vie. Mais j'avais considéré l'éventualité de mon extinction, là-même sous mon kiosque. Cependant, après un certain temps, le médecin déclara qu'on pouvait me transporter à l'infirmierie. Des volontaires me portèrent dans mon fauteuil jusqu'à l'étage de l'infirmierie. Trois jours plus tard une ambulance me déposait à l'Hôtel-Dieu. C'est le docteur Lefebvre qui prit mon cas en main.

Lorsque je pris du mieux, les scolastiques se mirent à m'écrire un petit mot régulièrement. Je leur répondais aussi régulièrement de mon pupitre, en l'occurrence mes jambes remontées ou mon ventre non encore beaucoup réduit.

Je fus libéré le 16 septembre.

L'unique cours d'anglais que je pus reprendre me laissa épuisé en juin 1955.

J'aurais pu dire que je n'avais pas de chance vraiment. Mais si je consulte mon carnet spirituel, j'y trouve déjà, en 1944, l'acceptation de mes souffrances de 1950 et même leur désir implicite :

«Quand je vous vois souffrant ainsi pour moi, ô mon cher Jésus, je ne puis pas ne pas accepter de souffrir pour vous, votre grâce m'y aidant. »

J'ai dû d'ailleurs le demander explicitement, car je trouve noté en 1953 :

«Seigneur, je n'ai pas eu le courage de vous renouveler cette demande. Mais si vous voulez, Jésus, eh bien oui, encore oui !»

La réponse devait venir sous peu.

... un cours à l'université

Au printemps 1951, on me demanda de donner dix cours sur la méthodologie des mathématiques à l'Institut Saint-Georges, Université de Montréal, cette année même 1951 et dix autres en 1954. J'acceptai, bien que fort craintif pour ma santé. Lorsque le jour arriva, j'étais prêt, avec un cours serré dans mon cartable, des résumés pour les étudiants et toute une série d'objets divers, cartons, figures mécanisées, disposés par ordre de besoin dans des boîtes à portée de main. Il y avait à écouter et à voir, et plusieurs trouvèrent épatante cette manière d'exposer et d'illustrer en même temps. Rares, je pense, s'il y en avait, ceux qui auparavant avaient vu le jeu des figures mécanisées si propres à

généraliser un fait, comme par exemple le concours des médianes d'un triangle, dans toutes les formes et dimensions que prenait ce triangle, par un simple jeu de coulisses.

Jubilé d'or de vie religieuse

À la fin de la retraite de juillet 1952, on voulut absolument célébrer mon cinquantenaire de vie religieuse. À cause d'un excès d'émotivité qui me menaçait, je m'opposai à toute cérémonie spéciale à la chapelle et restai dans mon banc ordinaire. Le frère Damase fit un éloge exalté, sinon outré, de mes travaux. J'hésitai à répondre, quoique j'eusse mes feuilles en main. Mais je sentais de douloureux symptômes m'empoigner. Les mots qui rivèrent tous les sourires sur moi et furent probablement le mieux retenus furent les derniers de ma salutation initiale: «... *Et vous surtout, bien chers confrères dans le travail, adjoints comme moi à perpétuité . . .* »

Ne me souvenant plus de ce que j'avais dit ensuite, je feuilletai **L'entraide fraternelle** d'octobre 1952 et je retrouvai mon texte. Je dis:

«Vous savez les motifs généraux de reconnaissance que l'on rappelle en pareille fête du district, ce qui me dispense d'insister. Reconnaissance à la Congrégation qui m'a tellement favorisé.

La conscience que j'ai d'être l'objet de tant de sollicitude de la part de la Providence me porte naturellement à une plus grande correspondance à ses bienfaits, marquée par des renouvellements: renouvellement dans la pratique de mes vœux sans doute, renouvellement dans la pratique de la vertu.

J'ai beaucoup travaillé pour obtenir mes rouleaux: je ne les ai pas volés. Néanmoins, il me manque ce qui vaut mieux que la science humaine. Le saint du jour, saint Antoine-Marie Zaccharia, avait pris ses grades en médecine, mais à l'exemple de saint Paul il s'appliqua à acquérir la science suréminente du Christ. Répétez à mon intention, mes frères, l'oraison de sa fête: "Faites-nous, Seigneur Dieu, apprendre selon l'esprit de saint Paul la science suréminente du Christ, dont le bienheureux Antoine-Marie fut si merveilleusement instruit".

J'ai beaucoup travaillé: ce n'était que juste. Chacun ne doit-il pas, à l'exemple de notre vénérable Père, porter au maximum l'efficacité de ses moyens de servir ?

J'aime Dieu, oui. J'aime les hommes et les bêtes, les champs, les bois, les eaux, le ciel, tout. J'aime la joie et ses symboles, et pourquoi pas ? La joie est parmi les forces du monde. D'après le prophète Baruch dans son éloge de la sagesse:

"Les étoiles brillent à leurs postes,

*et elles sont dans la joie;
Il les appelle et elles disent : Nous voici !
et elles brillent joyeusement pour Celui qui les a créées”.*

*Y a-t-il mieux qu'un service joyeux? Sourire, mes frères, sourire à tout,
sourire quand même, sourire à Dieu qui fleurit et dore notre vie, comme
il fleurit et dore nos champs.»*

Il va sans dire que je fus très honoré de recevoir un cadre-souvenir de la bénédiction du Saint-Père.

Voyage en France

À la fin de l'année scolaire 1955, le frère Mamilien ayant appris qu'il me faudrait un compagnon pour aller en France, se proposa lui-même et m'assura de ses bons offices. J'acceptai. Je fis diligence pour mettre de l'ordre au jardin botanique, et cela presque tout seul. Je nettoyai tout, fis la taille des arbustes, examinai l'irrigation et le drainage. Le frère Mamilien se chargea des formalités, billets, etc. Je n'eus qu'à me procurer un passeport.

... Baptême de l'air

Le 3 août, nous étions à Dorval. Dans l'avion, nos fauteuils étaient dans l'axe d'alignement des hélices, de sorte que, du hublot, j'avais ample vue à travers les hélices, horizontalement, verticalement et en plongée. Je restai éveillé toute la nuit et ne perdis pas un aspect du voyage aérien. Vous pouvez juger par la description suivante que j'étais captivé.

Mon premier vol de Montréal à Paris Dorval, 3 août, 16 h 30, heure de Montréal

Notre avion, un super-Constellation de la ligne Chicago-Montréal-Paris-Milan-Rome, 80 passagers, s'éleva rapidement en s'orientant vers le nord-est, au-dessus des lits de cumulus étincelants de blancheur qu'il rasait d'abord mais qu'il laissa vite très au-dessous de lui, immobiles comme des moutons de Carrare. Le paysage terrestre, quand il nous apparaissait à travers les entre-nuages, se serrait graduellement et, lorsque nous nous établîmes définitivement à 22 000 pieds d'altitude, il ressemblait à une carte topographique. Vers le coucher du soleil, les amoncellements de nuages devinrent plus denses et se dorèrent sur les crêtes, cependant que les ombres d'un bleu de neige infiniment moelleux s'approfondissaient dans les vallonnements; puis, à la disparition du soleil derrière nous, ils revêtirent

un bleu cendré d'un morne désolant et s'étendirent d'un horizon à l'autre, couvrant un en-dessous invisible, mystérieux et troublant comme un abîme.

L'avion fonçait toujours, frémissant et imperturbable, sujet de temps à autre à un léger roulis ou tangage. Le crépuscule avait ceint le soir d'un large bandeau d'orangé, d'or et de perle. Quand cela s'évanouit, l'immensité sous la lune qui montait prit l'aspect d'une banquise suspendue dont on eût dit qu'elle reposait sur la mer, tellement l'espace en-dessous n'avait ni perspective, ni relief. Nous survolions alors l'Atlantique, ayant laissé loin derrière nous Terre-Neuve que nous n'avions pu voir; et notre isolement dans l'espace, tous feux éteints, était complet.

Parfois, des formes fantastiques surgissaient au loin: montagnes de brouillard ou de ténèbres baignées de lune dans lesquelles nous plongeions sans hésiter, gouffres et fleuves sombres que nous franchissions d'une haleine, puis c'était le déchirement, l'éparpillement ou même le retrait total de la banquise avec parution impressionnante de ce noir amorphe et trompeur à travers lequel rien ne fut perceptible durant toute l'envolée et au-dessus duquel notre Constellation impavide vibrait d'une même force inlassablement, inlassablement. Des cirrus légers, ordonnés ou enchevêtrés, des mousselines vaporeuses, des tissus de filaments comme des toiles d'araignées, parurent occasionnellement dans le ciel supérieur où la lune s'encercla de halos quasi imperceptibles. L'aurore vint après une courte nuitée, rosit les franges d'un ciel nettoyé et mit des touches d'or aux massifs de nuages posés comme des châteaux ou des tours aux confins de l'horizon.

Nous approchions de l'Europe. Le soleil monta sur la banquise qui ruissela d'abord de lumière, puis au grand jour disparut complètement. Comme nous approchions du bord de l'océan libéré, il nous parut voir s'y dessiner une traînée indécise de brindilles et de poussières. C'était la côte de Normandie et le mont Saint-Michel, mais si loin, si loin sous nos regards plongeants que nous n'en distinguons qu'à peine les détails.

Le Constellation descendit peu à peu et nous contemplâmes avec émerveillement et émotion le dessin qui se précisait sous une soleillée idéale, carrelage net et diversifié, ponctué de points clairs qu'étaient encore les maisons et sillonné du fil d'or des routes, le tout s'étendant dans toutes les directions à perte de vue. L'avion glissant bas laissa les flocons de nuages blancs flotter au-dessus de lui et, comme nous admirions les campagnes, les bois et les villes qui maintenant nous passaient en vitesse, lui, tombait, tombait, et, presque soudainement, il roula sur la piste d'Orly.

(Orly, 4 août, 10 h 45, heure de Paris)

... *Paris - Rennes*

Je montai au 49, avenue Duquesne, où nous avions une école. En me couchant le premier soir, j'eus une crise d'indigestion, sinon une crise cardiaque, qui se passa rapidement. Après deux jours le frère Mamilien vint me chercher et nous prîmes le train de Bretagne. Je descendis à Rennes et lui continua sur Quimper. J'allai demander logis et couvert chez le frère Gabriel-Henri, visiteur, au nouveau 49, rue Saint-Hélier. Étant allé voir ma soeur Philomène au 69, rue du Général-Margueritte, je m'égarai au retour et ne parus de nouveau devant le 49, Saint-Hélier que tout juste avant 9 heures. Le frère visiteur m'aperçut de sa fenêtre et me déclara comme il eût fait à un bleu que si j'étais arrivé une minute plus tard il m'aurait laissé coucher dehors. J'entrai tout de même et il me sermonna. Mais tout cela n'était qu'apparence. J'appris vite à qui j'avais affaire et j'en profitai. Si on devait rire tant que je restai là! Ce frère Gabriel-Henri, le frère François Gendrot, sous-visiteur et recruteur, et le frère Justus Beauvir qu'on appelait toujours alors M. Beauvir, formaient un trio idéal capable de semer la joie à la volée. Mais le frère visiteur avait un malin plaisir à se jouer des inavertis et des non-défiants. Et s'il s'est amusé à mes dépens! Il n'y avait personne comme M. Beauvir pour tirer quelqu'un d'affaire, prodiguer l'amabilité, faire des charités. Le frère François était le plus serviable des voituriers. Combien de services je leur dois à tous trois!

... *Visites : famille – frères*

J'étais venu pour voir les miens. Je me rendais à pied chez ceux qui demeuraient en ville. Mais je profitais souvent de la charité du frère recruteur qui, dans ses randonnées, passait parfois à proximité de quelque membre de ma parenté. Le frère visiteur lui-même voulut me conduire au Haut-Poirier en Domloup, où l'on faisait dans une grande réunion de parenté la fête de baptême de mon petit-neveu Alain et, par comble de gentillesse, vint me reprendre après souper.

J'eus l'occasion d'aller à Mordelles, à Josselin, à Antrain, où je revis des anciens du Canada. J'allai à une réunion de l'Amicale des Anciens à Cancale. Là mon plaisir fut gâté, parce que je perdis (?) mon portefeuille à Belair. Le frère recruteur alla voir la famille d'un aspirant-juvéniste et je restai sur le chemin à herboriser. Pour quelque raison je tirai mon portefeuille et un calepin et laissai cela sur le pare-choc. Le recruteur revint, m'appela et ferma sa porte, le tout en un coup de vent. J'entrai de mon côté, mais, saisi par le **coup de vent**, j'oubliai le portefeuille. À Cancale, j'y pensai. Ne le trouvant pas dans mes poches, je fus complètement défait et n'eus de confort le reste du jour. Je ne crois plus à tout le roman qu'on avait alors monté. On me dit pendant le banquet que mon portefeuille avait été déposé sur le bureau de l'annonceur. Pourquoi alors ne pas me l'avoir donné? Comment expliquer que le téléphone - et quel téléphone? - annonçant que le portefeuille était retrouvé, arriva juste au milieu de notre souper à Saint-Servan? Pour moi, quelqu'un - je crois savoir qui - avait le portefeuille sur lui. On s'amusa quelques jours à mes dépens. Sait-on quels tours des amis peuvent jouer à un ami sans défiance?

... *Jersey et Rennes, en bref...*

Je voulus aller causer avec le T. C. F. Célestin-Auguste, grand-maître du second noviciat à Jersey. Quand je le rencontrai, il devait être très pressé d'ouvrage, car je n'eus de lui qu'un salut: «*Would it be possible !*» Il passait. Il fit signe aux grands novices du Canada de venir me saluer. Je fus déçu. J'aurais voulu causer amicalement comme on avait fait autrefois à Plattsburgh. Je m'en retournai à Rennes dès le lendemain matin.

L'installation du frère Gabriel-Henri comme visiteur fut la seule réunion à laquelle j'assistai à Rennes.

... *Lourdes*

Le frère Mamilien et moi avions décidé de nous rendre à Lourdes le même jour à la fin de septembre, avant le grand pèlerinage du Rosaire, lui devant partir de Paris et moi de Rennes pour nous rejoindre à Bordeaux. Ne le voyant pas en gare, je pris le train de Lourdes, pas mal désemparé à la pensée de me trouver sans compagnon. En descendant en gare de Lourdes, nous fûmes surpris de nous retrouver. Sans le savoir, nous étions dans des wagons voisins. Le frère Anatolius-Louis nous conduisit à l'école Saint-Joseph, puis il retourna à ses fonctions. Quelque temps avant le lever, le lendemain, j'eus une crise comme celle que j'avais eue à Paris. Le frère Anatolius-Louis nous conduisit chez un photographe qui avait d'excellentes vues de la grotte débarrassée de ce qui encombrait ses abords. Il les eut pour rien. Je vis la grotte elle-même en sa compagnie et l'examinai avec soin, appréciai le surplomb du rocher et de la niche des apparitions. Il me donna les mesures que je lui avais demandées. Tout cela, c'était en vue de refaire notre grotte à La Prairie. Mais c'était inutile car je devais constater à mon retour que l'ancienne grotte avait été recouverte d'un nouvel enduit de ciment.

À l'école Saint-Joseph, les frères étaient très occupés à préparer des chambres pour les pèlerins qui allaient affluer. Nous comprîmes que la location de leurs chambres leur rapportait une bonne somme qui allait à l'entretien de leur juvénat. Pensant que nous allions être encombrants, nous repartîmes dès le lendemain matin. Le frère Mamilien prévint le frère Ferdinand-Pierre qui se trouvait alors à la Villa des Tilleuls à Nantes. Nous arrivâmes là à la nuit tombée. Je dus faire une halte sur le chemin de l'église le lendemain matin. Décidément, j'accumulais de la fatigue. Je visitai l'arboretum de Nantes et nous repartîmes pour Rennes. Au frère Mamilien qui retourna à Paris, je donnai mon billet d'avion pour qu'il pût aviser le bureau d'Air France à temps de mon retour avec lui à la date fixée.

Plans déjournés: visite de la maladie et séjour prolongé

Trois jours à Josselin auraient dû me reposer. Je me laissai entraîner à une visite à l'abbaye de Thymadeuc, visite qui fut très intéressante, mais je rentrai à Rennes bien

fatigué. Après quelques jours je fis une dernière tournée de ma parenté. Ceux que je vis, je tenais à les voir parce que je croyais que ma présence leur était utile.

Une semaine avant de quitter la Bretagne pour Paris, je fus pris d'une violente crise de tremblement au milieu de la nuit, juste comme je me recouchais après un profond sommeil de quatre heures. Cette nuit-là, fort heureusement, un frère de passage au 49 couchait dans la chambre voisine. Je donnai quelques coups de poing dans la cloison. Il vint. Me voyant dans cet état, il descendit avertir le frère visiteur et M. Beauvir. Ce dernier téléphona au docteur Lanchou, le meilleur médecin qu'il connût. Il arriva en quelques minutes et me donna une grosse injection d'un tout nouveau remède qui me calma, après quoi je dormis profondément jusqu'au matin. Quand il descendit avec les autres frères, il leur dit: «*Quelquefois on appelle de nuit pour de légères indispositions; mais dans le cas présent, vous avez bien fait d'appeler, car si je n'étais pas venu, votre malade n'aurait pas duré longtemps*». Il revint de bonne heure le lendemain matin avec un sédatif approprié, et sachant que je voulais retourner au Canada par avion dans cinq ou six jours, il me recommanda, en insistant, de ne pas partir avant d'avoir vu un cardiologue. Je restai couché les jours suivants et écrivis un mot au frère Mamilien, lui disant que je venais d'être frappé d'une crise cardiaque et ne pourrais partir avec lui. Je le priai de faire ouvrir mon billet de retour et de me l'envoyer au 49, Saint-Hélier.

Après trois jours, le frère François me conduisit chez le docteur Le Damany, qui fit un contrôle par électrocardiogramme et me demanda quelle médication d'entretien je suivais. Je dus répondre que les médicaments que j'avais apportés et dont je ne connaissais pas les noms étaient épuisés. Puis il me donna une ordonnance assez longue, ajoutant que je ne pouvais pas retourner au Canada à la date indiquée. Je devais revenir le voir après trois semaines. D'ici ce temps-là, nuits de 12 heures avec deux siestes de deux heures chacune pendant la journée. Pas de sel, pas de graisse, donc pas de beurre ni de lait.

Mon «*oui*» à Dieu de 1953 avait sa réponse et je l'en remerciai.

... *Josselin*

On m'envoya à Josselin où je fus accueilli avec grande bienveillance par le frère Hipparque, la soeur infirmière, l'infirmier, tous les frères et l'on prit grand soin de moi. Après trois semaines, le frère François Gendrot vint me chercher pour une seconde visite chez le docteur Le Damany. Il n'y avait pas d'amélioration sensible. Il me dit que si je devais retourner là-bas, il me faudrait un compagnon qui se chargerait de tout pour moi, ne fût-ce que pour acheter un billet de train. Je lui dis que je pourrais avoir un compagnon à la mi-janvier. Il me donna une ordonnance pour trois mois.

Je revins alors à ma chambre de Josselin. Cette chambre me plaisait à cause de sa grande fenêtre donnant sur le sud. J'aimais, de mon lit, voir le soleil la traverser pendant le jour et la lune pendant la nuit. À la soeur infirmière qui aurait tiré le rideau je demandai de laisser passer la belle grande lumière qui me faisait penser à Notre-Seigneur

et lui citai la phrase de saint Jean: «*Erat lux vera quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*», ce qui la laissa interdite. Quand la nuit venait sans lune, je laissais quelquefois la lampe allumée, car dans la grande clarté j'avais comme une intuition d'une présence de la soeur près de moi ou pas loin dans le corridor et cela me consolait. Un soir, je dus la faire venir. Je me sentais plus mal. Elle resta près de moi; mais mon cas lui étant inconnu, elle ne pouvait rien faire. Après une heure ou plus, je lui dis d'aller se reposer, qu'elle avait besoin de repos et que ça se passerait.

Une fois rendu au Canada, j'appris du docteur Lefebvre que mes difficultés qui survenaient tous les quinze jours étaient dues au fait que, ces quinzaines-là, je prenais le pronestyl seul sans l'accompagner de la natisédine, les deux devant se prendre ensemble.

Les semaines passant, je pris du mieux et j'abandonnai peu à peu les heures de lit; j'allais à la chapelle et descendais le midi au réfectoire commun, mais je me couchais toujours après souper. Vers dix heures, un certain soir, je ressentis dans mon sommeil un terrible coup de massue à la tête, mais je ne pouvais dire de quel côté il était venu ou s'il m'était tombé dessus, ni où je me trouvais, n'ayant aucune autre sensation que celle de ce formidable coup. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Il arriva que mon bras droit commença à bouger, et à bouger sur ce que je reconnus alors être le plancher. Je me dis: je suis tombé. Puis ma main gauche traîna dans quelque chose de gluant. Je saigne! pensai-je. Mystère encore. Je ne pouvais faire aucun effort, ni appeler au secours. Je ne me sentais pas encore de tronc ni de jambes et ma douleur à la tête n'était pas localisable.

Après un certain temps, je pus faire quelques efforts, me tirer de côté et d'autre et finalement je réussis à toucher un obstacle en reculant. Je réalisai que c'était mon lit. À force d'efforts, je grimpai de dos suffisamment pour me tenir un peu. Me hissant davantage, je trouvai le bouton de la lampe et allumai. Je réalisai alors ce qui s'était passé. Comme je ne me souvenais absolument de rien de ce qui s'était passé depuis quelques instants avant mon entrée dans ma chambre, j'y étais entré endormi, somnambule. Ayant eu besoin de me lever vers dix heures, je le fis en effet, mais ma descente de lit ayant fui sous mes pieds, je tombai de mon long et m'assommai sur le plancher dur. Comme j'avais gardé mes lunettes, la monture du verre de gauche fendit l'arcade sourcilière gauche et s'y enfonça, témoin la tache de sang devant la porte et les filets de gouttes en rayonnant. Je pensai d'abord aller au lavabo et m'y laver. Mais craignant une faiblesse, je sonnai l'alarme. Le frère de garde arriva en quelques minutes. Me voyant dans l'état où j'étais, il appela l'infirmière qui me fit un pansement sommaire; elle appellerait le docteur le lendemain matin. Ma blessure guérit vite, mais désormais, avant de me coucher, je poussai la descente de lit jusqu'au mur.

J'avais écrit à mon neveu Emmanuel de Cholet, en Maine-et-Loire, que je ne pourrais pas aller le voir cette année-là. Or il dut apprendre par d'autres parents que, terrassé par une crise cardiaque, j'étais retenu à Josselin. Alors, il vint me voir, lui, sa femme et sa fille, avec un ami qui les amena en automobile. Ce fut une agréable surprise pour moi. Ainsi, je vis tous ceux chez qui je voulais passer. Je lui promis que si je devais faire un autre voyage en France, j'irais le voir à Cholet.

Retour à La Prairie

Le docteur Le Damany s'absenta pendant la première moitié de janvier 1956. Comme j'étais certain d'avoir le compagnon de voyage idéal dans la personne du frère Godefroy-Marie Pellerin, je me contentai de l'avis encourageant du docteur de Josselin. Un frère du 49, Saint-Héliér fit redater mon billet de retour pour le vol du 16 au soir. Le 15, le frère François Gendrot étant venu me chercher, je fis mes adieux à Josselin, remerciant particulièrement le frère Hipparque, directeur, la soeur infirmière, l'infirmier et tous ceux qui avaient pris soin de moi. Je rentrai alors au 49, Saint-Héliér devenu un chez-moi, où je trouvai le frère Godefroy-Marie Pellerin. Le lendemain, ayant remercié le frère Gabriel-Henri, visiteur, M. Beauvir, le frère François Gendrot et Madame Chalopin, notre si dévouée cuisinière, je m'abandonnai à mon compagnon de voyage. Je n'eus désormais pour le reste du voyage aucun souci, aucun trac. Docilement, je suivais celui qui était chargé de moi. Comme il y avait des places libres dans le grand compartiment des touristes, avec une rangée complète de fauteuils inoccupés à l'arrière, il démontra les accoudoirs entre les deux premiers. Je pus m'étendre en diagonale et, ce qui était beaucoup mieux, je dormis une bonne partie de la traversée. Comme j'avais annoncé mon retour, plusieurs frères m'attendaient à Dorval.

À La Prairie, je n'eus rien de plus à coeur que de rencontrer le frère Godefroy pour le remercier de l'assistance qu'il m'avait donnée pendant mon voyage de retour. Je n'avais rien éprouvé de mal depuis mon départ de France et je crois à la parole du docteur Le Damany, que dans un cas comme le mien, il faut éviter les tracasseries, les soucis, même les simples embêtements comme celui de s'occuper de ce qui ne nous regarde pas.

Il me restait des mois de convalescence à faire. Comme la nouvelle infirmerie n'était pas terminée, on me logea au n° 16 de l'ancienne. J'avais l'**avantage** d'être chauffé à en griller et l'ennui d'être souvent dérangé dans mon programme de repos par les passants et par les **haut causeurs** et rieurs de la chambre 14, un peu plus loin.

Une de mes premières résolutions fut de demander un rendez-vous au docteur Lefebvre, à Montréal. Il examina l'électrocardiogramme du docteur Le Damany et en prit un lui-même. Il se trouva que les médicaments que j'avais étaient justement ceux qu'il prescrivait dans mon cas. Seulement, il en limita la dose et supprima le pronestyl. En somme, j'étais assez bien.

Toutefois, comme j'éprouvais toujours certaines douleurs dans des occasions données, par exemple après les repas, je repris mes visites au docteur Lapierre de Verchères, dont la médication d'entretien régulièrement contrôlée devrait compléter l'action de la précédente. C'est lui qui, en août 1951, m'avait déclaré après un long examen que mon angine et mes arythmies étaient des phénomènes réflexes dus à une anomalie au duodénum. Grâce à son traitement persévérant, je puis maintenant (1962) faire un peu de classe. Mais je ne puis marcher, sinon quelque peu à la façon des flâneurs, et surtout il m'est dangereux de monter à pied un escalier ou une côte...

Adieu au jardin botanique

Dès que je pus marcher suffisamment, après mon retour de Bretagne, je descendis au jardin botanique. Hélas! il était complètement abandonné! Je me rendis aussi à la serre. Le frère Louis-Alphonse y était occupé et je m'aperçus qu'il ne pensait qu'aux plantes cultivées, aux **bouquiats**. Et moi qui avais cru que nous pourrions travailler ensemble, terminer le jardin botanique et l'affilier au Jardin botanique de Montréal! Le frère Hermas y passait de moins en moins de temps et moi je ne pouvais absolument plus y travailler. Quelques mois après, je remis au frère Marcien, visiteur, ma démission comme directeur de ce jardin.

Je n'y retournai plus!

J'écrivis dans mon carnet personnel: *«Cher frère Joas, je n'ai pu réussir à faire ce que vous m'aviez demandé. Il faudrait que vous restauriez mes forces, ou que vous arrangiez les choses pour que l'on me donne de l'aide et que l'on ne détruise pas ce que j'ai fait jusqu'ici.»*

Bien que l'oubli recouvrira tous ces souvenirs, il y a des choses entre autres que ma mémoire aimera longtemps à me représenter: voir s'éteindre la dernière bûche dans ma petite fournaise les soirs d'hiver. Soulevant le couvercle, j'admirais la flamme bleutée jouer sur la bûche - bientôt un simple tison - la pénétrer, puis presque disparaître, en lécher les flancs, donner une flambée en spirale, retomber et ainsi de suite, vingt, trente minutes, jusqu'à ce qu'elle fût presque morte. Je pensais naturellement à l'Esprit-Saint, dont les flammes dans mon coeur dépendent de l'amour qui l'anime. Je te revois encore, ma petite fournaise, avec ton tison ardent et tes jets de flamme vacillants qui faisaient danser mes ombres l'entour.

Puis il y avait l'**ermitage** et sa solitude. Celui qui l'avait trouvé était à l'abri des regards des passants de l'autre côté du lac. Là, je pouvais lire ou reposer en toute sécurité, distrait seulement par le froissement des feuilles mortes que faisaient les pieds du promeneur dans les sentiers, le babil des oiseaux ou le frôlement de leurs ailes quand ils venaient s'abreuver au lac. Le vent rarement tempétueux, le plus souvent s'y faisait tendre, harmonieux, toujours chantre et concert à la fois. Le frère Joas eût aimé ce lieu; aussi l'appelais-je l'*Ermitage Saint-Joas*.

Il y avait aussi la vie des cascades où le ruissellement de l'eau roulant roulis-roulis dans son lit se mêlait au glouglou murmuré des plongeons, partout au bruit des babilis, rires, éclaboussures, gazouillis, claquetis et clapotis, et, lors des **grandes eaux**, au timide grondement des cavernes.

Puis, après quelques années encore, peut-être, tout se serrera dans moins de mots, plus résignés :

Et quoi, là-bas, mon piano, je n'entends plus la pluie de tes billes de cristal et leurs arpèges tintant dans le calme du soir; harmonies de l'ermitage et des cascades, vous êtes-vous tues pour toujours, alors qu'il me semble voir le frère Joas se promener en oraison dans les sentiers ? Pourquoi, mon petit poêle, t'éteindre ainsi pour tout le temps? Pourquoi es-tu mort ? Pourtant il me semble que le frère Joas aimerait se pencher sur toi, le visage éclairé de ta braise et nimbé de tes reflets!

Chères humbles choses, bien qu'on soit peut-être passé à côté de vous d'un air dédaigneux ou qu'on vous ait fait disparaître, vous avez pourtant fait votre petite part de reflet à la gloire du Seigneur, et j'en suis heureux. Dieu a posé sur vous son regard et vous a trouvées bonnes comme tour ce qu'il a fait.

Au fil des jours

Lorsque la nouvelle aile de la maison fut prête, on m'installa au deuxième, mais je n'aimais pas mon nouveau local trop petit, trop sonore, d'où l'on entendait les bruits des chambres voisines et même d'en dessus et surtout du corridor; les ventilateurs étaient indiscrets et, les nuits de vent, la rotation de leurs pales sur le toit s'entendait parfois comme un bruit de ferraille.

On travaillait alors à la réfection du deuxième étage du corps central de la maison, où était mon ancienne chambre que je devais reprendre. Je fis descendre au scolasticat et autres lieux tout ce que j'y avais encore. J'abandonnai mes notes pour travaux futurs, mes collections, mon herbier de Plattsburgh. Ma collection de figures et appareils de géométrie expérimentale fut tassée pêle-mêle dans les meubles trop exigus de l'ancienne infirmerie, avec le résultat que plusieurs furent brisés ou allèrent servir ailleurs sans revenir. Je ne gardai que mon nécessaire à dessiner et quelques objets que je croyais pouvoir utiliser encore. Je commençais à me sentir détaché et parfois j'en souffrais.

... Comité des Livres

Qu'allais-je faire? Mis sur la liste des services du **Comité des Livres**, je m'attendais à avoir quelque travail à exécuter, à moins que je ne fusse déposé là comme un objet dont on ne savait que faire et qu'il fallait bien, pour la forme, caser quelque part, puisqu'il était maintenant hors de question de me remettre dans l'enseignement. Le frère Théodore, dans ses bonnes années de plaisir, aimant à mordre un peu, citait avec malice la parole de Bernard Shaw: «*On admire les docteurs pour leur science; comme professeurs, on les tolère*». Mais quand ils sont remisés, que dit-on?

Le frère Agathange me demanda d'écrire les plaquettes d'histoire naturelle ou leçons de choses dont on parlait beaucoup alors, Il me fournit les renseignements sur ce qu'on me demandait, et divers modèles. Quelque chose ne dut pas tourner rond. Il me redemanda

tout ce qu'il m'avait fourni et je vis sans tarder quelqu'un se camper devant moi et, les pouces aux aisselles, me dire: «*Moi, je ne suis pas docteur ès sciences et cependant je suis chargé des plaquettes d'histoire naturelle !*» Je perdais l'occasion d'écrire ce qui, comme on dit, était assez dans ma ligne.

À la demande du frère directeur du Comité des Livres, j'entrepris une nouvelle rédaction de notre géométrie. Je lui demandai les conditions qu'il faudrait remplir pour que mon travail fût approuvé par les autorités de Québec. Il me répondit que le nouveau volume ne devant être qu'une refonte de l'ancien, il n'y aurait pas besoin de demander une nouvelle approbation. Je fus occupé à cela depuis 1950 jusqu'en 1957. La mise en pages était terminée lorsque j'appris que le livre ne serait pas approuvé et donc resterait dans les plombs pour longtemps, s'il n'allait pas au four. Le frère directeur du Comité des Livres, après d'infructueuses tentatives de le **pousser**, s'en désintéressa. On aurait pu le faire rouler dans les presses pour les écoles indépendantes, mais les presses ne suffisaient pas à produire leur ordinaire, Il fallut attendre.

En 1957, grande retraite à Drummondville. Je la suivis.

De nouveau: la France...

J'échappai bientôt à des engagements tracassiers et m'envolai vers la France. Un Boeing 707 à réaction m'emporta à Orly après 5 heures et demie de vol; vol sans intérêt en lui-même, car nous eûmes constamment en dessous de nous une épaisse mer de nuages et de brouillards. À Orly même, nous ne vîmes le sol que lorsque l'avion allait atterrir.

Dès l'après-midi, je partais pour la Bretagne. Je fus hébergé chez mes amis du 49, Saint- Héliier, naturellement. Je n'y retrouvai pas M. Beauvir: il était mort au début de 1957. Mais j'y retrouvai la même charité et la même gaîté.

Le 1^{er} août, nous étions à Ploërmel pour la grandiose célébration en plein air du 100^e anniversaire de la mort de notre Vénérable Père. Je n'entreprendrai pas de décrire la beauté et la solennité des cérémonies. Les plaquettes du temps nous émerveillent encore.

De retour à Rennes, j'entrepris de repasser encore chez les miens. Hélas! ma soeur Philomène était morte l'automne précédent et la plus jeune de notre famille, ma chère Adèle, était à l'Hôtel-Dieu. Je devais la revoir plusieurs fois.

Le 21 août, je retournai à Ploërmel pour la réunion des amicales de toutes les parties du monde où se trouvaient nos frères, réunion moins solennelle et moins colorée que celle du 1^{er} août, mais certainement exaltante.

Cette fois, j'avais été sage, j'avais fait le moins possible de sorties à pied, préférant la voiture du frère François Gendrot, ayant souvent recours aux cars ou aux taxis. Je me sentais très bien et ne redoutais pas de rechute. Je reprenais visiblement de la santé.

Il y avait cette visite à Cholet que j'avais promise à mon neveu Emmanuel, lorsqu'il vint me voir à Josselin, et je me demandais comment me rendre là. Or le frère François Gendrot méditait justement de faire une visite à son frère, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, tout à côté de Cholet. Les choses s'arrangèrent. Nous nous rendîmes tous les deux à Cholet, où il me déposa chez mon neveu, tandis que lui continua sur Saint-Laurent. Nous rentrâmes trois à Rennes dans la soirée: les deux Gendrot et moi. Puis je me rendis par car à Josselin où je voulais voir le frère Hipparque et le frère Théogènes-Louis. Les Gendrot y arrivèrent peu après, conduits par le frère Dominique, sous-visiteur de Nantes. De Josselin, nous fîmes joyeusement route par Plumelec et le calvaire de Calac, jusqu'à Kermaria. Une exposition du centenaire kermarien venait juste d'être dégarnie. Comme c'était là ce que nous voulions visiter, nous n'eûmes qu'à nous en retourner. À notre retour à Rennes, nous eûmes un plaisir immense et bruyant, moi à cause d'eux, mais surtout eux à cause de moi!

J'eus l'occasion de faire une courte visite à la Chesnaie. Je ne pus qu'entrevoir un pan de bâtiment et longuai rapidement l'étang, car nous voulions rentrer à Rennes assez tôt.

Et, de nouveau, à La Prairie

Le 16 septembre après-midi, j'étais à Paris. Le soir, le frère Raoul, visiteur, me conduisit lui-même à Orly. Notre avion devait décoller à 22 h 30, mais un défaut s'étant révélé dans la circulation d'huile, nous restâmes immobilisés jusqu'à 24 h 30. Lorsque tout fut remis à point, l'avion s'élança d'un bond puissant. Nous passâmes au-dessus de Shannon (nuit), Goose-Bay (matin), Sept-Îles, Québec (embrumé). Il vira juste au-dessus de Montréal, par le sud, en s'inclinant fortement, de manière à nous laisser voir l'île de Montréal dans une éclaircie, comme une carte en relief saisissante, attirant tous les regards.

Les frères trouvèrent que j'avais une mine refaite. Pour sûr, il en était ainsi. Je donnai si bien l'impression presque d'un ressuscité qu'après peu de jours le frère Marcien, visiteur, me demanda de prendre un cours de géographie physique en Belles-Lettres, une fois par semaine. C'était peu, mais vu l'heure trop matinale après déjeuner, j'eus quelquefois de la misère à m'y rendre. Je repris ce cours en 1961-1962 et en 1962-1963, mais une heure plus tard. De plus, en 1962, pendant les vacances d'été, j'illustrai en 15 cours des procédés de méthodologie de la géométrie que les étudiants apprécièrent.

L'âge sénile m'apportait une diminution notable dans l'acuité de mes perceptions sensibles. Mes yeux réclamaient de plus en plus de soins d'adaptation à la lumière. Mes tympanes s'épaississaient tellement qu'à 76 ans je ne saisissais plus les sons aigus de la cigale et de nombre d'oiseaux, les s à la fin des mots... Je perdais beaucoup de syllabes, en particulier celles qui passaient par des dents serrées, bredouillantes, ou des chambres vocales chuintantes ou nasillardes et ne comprenais plus personne dans les conversations mêlées et très animées.

Mais la faculté la plus malade ou la plus fugitive était ma mémoire. Ses fuites occasionnelles ou ses défaillances rendaient plus difficile mon travail intellectuel, puisqu'elle est la pourvoyeuse de l'intelligence. Lors de ma grande crise cardiaque de 1940, je perdis quasi totalement la mémoire des noms, noms de personnes et noms de choses. En 1955, lorsque j'abandonnai la classe au scolasticat, je ne pouvais plus appeler les jeunes gens par leur nom. En 1962, je ne pouvais retenir les noms qu'en les associant avec la figure des individus sur des portraits ou avec quelque caractéristique de forme ou d'aspect, car je gardais bien les visages et les formes de tous objets et les lieux; je pouvais, par exemple, refaire une excursion en imagination et retracer les choses et les sites.

L'impossibilité absolue ou simplement à éclairs de me rappeler une personne rien qu'à entendre son nom me faisait éprouver un singulier isolement au milieu des confrères. Je n'avais pas plus d'intérêt qu'à entendre parler de gens que je ne connaissais pas. C'est bien une épreuve quand pour vous les noms arrivent à se dissocier des personnages qui les portent: vous voyez quelqu'un que vous reconnaissez, mais vous ne pouvez pas dire qui il est; vous entendez un nom et vous ne savez qui le porte!

Mais je pouvais préparer une leçon de ce que j'avais longtemps enseigné, voire apprendre quelque chose de nouveau à l'aide de fiches, si nécessaire. Quand je lisais quelque chose d'ardu, je ne pouvais en garder beaucoup d'une façon continue : il fallait reprendre et reprendre, sinon je perdais tout.

Il m'arrivait de ne plus pouvoir dire le quantième du mois ou de confondre les notions de soir et de matin. Si l'oubli du temps qui s'écoulait était doublé de l'oubli soudain d'un objet que je touchais ou d'une parole à répétition, le résultat était une espèce d'inconscience. Par exemple, il m'arrivait non rarement au contact des grains de mon chapelet d'en perdre la sensation et d'oublier les avé. Comme cela se produit dans le somnambulisme, je roulais parfois tout le chapelet ou plus d'un chapelet, sans y penser du tout, ayant employé à le faire soit très peu de temps, soit beaucoup trop de temps. Si aucun train d'images n'avait accompagné le phénomène, je n'avais pas été proprement distrait. Si j'avais récité des avé sans y penser, tout en roulant les grains, ce qu'un voisin aurait pu savoir, je les avais récités à la manière d'un gramophone. Dans ce cas, ma mémoire n'enregistrait ni le temps ni le roulement des grains.

Plus près de Toi, mon Dieu!

Plus isolé à mesure que ma mémoire s'efface, un grand bonheur me reste et s'accroît: le bonheur d'étudier Dieu et de l'appréhender.

Lorsque j'entends un concert d'orgue, ce n'est pas l'orgue qui joue. Le vent qui passe dans ses tuyaux les fait vibrer et résonner. Ce n'est pas le vent qui joue, ni les tuyaux, c'est l'artiste à la console, lui qui distribue le vent et le module. C'est sa pensée, son âme, son art que j'entends ou devine et que je goûte. De même, ce n'est pas le vent qui souffle dans la forêt, qui fait la tempête, c'est l'artiste qui dispose du vent à son gré, et d'assez de

vent pour en lancer à la fois un plein corridor, un plein pays; c'est Dieu qui la fait mugir ou chanter, elle et tout le territoire accédant à elle, lui que j'entrevois, que j'entends. Oui, c'est Dieu qui fait les souffles, les orchestres, les fracas, les tonnerres, les tempêtes, lui qui soulève les houles du grand large et lui donne son grondement éternel, lui qui abat la force de l'océan sur les falaises aussi facilement qu'il fait les soupirs et me fait tendre l'oreille à sa présence. Oui, c'est lui qui fait cela.

Comme tout ce qui est bon est *«éminemment contenu en Dieu»*, toutes les **bontés** de la création me révèlent autant de ses perfections. De quelque manière, je le devine par ce qui me rend sensible à ces **bontés**. De quelque manière, je le respire dans les parfums, le goûte dans les fruits, lui souris dans les fleurs et les belles choses, le contacte dans mes caresses, dans toutes variétés de sensations. Mieux encore, Dieu est dans mes yeux, respire dans ma poitrine, pulse dans mon coeur, agit avec mes mains, marche avec mes pieds, puisqu'il est tout en moi. Même, c'est lui qui, le premier, pense mes pensées.

Tout cela est mystérieux, merveilleux à m'enivrer de joie.

Certains jours, il remplit tout le firmament d'une grande lumière, image de son Verbe. Et que j'aime à la voir, cette grande lumière ! De quelque hauteur que j'atteigne dans mes excursions, partout où s'offre et se déroule une perspective profonde, en mer, en plaine, en montagne, je recherche toujours l'horizon le plus reculé et resterais là des heures en contemplation.

Quels beaux panoramas j'ai admirés dans la vallée de la rivière du Lièvre, de la rivière Saint-Sixte, etc. ! Les mêmes stations, la nuit, sont incomparablement belles, que le ciel soit étoilé et sans lune ou que la lune y préside. L'immensité alors respendit. Une impression de présence divine passe et m'envahit.

J'aspire Dieu!

Dieu se fait deviner dans le mystère de la lumière et de la nuit. Il est encore dans le mystère du silence des bois et des abîmes, dans le mystère de la vie dont il a doté tant de créatures dont chacun de nous n'a vu qu'un petit nombre et n'a point vu les milliards de formes des époques écoulées. Cependant aucune fleur n'exhale en vain son parfum, les pins ne répandent pas leur encens pour personne, les animaux ne vivent nulle part inconnus et sans caresses, les chevreuils et leurs faons sont toujours beaux pour quelqu'un, les yeux ne brillent pas en vain même dans les océans. Dieu a mis en toute chose un reflet qui le glorifie.

Toutes choses chantent la gloire de Dieu et je chante avec elles. Chanter ainsi avec toute créature, voilà pour moi un désennui, un réconfort, une jouissance.

Décès du frère Hermas

Le 19 janvier 1961 mourut à La Prairie le frère Hermas-Marie Gauthier qui, malgré des absences répétées et parfois prolongées, avait été mon second très dévoué et enthousiaste au jardin botanique, et l'unique travailleur d'endurance à partir de 1940, alors que commencèrent mes maladies. Il recruta des aides à certaines périodes. Mais c'est surtout grâce à son habileté technique et à sa force qu'il put amener de la commune et d'ailleurs et hisser en place de nombreux blocs de roches choisis et disposés avec art, faire des oeuvres en ciment, amener en leur lieu des camions de terre pour y planter quantité d'arbres; puis creuser, creuser, brouetter et, à l'aide des anciens grands moyens (cheval et tombereau) faire naître lacs et monticules dans les petites Laurentides, etc.

Ces dernières années, la fatigue et des engagements divers l'empêchèrent de donner au jardin le temps qu'il aurait voulu, à la vérité, y donner; à la fin, plus d'une heure ou à peine. Il tomba après avoir fourni un plein effort, un suprême effort dans une leçon d'élocution.

Lui disparaissant complètement du jardin, mes yeux ne s'y portèrent plus que rarement. J'avais d'ailleurs coupé tous liens en 1956.

La "retraite" - Réflexions

Après 1961, je me sentais décliner et pensais que si je devais vivre cinq ou six ans de plus, j'allais devenir une ruine. Mais je jouissais d'une paix sereine dans l'attente du grand éblouissement intime où devait paraître le Seigneur. Des époques de ma vie, assez d'images et d'événements me revenaient en synthèses pour occuper mes pensées. J'avais beaucoup aimé la vie intime et retirée de notre famille ainsi que la vie des champs avec ses bonheurs simples et ses contentements si faciles. Cela finit en février 1898. Les années de formation religieuse, d'étude et d'expérience, avec leur enrichissement spirituel, intellectuel et pédagogique furent, en somme, une modeste réussite, au moins relative. La vie de communauté, bien que semée d'amertumes, ne laissa pas d'être coupée de périodes très joyeuses. Mais je ne pus jamais me faire à la vie de société, surtout à ses expressions formalisées, dont ma plus grande envie était de m'y soustraire. Le paysan logea toujours dans ma peau, très vivace et très impérieux, rechignant à la pensée de toute composition à effet, parfois même de tout compromis.

9 mai 1963. Je comptais 77 ans finis. Mais j'avais conscience d'être encore aux prises avec d'importants défauts. On aurait pu me laver comme au coin des coupes au juvénat de Livré 66 ans auparavant et les **aimables** de La Guerche me renieraient peut-être. On me joua bien des tours dont quelques-uns furent osés et blessants, mais je ne manquais pas les répliques, souvent différées et cachées. On se fichait de moi un peu de toutes les avenues; mais comme je me fichais de bien du monde! surtout de ces personnages qui affectaient un air emprunté, guindé et surhaussé. Certains m'analysaient: il est rusé, sinueux, compliqué, malin, rancunier, vindicatif. Oh ça, oui. D'autres disaient: suffisant, orgueilleux, indépendant. Oui, certes, et moqueur, donc... Des importuns, des embêtants,

je me débarrassais par des réflexes parfois surprenants. Rétorques au vif, immédiates. Quant aux taons, ma règle était: taon pour taon, ou tant pour tant, comme vous voudrez.

Comme on riait facilement, même à grosses bouffées, de mes enfantillages, maladresses, distractions, ces dernières allant jusqu'à l'incroyable! J'étais espiègle, tapageur à l'occasion, peu ou pas serviable, pas distingué. D'accord. Incapable de me faire à certains voisinages; je l'étais, hélas! Peu compatissant; encore, avec deux hélas! Mais je ferais des réserves.

En moi parfois montaient, sourdes, des colères provoquées, qui auraient pu se détendre par de la casse, ou en lançant n'importe quoi à l'offenseur, mais ne se détendaient pas, du moins pas dans leur fort, puis étaient suivies de regrets et même de retentissements nerveux à couper mes sommeils. Je me serais senti presque batailleur, mais incapable de l'être pour de bon, heureusement, redevenant facilement, grâce à Dieu, doux et humilié, au moins parce que c'était mieux ainsi: en somme, un loup en puissance ou grondeur s'affaissant en mouton, oubliant tout dans un plaisir fou, avec n'importe qui.

Il n'était plus question de ces crises d'ennui et de découragement morbide mentionnées plus haut, qui me portaient à rechercher du soulagement dans l'éloignement et la solitude.

Avoir du plaisir, faire jaillir la joie, même à mes dépens; endurer ou provoquer le rire après mes gaucheries, simuler même des maladresses, des distractions, semer de la gaieté, je faisais cela. Mais combien aussi, en diverses manières, j'ai souffert en communauté, seul!

Dans la salade de tous ces éléments, on peut se rendre compte qu'à 77 ans, j'étais encore faible et trop impulsif: un enfant hors d'âge.

Oh! que cette écorce de misères que je traîne soit gênante comme un cilice, je ne suis point malheureux ! Cela fait chaîne avec mes épreuves passées et celles qui viendront.

Un enfant? Je ne baigne plus dans une chaude affection comme au foyer paternel à La Rossignolière ou aux Beuchers. Non, non ! Mais par contre, je trouve en relief contre un semblant d'indifférence la joie de voir dans ma foi le Seigneur plus présent à moi en toutes choses, le Seigneur que je recherche dans mes lectures, dans mes contemplations, dans la prière et la Fraction du Pain.

Je suis heureux!

Prière "du soir"...

Je vous bénis, Seigneur, pour mon bonheur, pour mes souffrances passées, présentes et futures et pour la mort qui me viendra de votre part et qui sera, je l'espère, bienheureuse, bien qu'en proie peut-être aux dernières affres, et me jettera dans vos bras. Mais là! que je suis égoïste de ne penser qu'à mon

bonheur! Je suis heureux, Seigneur, que vous soyez Dieu, je me réjouis de votre bonheur, je me réjouis des grandes choses que vous avez faites en Marie et de son bonheur, je me réjouis de la gloire et du bonheur de saint Joseph, des anges et de tous les saints, en particulier de mon ange gardien et de mes saints patrons.

J'ai un désir à vous exprimer, Seigneur Jésus : aidez-moi à m'accorder à la volonté du Père, au souffle du Saint-Esprit et à la miséricorde de votre Coeur, à la bonté de Marie, à l'humilité de saint Joseph, à la charité de mon ange gardien, à la joie et à l'éternel sanctus des chœurs angéliques, à la justice de mes saints patrons et de tous les saints.

Et avec votre bénédiction, Seigneur, je veux m'épanouir, car c'est bien maintenant pour moi le temps de sourire:

Sourire !

Sourire aux lis des champs, à toutes les humbles choses, aux vastes horizons, à l'immensité du temps et des cieux, à toute la création sur laquelle, à l'Incarnation du Verbe et à la Rédemption, vous avez répandu une rosée de sourires et de bénédictions qui a rétabli toutes choses dans l'ordre, si bien que, maintenant, les cieux, la terre et toute créature vous laissent entrevoir à ma foi.

Sourire à tous mes frères.

Sourire à Marie, à mon ange, à mes saints.

Sourire à Jésus qui se fait si bon.

Sourire à Dieu qui prépare tout pour m'attirer à lui. Comment m'attirera-t-il à lui ? Peu importe: il est amour.

Sourire à la fin de ma vie qui se dore d'amour, qui se dore déjà de la Lumière et de l'Amour qui vient.

ANNEXES

- I - Décès du frère Cléonique-Joseph
- II - Témoignage du frère Roméo Marcotte
- III - Un poème pour ses 75 ans
- IV - Obédiences : 1903 – 1965
- V - Principales oeuvres écrites

ANNEXE I

Décès du frère Cléonique-Joseph

D.+S.

Jersey, 29 août 1965.

Bien C.F. Directeur Général,

Ainsi, notre bon Frère Cléonique s'en est allé tout doucement dans des jardins plus beaux que ceux de la terre...

Étant à peu près seul de Canadien dans les environs de Ploërmel, j'ai regardé comme un devoir de piété fraternelle de quitter Jersey expressément pour participer aux funérailles de notre vieil ami. Mais, avant que je vous en parle, il est peut-être bon que je vous raconte un peu comment les choses se sont passées avant le fatal dénouement. Je résumerai ici les récits de trois témoins directs: les Frères Joseph Béasse (recruteur de Rennes), Maximin (du district du Midi, mais de passage à Rennes), et Mme Veillerobe, cuisinière à la maison du Visiteur de Rennes (49, rue Saint-Hélier).

Depuis lundi ou mardi (23-24 août), le Frère Cléonique avait contracté un rhume qui l'ennuyait assez et il ressentait particulièrement la fraîcheur, d'ailleurs réelle, de la température. Rien de plus banal jusque-là. Le soir du 24, au souper, on avait souligné modestement l'anniversaire patronal du Frère Louis-Clément Arrondel, Directeur de la maison, qui devait quitter Rennes pour son voyage de famille. Le Frère Cléonique était allé se coucher assez tôt après souper.

À 4 h 30 du matin, son voisin de chambre, le Frère Maximin, est éveillé par quelqu'un qui frappe à sa porte. Se croyant à l'heure du lever, il manifeste qu'il a entendu le signal. Mais le visiteur nocturne insiste, ouvre la porte et apparaît dans l'embrasure. L'autre est à ce moment tout à fait éveillé. Le Frère Cléonique dit alors: « Ça ne va pas: je crois qu'il serait bon de faire venir le docteur ». Le confrère se lève d'un trait et va reconduire notre ami dans son lit. Il éveille le Frère Béasse, qui va demander à la cuisinière de préparer tisane de tilleul, bouillotte pour les pieds, etc. Les deux confrères aident le Frère Cléonique à trouver un peu de chaleur. Tous les deux pensent avoir affaire à un vieux chêne qui « en a vu bien d'autres »; tous les deux ignorant que notre bon ami a déjà eu des crises cardiaques. Bientôt, grâce à la bouillotte, les pieds du Frère Cléonique sont réchauffés; la tisane de tilleul est aussi avalée. Mais le malade a des sueurs par tout le corps et les épaules particulièrement glacées. Il s'étonne que le médecin ne vienne pas

plus vite: «La dernière fois, il était venu plus vite que ça... » (Le “téléphone” a dû être fait vers 5 h – 5 h 15).

Le médecin arrive à 6 h 10. Il fait une première injection: aucune réaction chez le patient. Dix minutes après, deuxième injection: effet nul. Quinze minutes après, troisième injection: toujours pas la moindre réaction. Le médecin pratique une saignée, -- laborieusement, car les veines sont fuyantes. Rien n’y fait. Devant quoi il ne lui reste plus qu’à consigner sur un feuillet le traitement qu’il a fait subir au patient et à demander par écrit l’entrée d’urgence du Frère Cléonique à l’Hôtel-Dieu de Rennes. Il quitte le 49, Saint-Hélier, à 7 h 50.

Pas un seul moment, le Frère Cléonique n’a perdu connaissance ni n’a manifesté de l’angoisse. Le Frère Béasse était en train de demander par téléphone une ambulance lorsque celui que nous aimions à appeler «le Docteur», après avoir dit : «Oh! là, ça ne va pas, ça ne va pas du tout», cessa de vivre, sans heurt, sans secousse, sans soubresaut, j’allais dire presque sans s’en rendre compte lui-même. Quant aux deux Frères et à Mme Veillerobe, ils restaient là, le souffle coupé par la rapidité avec laquelle tout s’était passé. Peu après, l’ambulance arriva, mais c’est une dépouille mortelle qu’elle devait emporter, non pas à l’hôpital, mais à la clinique de Josselin. Ce transfert a pu s’effectuer facilement au point de vue légal, grâce à un document signé par le médecin traitant.

La parenté du Frère Cléonique fut aussitôt avertie. Plusieurs de ses neveux et nièces demeurent à Rennes même, et sa propre soeur aussi, je crois bien. (Coïncidence curieuse, le médecin que nous avons appelé au chevet était aussi le propre médecin de la soeur du Frère Bablée.) Un de ses neveux, parti en villégiature, ne put être averti en même temps que les autres. Revenu à Rennes, il vint à la maison du Visiteur, le 26 dans la matinée, pour amener le Frère Cléonique dîner à la maison. On lui apprit la triste nouvelle et il dut dire à sa famille, en rentrant chez lui: «Le beau dîner que maman a préparé, nous allons le manger tout seuls...». La gaîté en moins, sans doute...

Les funérailles eurent lieu, comme vous le savez, à Ploërmel, à 10 h 30, en une période de l’année où la maison est particulièrement déserte, tous les groupes de jeunes étant au loin en colonie. Des Frères étudiants de l’école d’Agriculture de La Touche assurèrent un très beau chant grégorien. Il y avait aussi des Frères de Redon et de l’école de l’Assomption de Rennes. Il y avait surtout plusieurs « anciens Canadiens » venus de Josselin tout exprès: Frères Andronic, Maurice Piton, Hipparque, Arthur-François Crenn, Jean-Baptiste de la Salle, Théodorit (ce dernier, de Hennebont) et Albin, de passage. Un éloge funèbre lu par le célébrant avant la levée du corps évoqua la carrière du confrère disparu, sa longue vie au Canada, son dévouement et sa compétence distinguée par les plus hauts titres universitaires, sa piété surtout et son inébranlable fidélité.

La propriété de Ploërmel est plus belle que jamais en cette saison, et c’était un beau spectacle de voir porter la dépouille mortelle du Frère Cléonique entre deux superbes plates-bandes de bégonias, vers le lieu du repos... Le Frère Liguori Grasland, Procureur de Ploërmel, regrette de n’avoir pas pensé plus tôt de faire photographier en couleurs, du clocher de la maison-mère, ce défilé funèbre qui n’avait rien de bien funèbre. C’eût été

une photo extrêmement symbolique: dans les fleurs pendant sa vie, dans les fleurs même après sa mort...

Je n'ai pas pu voir les traits du Frère Bablée, le cercueil n'ayant pas été ouvert à Ploërmel. J'ai causé quelques instants avec la soeur éplorée de notre vieil ami et lui ai offert, ainsi qu'à ses neveux et nièces, le gage de la profonde sympathie de tous les Canadiens pour lesquels le Frère Cléonique a donné soixante années de sa vie...

Frère André Parenteau

ANNEXE II

Témoignage du frère Roméo Marcotte

Le texte qui suit est la conclusion d'un long article du frère Roméo Marcotte dans la Chronique FICP de janvier 1967, no 249, p. 52-57.

L'auteur y résume admirablement la personnalité du frère Cléonique.

C'est en France, au cours de l'été de 1965, que la mort vint le chercher. Depuis le temps qu'elle frappait à la porte, le Frère Cléonique-Joseph était prêt à toute éventualité. À ce religieux artiste, on fit à Ploërmel des funérailles monastiques, dans ce grégorien si authentiquement religieux, si proche du ciel, qu'il aimait tant.

Au Canada, et spécialement à La Prairie, la nouvelle causa une espèce de stupeur : comment imaginer la Maison principale et le district Saint-Jean-Baptiste sans le Frère Cléonique? Il fallut pourtant à ses amis éplorés se rendre à l'évidence, se résigner à l'inévitable : le «docteur» n'était plus...

Mais le souvenir vivra longtemps de cet esprit supérieur, de ce religieux aux convictions profondes, bien que guère expansives.

Malgré son peu de disposition à mener les hommes, son inaptitude aux affaires, cette sorte de paralysie étrange du comportement qui ne le quittait guère qu'au contact de quelques intimes et dans le vif de l'action professorale, le Frère Cléonique était une personnalité forte, d'une richesse inépuisable, dotée d'une constance tournant parfois à l'entêtement, et exerçant, sans apparemment le rechercher, un rayonnement aussi intense que subtil. Mais, tout orientée vers les sommets de l'intelligence et de la compétence professionnelle, cette personnalité n'était pas faite pour se déployer dans les sphères communes de la vie.

Religieux sincère et homme de science éminent, le Frère Cléonique excellait encore dans le domaine de l'art. Quant à la qualité de sa langue, elle était un enchantement: elle savait capter sans difficulté un auditoire même de jeunes et, dans sa forme écrite, elle demeure pour ceux qui y ont accès, un objet nullement surfait d'admiration.

On a souligné plus haut sa compétence pédagogique. Tous ses procédés visaient à la réflexion et la recherche de l'élève. L'école active avant la lettre et le tambour! À titre d'exemple, rappelons certaine étude du terrain à Philipsburg en compagnie d'un groupe

de scolastiques; il commence par faire observer les accidents géologiques, les anomalies de la pierre, notamment certaines cavités étroites et profondes pratiquées dans la roche de surface; les questions se posent, l'étonnement est provoqué, mais aucune réponse n'est, pour le moment, donnée; une fois l'observation suffisante, on reprendra l'une après l'autre les intrigues soulevées, on fera l'analyse critique des solutions proposées par les élèves; petit à petit surgiront la lumière et les conclusions scientifiques.

Une telle somme de qualités n'allait pas sans quelques revers. Certes, il aimait sincèrement ses confrères et ses élèves, et son dévouement, en certains cas, ne savait pas calculer sa peine. Il reste qu'il ne pouvait se résigner à certaines médiocrités des hommes, ou même à certaines conventions universellement admises. Mais comment ne pas pardonner à cet Alceste ses refus et ses manies quand on lui découvre la trempe d'un Buffon, d'un Fabre, d'un Termier? Cette forme d'intransigeance était, toutefois, des plus paisibles; son refuge habituel était le silence et, de toute évidence, l'évasion vers quelque empyrée ineffable de lui seul connu: observation contemplative d'un paysage, avec ses formes, ses lignes, ses couleurs et nuances, examen au fil de la route de la flore ou de la géologie, ou simplement réflexion intérieure vers quelque objet à son aune.

Ses vues étaient singulièrement amples, trop pour les moyens dont il pouvait disposer. On lui a reproché de ne pas achever ses entreprises. Mais ni le budget mis à sa disposition, ni la main-d'oeuvre intermittente sur laquelle il pouvait compter, ni même le temps que lui laissaient les tâches professionnelles et les fluctuations de sa santé, n'étaient à la mesure de ses conceptions. Qu'il ait réussi à aménager à La Prairie, dans un terrain des plus ingrats, et sans guère de concession au conformisme populaire, un petit éden scientifique, voilà qui plaide hautement pour ses talents de botaniste et de paysagiste. Les plans et les tracés d'embellissement qu'il a fournis pour d'autres propriétés, celles d'Oka et de Cowansville par exemple, ne sont pas moins concluants.

Il importe de signaler une autre anomalie, moins facilement explicable, de cette personnalité complexe. Cet homme à qui la collaboration des autres était hautement nécessaire, vitale même pour la réalisation des projets mis en route, ne savait pas s'attacher efficacement un personnel. Il semblait exiger un dévouement sans retour. À ses aides les plus enthousiastes, les plus assidus, les plus totalement dévoués, il ne savait pas dire merci, ni même exprimer sa satisfaction. Féliciter quelqu'un était chez lui geste inconnu. Inconscience? Égoïsme? Il semble plutôt que cette étrange réticence tînt d'abord à une certaine forme d'éducation à laquelle il avait été rompu (comment aurait-il songé à une rémunération de son propre travail ?), et aussi, sans doute, à son irréductible timidité. Les mots, sur ce point, lui restaient dans la gorge. Aussi fallait-il une forte somme d'intuition et, peut-être, de renoncement pour sentir l'utilité de travailler pour lui; à vrai dire, seuls ont tenu le coup ceux que l'oeuvre elle-même passionnait par quelque côté. Mais à y regarder de près, plus que l'apparente timidité, peut-être y avait-il cette profondeur de l'âme et cette « autre vision » qui ne savaient pas s'accommoder des mesquines conventions. N'est-ce pas ce qui rendait si gauche, si décevante, son attitude devant les étrangers qui l'obligeaient, qui l'admiraient même sans réserve? Il ne faut donc pas s'étonner s'il dû souffrir d'un certain manque de sympathie et de collaboration, lui qui, bien malgré lui, faisait si peu pour se les gagner.

Dans l'intimité, cependant, auprès d'un cercle plutôt restreint, mais d'une fidélité à toute épreuve, de quelques confrères plus perspicaces ou connus de longue date, il éprouva des joies singulières qu'il marquait à l'occasion par quelques précieuses confidences. Il est remarquable qu'en ses dernières années surtout, il fut l'objet d'une sollicitude constante et multiforme. On ne lui ménageait pas notamment, les amicales taquineries, qu'il prenait d'ailleurs fort bien et qui avaient le don de l'épanouir, de le ragaillarder, à preuve les spirituelles répliques qu'elles provoquaient et l'hilarité collective que celles-ci déclenchaient. Nombreuses aussi les occasions qui lui étaient offertes de s'évader dans la grande nature, si chère à son cœur de vieux routier. Pour peu que le conducteur de la voiture fût psychologue ou connût son homme, les haltes se multipliaient aux endroits particulièrement pittoresques ou que signalaient à l'attention quelques spécimens particuliers de la flore ou quelques curiosités naturelles. Il rentrait de ces tournées heureux et réconforté; ses compagnons ne l'étaient pas moins de l'avoir obligé, même en l'absence de tout témoignage explicite de satisfaction.

«Nul ne sait quel coin de l'univers conservera ses cendres», a-t-on écrit. Pour le Frère Cléonique, c'est la France, son pays d'origine tendrement aimé. Peut-être cette circonstance correspondait-elle à quelque secret désir. Quoi qu'il en soit, c'est au Canada que vivra davantage, et pour longtemps encore, son souvenir, au Canada qu'il a enrichi de ses oeuvres et du rayonnement de sa grande âme.

F. Roméo Marcotte

ANNEXE III**75^e anniversaire du cher frère Cléonique-Joseph**

Au clair soleil de mai, le carillon sonnait
Sur le bourg de Cesson où le jeune Bablée,
Mettant à l'unisson la famille assemblée,
Semait son gazouillis tel un gai sansonnet.

Ils sont évanouis, les jours où frissonnait
De bonheur et d'espoir la marmaille attablée,
Mais le nouveau chrétien se retrouve d'emblée
Dans le savant profond que chante ce sonnet.

Pour avoir dédaigné tout mondain patrimoine,
À soixante-quinze ans Julien est un vieux moine
Dont le front s'auréole aux feux de l'au-delà.

En la gloire céleste où sa vie est inscrite,
Lui feront fête un jour et diront son mérite
Les heureux bataillons qu'en classe il modela.

Frère Joseph-Armand Delisle
La Prairie, 9 mai 1961

ANNEXE IV**Obédiences**

- 1903 - Arrivée à La Prairie
- 1903 – 1905 - Études à Plattsburgh
- 1905 – 1911 - Plattsburgh : St. Peter's Academy
- 1911 – 1912 - Plattsburgh: Scolasticat
- 1912 – 1916 - La Prairie : Scolasticat
- 1916 – 1918 - Plattsburgh : St. Peter's Academy
- 1918 – 1924 - La Prairie : Bureau des Études
- 1924 – 1929 - Hawkesbury : École Saint-Joseph
- 1929 – 1944 - Montréal : École supérieure Saint-Stanislas
- 1944 – 1955 - La Prairie : Scolasticat
- 1955 – 1965 - La Prairie : Comité des livres

Décédé à Rennes, au 49, rue Saint-Hélier, le 25 août 1965

Principales oeuvres écrites

I - Oeuvres éditées

«*Études de développement floristique en Laurentie* »,
La Prairie, Procure FIC - Montréal, Institut Botanique de l'Université de Montréal, 1936.
246 p. (23 cm). Contributions du Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal,
no 27. (*Étude d'évolution floristique dans la région Ottawa-Montréal-Trois-Rivières*.
Thèse Ph.D. (botanique), Université de Montréal).

Sur quelques additions à la flore du Québec,
Naturaliste canadien, 1937. Contributions du laboratoire de botanique de l'Université de
Montréal, no 29.

Étude sur les dunes et les champs de sable situés entre Lachute et Trois-Rivières
(*Province de Québec*),
Québec, Ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, 1942, 94
pages, Contribution no 2.

Méthodologie des mathématiques,
La Prairie, Éditions de l'École RPCF, s.d. [1947], 40 pages.

Éléments de géométrie : théorie et pratique,
La Prairie, Procure des Frères de l'Instruction chrétienne s.d. [1963], 450 pages.

Illustration de nombreux volumes, albums, cahiers, programmes de toutes sortes.
En particulier, la revue L'Abeille, vol. III, p. 224-407.

«*Les arbres du mont Royal*»,
Le Devoir, 30 novembre 1940, p. 8.

II – Polycopies

a) Mathématiques

L'enseignement de la géométrie élémentaire,
La Prairie, Maison provinciale, s.d. [1950], 177 pages.

b) Théâtre

Dignes fils,
 Drame en deux actes,
 La Prairie, 1945, 29 pages,
 Collection «Vers la béatification».

Dans la maison du Seigneur,
 La Prairie, 1946, 19 pages,
 Collection «Vers la béatification».

Les anges blancs,
 La Prairie, s.d., 12 pages.

Tu seras frère,
 La Prairie, s.d., 12 pages,
 Collection «Vers la béatification».

c) Autobiographie

Autobiographie du F. Cléonique-Joseph,
 La Prairie, s.d. [1963], 145 pages [manuscrit].

d) Dessins

Academic Drawing Covering the N. Y. Program for the State Certificate and the Quebec Program for the Academic Diploma,
 s.1. [Plattsburgh], s.d., 242 pages.

Elements of Perspective,
 s.1., s.d., 33 pages.

Problèmes de perspective,
 s.1., s.d., 24 pages.

Perspective,
 s.1., s.d., 24 pages.

Initiation à la composition décorative,
 s.1., s.d., 30 pages

Manière de dessiner au crayon et à la plume

s.1., s.d., 15 pages.

Materials - Capacities - General Technique,
s.1., s.d., 17 pages.

e) Paraphrases d'hymnes liturgiques

Salut, astre des mers (paraphrase de l'*Ave Maris stella*)

Dans tes parvis (paraphrase du *Quam dilecta*)

Je me suis réjoui (paraphrase du *Laetatus sum*)

Nous te saluons, ô Reine (paraphrase du *Salve Regina*)

Salut, ô Reine des élus (paraphrase de l'*Ave, Regina coelorum*)

Choisissons nos plus beaux chants (paraphrase de l'*Iste quem laeti*)

Ô saint Joseph, en ton honneur (paraphrase de *Te Joseph*)

Jésus, ta douce souvenance (paraphrase de *Jesu, dulcis memoria*)

Jérusalem, ô cité sainte (paraphrase de *Coelestis urbs, Jerusalem*)

f) Autres chants et poèmes

Vers la gloire (chant au Vénérable de la Mennais)

Vénéré Père La Mennais (bienvenue à Jean-Marie de la Mennais)

Unis de coeur (chant du juvénat; paroles du frère Honorius Brissette)

Glorious Things They Say of Thee (64 vers)

The Immaculate Conception (84 vers)

g) Articles de revue

«*Couleurs dans la nature*»,
L'Entraide fraternelle, vol. XIII (1958-1959) p. 54-56, 80-82, 113-115.

III - Autres manuscrits *

Étude sur les bois de la région de Chambly,
La Prairie, Maison provinciale, 1934,
Sans pagination.

La végétation du mont Royal,
La Prairie, Maison provinciale, 1941, 83 pages.

Annuaire de floraison et de dissémination pour la région de Montréal: 1942-1943,
La Prairie, Maison provinciale, 1943, 100 pages.

Ces manuscrits n'ont pas été déposés aux archives.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par Jean Laprotte, FIC, et Note pour l'édition en ligne (CG).....p. 3	3
L'auteur - Frère Cléonique Bablée, par F. Robert Marcotte.....4	4
Vie du Frère Cléonique-Joseph écrite par lui-même	
L'enfance..... 10	10
La vocation.....21	21
L'exil.....33	33
Plattsburgh.....37	37
L'homme de sciences.....79	79
Et la vie continue.....85	85
Annexes :	
I - Décès du frère Cléonique-Joseph, par F. André Parenteau.....115	115
II - Témoignage du F. Roméo Marcotte.....118	118
III – 75 ^e anniversaire du cher frère Cléonique-Joseph, par F. Jos.-Armand Delisle.....121	121
IV - Obédiences : 1903 – 1965.....122	122
V - Principales oeuvres écrites.....123	123